

## **9.7.Éléments de philosophie culturelle, (220 pp.)**

### **9.7.1. partie 1, pp. 1 à 111.**

.....  
**Contenu : voir p. 219 ; notes d'étude, voir p. 208**

#### ***Avant-propos.***

#### ***Le matériel de la première année***

L'ontologie ou la métaphysique aborde "tout ce qui est, dans la mesure où il (quelque chose, la "réalité") est". Ceci de deux manières.

1. Comme le disait déjà Aristote de Platon de Stageira (-384/-322), l'ontologie, sujet central de toute philosophie, fait apparaître "l'être en tant qu'être",-- c'est-à-dire la réalité en tant que réalité (dans la mesure où quelque chose est quelque chose).

2. Comme le disait G.W.Fr. Hegel (1770/1831), philosophe, c'est examiner si et comment les êtres, "l'être", peuvent "réellement" faire face et résoudre des tâches (données avec l'objet recherché ou demandé lui appartenant).-- C'était le sujet de la première année.

#### ***La deuxième année***

Il a traité de tout ce qui se nomme "religion", de la plus archaïque ("primitive", "traditionnelle") à la plus sécularisée ("éclairée", "rationnaliste"). Une attention particulière a été accordée au New Age, dans lequel les anciens modes de pensée et de vie sacrés sont actualisés ou même radicalement rétablis.

Ce mouvement culturel, qui, à partir du romantisme (± 1790), a commencé à s'opposer au rationalisme dominant des Lumières (Enlightenment, Lumières, Aufklärung), a préservé l'héritage religieux séculaire sans rejeter les acquis essentiels de la pensée et de la vie rationnelles.

Notre philosophie de la religion était profondément ontologique :

1. la religion saisit-elle la réalité (l'être) ?
2. La religion résout-elle "réellement" les problèmes (les données et les problèmes qui y sont associés) ?

#### ***Cette troisième année***

Cette troisième année est intitulée "Éléments de philosophie culturelle". -- "Éléments" signifie "axiomes, présupposés, qui définissent quelque chose".

Nous définissons la "culture" comme la manière dont la réalité (l'être) est appréhendée (Aristote) et comme la manière dont les tâches sont abordées et résolues au sein de cette réalité. Les tâches indiquent une réalité qui n'est pas terminée, qui n'est pas (suffisamment) élaborée, et qui attend d'être terminée, d'être élaborée davantage.

La culture fait référence à la manière dont ces réalités inachevées sont traitées... Voici une première définition approximative (lemmatique).

CF. 02.

**Echantillon 1.-- , 'Culture'. C'est un concept. (02/05)**

Définir", donner une définition, signifie identifier. L'identité ou la singularité de quelque chose est ce qui permet de le distinguer du reste de l'"être" (la réalité). Définir signifie donc "identifier" une chose à elle-même de telle sorte qu'elle se distingue de toutes les autres données. L'identité d'une chose s'accompagne toujours de sa différence (distinction/séparation).

Parler de "culture" implique de l'identifier, c'est-à-dire de la définir de manière à la distinguer du reste.-- Plus encore, la culture - comme nous le verrons plus loin - commence par définir correctement - du moins aussi correctement que possible - un donné avec son voulu ou exigé (la tâche). Nous avons donc une double raison de nous occuper tout d'abord de ce qui définit ce qui est juste.

**Une théorie de la compréhension.**

Ainsi, au cours de ce traité, nous parlerons du concept de "culture"... Définissons d'abord ce qu'est un concept (une représentation de pensée).

Nous nous appuyons sur un travail traditionnel : *Ch. Lahr, S.J., Cours de philosophie, I (Psychologie / logique), Paris, 1933-27, 491/ 500 (L'idée et le terme).*

**Concept.**

Lahr, dans une interprétation moderne qui n'est apparue qu'après le Moyen Âge, utilise le terme "idée" pour désigner le "concept". On peut le faire à condition d'être bien conscient que le mot "idée" n'est pas utilisé ici dans le sens antique-médiéval, datant de Platon.

Un concept est un fait (être, réalité) dans la mesure où il est présent dans l'esprit humain. Un terme est un ou plusieurs mots ou signes (un diagramme, par exemple) qui représentent un concept.

**Note -- Induction sommative.** Induction" est :

**a.** d'un ou plusieurs spécimens ("éléments") à toutes les décisions (généralisation ; induction métaphorique) ;

**b.** d'une ou plusieurs parties ("éléments") au tout (toutes les parties) (généralisation ; induction métonymique).

L'induction récapitulative ou "sommative" (résumé) se fait de tous les exemplaires ou parties individuellement vers tous les exemplaires ou parties collectivement.

Un professeur a corrigé toutes les copies (traitement séparé). A la fin, elle les additionne et note cette addition dans un nombre, par exemple 32. Elle résume.

CF. 03.

Ou encore : un horloger qui veut assembler un réveil - un réveil complet - compte d'abord les pièces pour savoir s'il a devant lui toutes les pièces du réveil complet. Lorsqu'il les a tous examinés séparément et qu'il en a résumé le nombre, il "additionne".

On peut constater que l'induction résumante ou sommative diffère de l'induction ordinaire, amplificatrice (c'est-à-dire qui développe l'information).

Lahr, o.c., 499/500 (*La division*) et 550/556 (*La méthode générale : l'analyse et la synthèse*), traite de ce que nous appelons l'induction sommative. -- La division d'une totalité en ses copies ou groupes de copies ou en ses parties ou groupes de parties repose sur une induction sommative.

Ainsi, une méthode, la méthode comparative, apparaît comme l'instrument. "Comparaison" signifie ici "voir plus d'un fait (être) ensemble, c'est-à-dire en même temps".

**Note :** Ne pas confondre le terme "comparer" avec l'un de ses sens, "égaler".

#### ***La comparaison se présente sous deux formes.***

Lahr, s'appuyant sur *R. Descartes* (1596/1650 ; fondateur de la philosophie moderne), dans son *Discours de la méthode* (1637), II, le formule comme suit.

1. -- Diviser chaque fait difficile à identifier en parties ou spécimens aussi petits que possible. Descartes appelle cela, dans un langage qui lui est propre, "l'analyse", c'est-à-dire la division.

2. -- A partir de là, résumer les copies ou les parties jusqu'à ce que la totalité (classe (collection)/système) soit à nouveau atteinte. C'est ce que Descartes appelle la "synthèse", la composition du cerveau.

#### ***Les penseurs de la Grèce antique***

Ils appellent cette double adaptation "stoicheiosis", (lat. : elementatio), arrangement.

**A propos :** *E.W. Beth, De wijsbegeerte der wiskunde van Parmenides tot Bolzano*, Antwerpen/ Nijmegen, 1944, 30 ; 35, parle abondamment de la stoïchiosie.

Voir aussi *T. van Dorp, Aristote sur deux fonctionnements de la mémoire : réminiscences platoniques*, in : *Tijdschr.v.filosofie* (Leuven) 54 (1992) : 3 (Sept.), 457/491, discute de l'"anamnèsis" (lat. : reminscientia), la capacité de voir à travers des totalités d'une manière ordonnée) (stoicheiosis),-- différente de "mnèmè, lat. : memoria" (le souvenir vague résumant).

En d'autres termes : ce que Descartes appelait "analyse/synthèse", les penseurs de l'Antiquité l'appelaient "stoïchiosie par anamnèse".

Voilà pour cette digression.

#### CF. 04. *Contenu/portée.*

Comme tous les logiciens de la grande tradition, Lahr fait une distinction entre le contenu conceptuel et la portée conceptuelle.

##### **a.** -- *Contenu* (lat. : comprehensio).

Ce sont les caractéristiques du donné dans notre esprit qui ensemble (système) constituent l'essence, c'est-à-dire l'identité, du donné auquel se réfère le concept.

##### **b.**-- *L'étendue* (lat. : extensio).

Ce sont les choses (données) auxquelles le contenu se réfère (c'est-à-dire dont le contenu peut être annulé).

Dans un diagramme : tout ce qui est ..... = taille ;

une belle fille = contenu

ensemble : tout ce qui est - une belle fille

#### *Tous les éléments de la collection, toutes les parties du système*

Tous ceux qui ont lu Platon savent bien que ces deux concepts jouent un rôle primordial dans sa "dialectique" (sa pensée).

Dans cette tradition, Lahr

**a.** les notions de répartition (par exemple, toutes les personnes ; classe (collection)) et **b.** les notions collectives (par exemple, l'homme entier, l'humanité entière, le système)... En latin scolastique médiéval : omnis homo (omnes homines) ; totus homo ; tota humanitas.

Les scolastiques du milieu du siècle (800/1450) distinguaient ainsi un "totum logicum" (une classe) et un "totum physicum" (un système ou un dispositif).

On peut voir que dans la paire "tout/tout", l'induction sommative et la portée de la compréhension jouent un rôle.

*l'étendue d'un concept*<sup>1</sup>. -- Il existe des concepts transcendants ou englobants. Ainsi : quelque chose " , " être " , réalité (au sens ontologique strict), " donné ". On peut dire qu'ils excluent radicalement tout et de tout. Ils sont l'objet de l'ontologie.

#### **2** - Il existe des concepts non-transcendants.

Ainsi : **a.** Singulier (" cet homme ici et maintenant ") (aussi : individuel, idiographique) ;

**b.** Privé ("ces personnes ici et maintenant") (également : générique, spécifique)

**c.** Universel ("tous les gens ici et maintenant") (également : général, judiciaire, générique).

#### *Proportionnalité inversée.*

"Cette fleur ici et maintenant", "ce genre de fleur", "toutes les fleurs" montrent que plus le contenu augmente en termes de propriétés (attributs), plus la taille diminue. Il y a donc beaucoup moins de belles fleurs que de fleurs ! L'adjectif (mot de qualité) "beau" augmente le contenu mais diminue le "domaine" (taille) !

CF. 05.

**3.-** Il existe également des concepts collectifs non transcendants.

Les livres classiques de logique ne mentionnent généralement que les concepts distributifs de “singulier/privé/universel”.

Mais il y a aussi des tailles à cet égard :

**a.** en une seule partie (“cette partie ici et maintenant”),

**b.** multipart (“ces parties ici et maintenant”) et

**c. les** concepts totaux (“toutes les parties ici et maintenant”).

Simplifié : certains termes se réfèrent à une ou plusieurs parties ou sections (aléatoires) ; d’autres à l’ensemble.

Prenons, par exemple, *Thassilo von Scheffer, Die Kultur der Griechen*, Köln, 1955. Le livre parle clairement de “la culture” des Grecs anciens.

**a.** Il y a des dimensions diachroniques : les cultures crétoise, mycénienne, hellénique précoce.

**b.** Il y a des dimensions synchrones : la vie de l’État, la religion, l’art, la philosophie, la science... Celui qui étudie la culture partielle, apprend à connaître la culture entière.... mais à partir d’une seule “perspective” ou d’un seul “échantillon” (et donc très limité). Par exemple, ceux qui étudient les premiers stades de la culture grecque se familiarisent avec les stades ultérieurs, dans la mesure où l’on peut trouver dans les premiers stades les évolutions, les présages, etc. des stades ultérieurs.

Par exemple : celui qui s’intéresse de plus près à la vie de la polis (la vie de l’État) ne tarde pas à rencontrer la religion ou la philosophie (et donc toute la culture)... Ce sont des exemples de généralisation, c’est-à-dire de décision sur l’ensemble de la culture à travers des perspectives ou des échantillons, qui concernent des parties.

### ***Similitude/Cohérence.***

En examinant ce qui précède, on constate que l’“ordonnancement”, l’“harmologie” ou la théorie de l’ordre, c’est son nom) fondé sur la méthode comparative repose sur des corrélations. Elles sont de deux ordres : **a.** les similitudes et **b.** les corrélations.

Ainsi, la classe (collection) repose sur au moins une propriété commune (qui est une ressemblance) : toutes les instances d’une classe se ressemblent !

Ainsi, le système (système) est basé sur au moins une caractéristique commune (qui est une ressemblance), à savoir le fait que toutes les parties appartiennent exactement à un seul et même tout. Ils sont donc cohérents !

Cela nous permet d’induire une sommation, c’est-à-dire de résumer de nombreux éléments d’information individuels en un tout.

**Conclusion.**-- “Toutes les cultures”, “toute la culture”, “l’ensemble des cultures” sont des termes qui définissent l’objet de ce cours.

CF.05.1.

**Exemple 2.1.-- Définition du singulier.** (05.1/05.2)

Ch. Lahr, S.J., *Cours de philosophie*, I (*Psychologie Logique*), Paris, 1933-27, 537, dit : “Non datur scientia de individuo”, il n’y a pas de science sur le singulier (individu). Car “omne individuum ineffabile”, tout ce qui est singulier, ne se prête pas à des formules générales. Ainsi les scolastiques (800/1450).

La variété illimitée (synchronique) et le changement tout aussi illimité (diachronique) des données dans le monde réel qui nous entoure empêchent la construction d’une “science” universellement valable sur le changement varié.

Les sciences, comme la géographie et l’histoire, se limitent à une sorte de réseau d’affirmations généralement valables.

Ils sont - pour utiliser un terme récent - “nomothétiques” (“nomos” = loi générale ; “thesis” = rédiger), c’est-à-dire qu’ils formulent des “lois” qui s’appliquent à une pluralité de paysages (géographie) ou d’événements (histoire), par exemple.

**Le romantisme et sa “compréhension individuelle”.**

Le romantisme (+/- 1790), qui s’oppose au rationalisme abstrait et généraliste des temps modernes, rompt avec la tradition et se veut une “science idiographique”, car l’être (c’est-à-dire ce par quoi quelque chose - ici un individu - se distingue du reste de l’être ou de la réalité) est, pour le romantisme, avant tout un être singulier, reproductible dans un concept singulier, lui-même susceptible d’une définition singulière.

Idios”, en grec ancien, signifie “singulier” ; “grafia” signifie “représentation” ; par conséquent, l’idiographie est la représentation de l’individu.

**D’ailleurs**, ce qu’on appelle une “monographie”, c’est-à-dire l’étude de quelque chose de singulier, est essentiellement idiographique.

**La définition de sprung.**

**Bibliographie** : H. Pinard de la Boullaye, S.J., *L’étude comparée des religions*, II (*Ses méthodes*), Paris, 1929-3, 509/554 (*La démonstration par convergence d’indices probables*).

Ce texte est l’un des très rares textes sur notre sujet.

**1.-** La règle de la définition est aussi ici : **a.** l’ensemble donné ; **b.** seulement l’ensemble donné (délimité par rapport au reste).

**2.--** En l’absence d’axiomes (définitions générales), on se rabat sur les caractéristiques individuelles, mais en les empilant (méthode cumulative) jusqu’à ce que l’on soit sûr que l’essence de la caractéristique individuelle et seulement son essence sont représentées.

CF. 05.2.

***La ligne de définition des conimbricions.***

Les *Jésuites de Coimbra* (in : *In universam dialecticam Aristotelis*, Coimbra, 1606) ont formulé, dans le latin de l'époque, une formule -- "Forma,-- figura, locus, stirps, nomen, patria, tempus -- unum perpetua lege reddere solent". - Nous expliquons ce distique ou vers à deux lignes.

***Unum***", littéralement : l'un ; c'est-à-dire la seule chose, qui n'existe qu'une fois, est le définissable ou l'original.

Le nom nous semble la première chose qui nous vient à l'esprit ('nomen').-- Autour du nom - par exemple Roxanne - on peut 'singulariser' ou 'individualiser' par énumération.

**3.- En outre, le premier impose** : "locus", lieu, résidence, par exemple (Roxanne habite) à Anvers ; "tempus", temps, par exemple date de naissance (Roxanne est) née le 02.02.1994.

Ainsi, Roxanne est située de manière synchronique et diachronique. Une définition singulière, après tout, est "concrète" ("concretum", en latin, signifie "fusionné", "entrelacé", "enchevêtré" avec le reste). Il définit, identifie, y compris le reste.

**4.- Des traits cognitifs supplémentaires** - au lieu d'axiomes, à moins que ces traits ne soient désignés comme des "axiomes singuliers" - sont :

a. forma", forme d'être, dans le cas de Roxanne : femme ;

b. figura", l'apparence, dans ce cas, par exemple, une grande stature.

Ces caractéristiques concernent la personne elle-même.

**5.- Les caractéristiques supplémentaires** sont plus loin (concrètes, c'est-à-dire dans les environs) :

a. stirps", afkom (sexe), dans le cas de Roxanne : issue d'une famille riche ;

b. patria", la patrie, par exemple les Pays-Bas d'où elle est venue vivre à Anvers.

L'unique, unum, est défini par les conimbricensis : "id cuius omnes simul proprietates alteri convenire non possunt", celui dont l'ensemble (le système) des attributs ne peut être propre à rien d'autre.

**Convergence** (concurrence).

Comme dans une chasse au trésor, la définition du singulier se poursuit : les traits s'accumulent les uns après les autres (= méthode cumulative) et notre attention converge ainsi vers ce qui seul peut être défini.-- Le romantisme a raison !

CF.06.

**Echantillon 2.-- La “culture” comme concept à définir. (06/07)**

La culture dans son ensemble, présente dans toutes les cultures et dans l'ensemble des cultures : tel est le sujet de ce cours. Exprimer la totalité de la culture signifie “définir la culture”.

-- **Bibliographie:** Ch. Lahr, S.J., *Cours de phil.,I*, 496/498 (*La définition*).

Représenter un fait donné dans son “essence” (c'est-à-dire l'identité par laquelle il se distingue du reste de la réalité) dans des signes (mots, graphiques, figures, diagrammes, etc.), c'est lui donner une détermination d'essence ou une définition.

Ainsi, une description, si elle signifie la propre identité de l'individu, peut être une définition, et même une définition complète.

Une histoire peut également définir : pensez aux tribunaux où les histoires peuvent représenter une définition décisive (juridique). Un rapport (court ou long) peut définir.

Un traité peut aussi le faire : pensez aux traités phénoménologiques d'un Husserl ou d'un Scheler, qui représentent un phénomène - quelque chose qui se montre à l'esprit conscient - dans son essence (identité) correctement - aussi correctement que possible.

Un ensemble d'axiomes - pensez aux axiomes de Peano qui, il y a un siècle, ont “défini” le nombre positif entier - peut articuler une définition très précise. -- ... tant que sa propre identité est fidèlement représentée.

Lahr, o.c., dit, dans le sillage des scolastiques :

**a.** l'ensemble des données (“Omne definitum”) et

**b.** afficher uniquement l'ensemble des données !

On reconnaît les concepts de “tout/entité” et d’“identité” (exprimée en “seulement”).

***Définition verbale et objective.***

**a.** On peut définir le terme “nominal” (lat. : nomen, nom). En utilisant les termes d'un système linguistique qui reflètent fidèlement l'essence de la chose donnée. Ainsi, par exemple, le terme “culture” peut être clarifié, voire défini, à l'aide de termes de notre langue. En utilisant des synonymes . comme “civilisation” ou “civilité”, par exemple, ou par un ensemble d'autres termes qui forment une phrase.

**b.** On peut définir “ réel “ (lat. : res, la chose en soi). Sur le terrain (“fieldwork”), les éléments nécessaires et suffisants qui font d'une culture ou de plusieurs cultures ce qu'elles sont (identité) peuvent être tracés et enregistrés comme un concept.

CF. 07.

Il faut cependant noter que la définition réelle ou objective inclut la définition nominale ou verbale : par exemple, ceux qui enregistrent la culture du Zaïre “sur place” utilisent les termes que les Zaïrois utilisent et leur traduction en néerlandais par exemple... Le système linguistique est l'état d'esprit dans lequel la définition s'installe !

**Note** - Le définissable et seulement le définissable ! Oui, mais cela n'empêche pas que les comparaisons avec ce qui est extérieur à celui-ci jettent une lumière crue sur le définissable. La “culture” et le “manque de culture” s'éclairent mutuellement. Précisément en raison de leur contraste. Par leur différence.

### ***La définition courte.***

Habituellement, lorsque nous utilisons le terme “définition”, nous pensons à une courte phrase ou au moins à une phrase complète.

*Ch. Lahr, Cours de phil., 501/509 (Le jugement et le proposition)*, explique ce qu'est un jugement, exprimé dans une “ proposition “ ou une phrase.

Lahr cite Aristote : “Prononcer quelque chose à partir de quelque chose” (“katègorèin ti tinos”), c'est prononcer un jugement.

En effet, parler du sujet, qui dans le langage de la théorie des modèles s'appelle l'original (ce sur quoi on cherche de l'information), “en termes de” le dire, qui dans le langage de la théorie des modèles s'appelle le modèle (ce qui fournit l'information), c'est juger.

Eh bien, dans un jugement qui définit, le modèle est totalement identique à l'original. En d'autres termes, on peut substituer le prédicat au sujet. Après tout, ils coïncident. Car le proverbe exprime l'ensemble du sujet et seulement l'ensemble du sujet.

Par exemple, “un être humain est un être biologique doté d'esprit”. Puisque “être biologique doté d'esprit” ne peut être dit que d'un être humain, une telle expression est une définition qui caractérise immédiatement l'être humain tout entier.

Ainsi, A. Toynbee définit la culture comme une “réponse à un défi”. Si l'on sait, dans son sens, ce que l'on entend par “défi” et “réponse”, alors cela peut être l'une des définitions possibles de la “culture”.

Cette description est analogue à la “résolution (correcte) du problème”. -- Immédiatement, nous avons (ce que Platon appelle) un lemme, c'est-à-dire un concept global et provisoire qui peut servir d'hypothèse de travail (concept heuristique) dans les pages suivantes.

CF. 08.

**Echantillon 3.-- Définition “Lematic-analytical”.** (09/10)

**Introduction** - On rapporte de Platon d'Athènes (-427/-347 ; fondateur de l'Académie) : “Il fut le premier à donner l'étude par analyse au Thasien Leodamas. (*Diogène Laërtios*, III : 24).

Cela consistait à prendre le voulu (=la demande) comme déjà donné et à étudier ses relations.

La principale caractéristique de cette méthode est l'idée préconçue que ce que l'on cherche est déjà connu. - Au fond, il vaudrait mieux utiliser le terme de “prolepsis” ou de “méthode lemmatique” plutôt que celui d’“analyse”, car l'analyse du réseau de relations dans lequel la chose recherchée est tissée n'est que la deuxième étape qui est possible grâce à la présupposition de la chose recherchée comme déjà donnée”. (*O. Willmann, Geschichte des Idealismus*, III (*Der Idealismus der Neuzeit*), Braunschweig, 1907-2, 48).

Willmann, o.c., 49, mentionne que François Viète (Lat. : Vieta (1540/1603) a introduit cette méthode lemmatico-analytique dans les mathématiques en utilisant des lettres au lieu de chiffres. Considérons une formule telle que “ $x = 2 + 3y$ ” : en arithmétique des lettres, on peut parfaitement effectuer des opérations arithmétiques sans savoir ce que signifient précisément “x” et “y”. En effet, l'inconnu (x,y) est traité comme s'il était déjà connu (le voulu ou le demandé est présenté comme déjà donné).

Viète a intitulé son livre “*In artem analyticam isagoge*” (littéralement : Introduction à l'analyse). D'où le nom de “méthode analytique”.

*O. Willmann, Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 137, ajoute : “De cette nature sont les analyses qui commencent par “Supposons que le problème soit résolu”.

C'est la base de toute l'algèbre. (...). L'analyse mathématique supérieure et la géométrie analytique sont appelées ‘analyse’ ou ‘analytique’ parce qu'elles étudient les quantités comme des lemmes sur leurs relations”.

Il s'agit simplement de montrer à quel point l’“analysis” platonique (raisonnement réducteur) peut être fructueuse en utilisant un lemme.

**La définition de l’“essence”.** (08/09)

L'ontologie n'est pas différente.

*O. Willmann, Abriss*, 366, en donne un exemple. Nous nous y attardons maintenant parce que cela a une incidence sur la suite du parcours.

CF. 09.

*L'“ essence ” de l'or.*

Les penseurs qui ont mal interprété l'ontologie antique se sont parfois moqués de la préoccupation des ontologues (métaphysiciens) pour “l'essence” des choses.

(1). *John Locke* (1632/1704 ; fondateur des Lumières)

a dit, en tant que nominaliste (c'est-à-dire en tant que personne qui ne pose que des définitions nominales et aucune définition réelle (contenant l'essence elle-même)), qu'“un orfèvre sait beaucoup mieux ce qu'est (l'essence ou la substance de) l'or que l'ontologue avec toutes ses réflexions sur les essences”. Pour Locke, la raison est claire : un orfèvre travaille avec de l'or réellement donné (dont il ne connaît pas “l'essence” mais dont il connaît les diverses propriétés dans sa pratique). Il le teste (“tant de carats” par exemple). Il le forge en un beau bijou, etc.

Ainsi, il arrive à une définition pratique mais bien réelle, basée sur l'échantillonnage.

Locke en conclut, avec énergie, que les “spéculations métaphysiques (= intuitions)” concernant la nature de l'or sont “vides”.

(2). *O. Willmann* (1838/1920 ; penseur et éducateur catholique),

en tant que réaliste (c'est-à-dire en tant que personne qui préfère des définitions non seulement nominales mais aussi réelles de la nature des choses), répond.

Affirmer que l'or, par exemple, présente à la fois l'existence (existence réelle) et l'essence (manière d'être), c'est-à-dire qu'il présente son propre “être”, signifie, dans une perspective ontologique, qu'un certain nombre de caractéristiques ou de propriétés (dont un orfèvre ou une dame aimant les bijoux font l'expérience) distinguent l'or du reste de la réalité.

*Note* - C'est toujours cette dichotomie (complémentarité) “être/reste de la réalité” qui est déterminante.

Willmann souligne que le nombre de caractéristiques évoquées ne sont pas aléatoires mais forment un “totum physicum”, un système ou un ensemble cohérent. Ceci est clarifié, par exemple, dans la chimie de l'or.

Mais Willmann ajoute autre chose : avant d'avoir appliqué à l'or des échantillons (induction) qui sondent ce qu'est l'or, l'“être métaphysique” est “ein X, eine qualitas occulta” (“un X, une qualité cachée”).

En d'autres termes : un lemme !

CF.10.

***L'“essence” de la culture.***

Nous nous arrêterons ici sur une seule détermination fondamentale, celle d'*Arnold Toynbee* (1889/1975), historien de la culture britannique, connu pour son *étude de l'histoire* en douze volumes (1934/ 1961).

***A.-- Définition existentielle.***

Depuis Soren Kierkegaard (1813/1855 ; fondateur de la pensée existentielle), cependant, “exister” signifie “vivre en tant qu'existant réel ; homme-dans-le-monde”. Ainsi, ni Dieu ni, par exemple, un animal, une plante ou une pierre n'“existent”. Seul l'homme existe.

***Structure (“essence ”) de l'existence.***

***Question.***

Étant donné : Une situation humaine (par exemple, un enfant malade ; par exemple, une inondation).

Demandé : une solution au problème qui satisfait à la fois le donné et le demandé.

***Une vraie solution.***

Dans le langage hégélien, la solution n'est “wirklich”, réelle, c'est-à-dire qu'elle résout le problème, que si, par exemple, quelqu'un, un médecin ou un guérisseur, guérit réellement l'enfant, -- si le gouvernement, avec l'aide de l'armée par exemple, aide réellement les victimes des inondations.

Dans le langage existentiel (tâche), jeté dans une situation avec le donné et le demandé, on essaie (solution réelle) de “rendre réel” un projet (de sortie).

***B.-- La définition de Toynbee.***

Il y a deux raisons à cela.

***a. -- Existentiel.***

Un “défi” - le nom de Toynbee pour “tâche” - exige une “réponse” - le nom de Toynbee pour “solution réelle”. Alors, qu'est-ce que la culture ? C'est la réponse à un défi. -- On voit que la définition de Toynbee est essentiellement existentielle.

***b.-- Élitiste.***

À maintes reprises, dans des situations difficiles, voire irréalisables (les “défis”), on observe que ce n'est pas la grande masse, mais un petit nombre, une “élite”, qui trouve la “réponse”. - Cette élite débrouillarde et secourable a été observée depuis l'époque des cultures archaïques. Ils sont alors appelés “sauveurs”.

Comme le dit *Herder lexikon Ethnologie*, Freiburg/ Basel/ Wien, 1981, 85 (Kulturheroen), ils sont également appelés “héros culturels”. Il s'agit souvent d'êtres mi-animaux, mi-humains qui ont fondé des plantes ou des animaux utiles ou des institutions et sont souvent vénérés comme des “ancêtres mythiques”.

CF. 11.

**Exemple 4.-- Une définition “métaphysique” de la “culture”.**

Lorsque l'on ouvre *A. Lalande, Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, 1968-10, 615, on tombe sur une des nombreuses définitions de “méta-physique” :

Au lieu de coïncider avec l'ontologie ou la métaphysique générale, la “métaphysique” devient, selon l'expression d'*Alfred Fouillée, Avenir de la métaphysique* (1889), “la définition d'une chose de telle sorte que la compréhension de tout ce qui est réel y soit incorporée”.

En d'autres termes, on avance un certain concept de la réalité totale - par exemple un concept matérialiste de l'être (dans lequel tout ce qui est ne peut être qu'un être matériel ou une réalité) - et ensuite on “explique” quelque chose - par exemple l'esprit humain, par exemple la culture - à partir de ce concept matérialiste de l'être.

Dans ce cas (matérialiste), des choses comme “l'esprit humain” ou “la culture” sont par essence des choses matérielles, ce qui revient à une sorte de métaphysique spéciale, qui expose “l'essence” des choses dans la totalité de tout ce qui est.

On peut également parler d'une “vision de la vie et du monde” qui est régie par une interprétation de tout ce qui est réel.

Comme le dit Fouillée : chaque être humain a une “métaphysique” - ainsi comprise. Nous ajoutons : toute culture est une métaphysique ainsi comprise. Ainsi, il ressort de *Pl. Tempels, Bantu Philosophy*, Anvers, 1946, que les Bantous ont “leur propre philosophie globale”, régie par le concept de “force vitale” (“pouvoir”), de sorte que chaque être est défini comme une forme de force vitale. Même le “Dieu” des missionnaires est interprété par les Bantous comme un “donneur de force vitale” et donc comme la dernière source de magie.

*Aristote* a fourni cette ambiguïté avec le concept d'être.

“On n'atteint aucune définition de quelque chose qui indiquerait par quoi cette chose se distingue de toutes les autres choses, en appelant cette chose “un être”. En effet, si l'on dit d'une chose qu'elle est “sur” (“être”), il s'agit d'un terme vide (“pilon”). (...). (*Peri hermeneias* 3, *in fine*).

Par exemple, lorsque je définis une fille comme étant “quelque chose”, je ne fais que dire ce que l'on peut dire de tout ce qui est quelque chose. Mais une fille est “quelque chose” “qui est” “une jeune femme”.

En d'autres termes, l'“être” est le lemme le plus général, un vide qui peut être rempli par tout ce qui est quelque chose. Pas de panacée par laquelle on “sait tout” !

CF. 12

**Exemple 5.-- Une définition axiomatique.** (12 /14)

Un “axiome”, en grec ancien, est une chose d’une valeur telle qu’elle doit être prédite de manière pratique ou théorique.

Nos définitions de la “culture” - donner une réponse (correcte, réelle) à un défi (Toynbee) ; un type de métaphysique - se résument à des axiomes, des choses précieuses qui peuvent être présupposées... Mais définissons d’abord “axiomatiquement” le phénomène du “nombre entier positif” afin de voir clairement ce qu’est la définition.

**E.W. Beth**, *De wijsbegeerte der wiskunde van Parmenides tot Bolzano*, Antwerpen/Nijmegen, 1944, 63v., nous donne le concept aristotélicien de “définition axiomatique”.

Notez que nous parlons de “définition”, car les axiomes ou les phrases prépositives décrivent une étendue ou un domaine, dans ce cas le nombre positif entier, et seulement ce domaine. Ce qui est typique de la définition.

**1.--** Un certain domaine (portée) est représenté par des phrases (propositions, axiomes). Rien n’est affiché en dehors de ce domaine.

**2.--** Toutes les déclarations concernant ce domaine sont “vraies” (au sens antique de “évidentes”) de telle sorte qu’elles ne sont “vraies” (évidentes) qu’en tant que système. C’est-à-dire que les termes et les déclarations ne doivent pas se contredire.

Ce sont les deux principales propriétés de la définition axiomatique. Un domaine est représenté par des termes interdépendants et rien en dehors d’eux.

**Application.** (12/13)

**C.-I. Lewis**, *La logique et la méthode mathématique*, in : *Revue de métaphysique et de morale* 29 (1922) : 4 (déc.), 455/474, donne les axiomes formulés par G. Peano (1858/1932 ; un des fondateurs de la logique mathématique) concernant le domaine du nombre entier positif. Nous les donnons sous la forme d’un langage commun.

**Des termes logiques.**

Classe” (concept, collection), “si, alors” (signification, implication), “être un membre (copie, élément) de”.

**Termes numériques.**

Nombre’ (une classe), 0 (zéro), a, b (chiffres).

Elle articule les propositions suivantes (axiomes) qui représentent le phénomène (ce qui se montre) “nombre” (positif, entier) en tant que domaine.

## CF. 13 A.-- *Numéros*

### 1. *Le successeur d'un nombre.*

Si  $a$  est un nombre, alors  $a+$  (le successeur de  $a$ ) est également un nombre. -- Par exemple :  $0 + = 1$  ;  $1 + = 2$ .

### 2. *Des numéros différents.*

Si  $a$  et  $b$  sont des nombres et si le successeur de  $a$  ( $a+$ ) est le même que le successeur de  $b$  ( $b+$ ), alors  $a$  est égal à  $b$ .

En d'autres termes, deux nombres différents ont également des successeurs différents.

### 3. -- *L'induction mathématique.*

Si  $s$  est une classe dont  $0$  est un membre et si chaque membre de  $s$  a un successeur dans la classe  $s$ , alors chaque nombre est un membre de  $s$ .

En d'autres termes, si une caractéristique est inhérente à  $0$  (et à tout autre nombre), elle est également inhérente à tous les autres nombres. Induction amplificatrice.

### 4. -- *Le nombre positif (entier).*

Si  $a$  est un nombre, alors le successeur de  $a$  n'est pas  $0$ . -- En d'autres termes, tout nombre est soit  $0$ , soit un autre nombre positif. En effet, si un nombre avait  $0$  comme successeur, il serait  $-1+$  (le successeur de  $-1$ ).

Il est clair ici que le domaine entier des nombres positifs, et seulement ce domaine entier, est décrit par des phrases (axiomes) "vraies" (représentant l'essence du nombre entier positif). Ainsi, Peano rend le phénomène des "nombres entiers positifs" clair dans une description phénoménologique - "vrai" (alèthès), évidemment. C'est une phénoménologie eidétique car elle définit tous les entiers positifs possibles.

## B.-- *Opérations.*

Nous les mentionnons en passant.

### 1. *Somme.*

Si  $a$  est un nombre, alors  $a + 0 = a$ .-- Si  $a$  et  $b$  sont des nombres, alors  $a + b+ = (a + b)+$  (alors la somme de  $a +$  le successeur de  $b$  est égal au successeur de  $a + b$ ).

### 2. *Multiplication.*

Si  $a$  est un nombre, alors  $a \times 0 = 0$ .-- Si  $a$  et  $b$  sont des nombres, alors  $a \times (b + 1)$  est égal à  $(a \times b)+ a$ .

*Note* : Comme il ressort de l'ouvrage de *Th. L. Heath, A Manual of Greek Mathematics*, New York, 1963, on peut aussi définir différemment le nombre entier positif. Les Grecs anciens plaçaient d'abord le "monas" (l'unité) comme une entité en soi. Le concept de nombre ne commence que lorsque l'unité est combinée avec au moins une autre unité : ainsi, pour la définition grecque antique, le nombre deux était le plus petit nombre ! Thalès n'a-t-il pas dit que le nombre était "monadon sustèma", une combinaison d'unités ?

CF.14.

***L'essence du nombre (entier positif).***

Un nombre (une collection) exprimé en chiffres a une réalité. Le nombre ou le signe dans lequel le nombre est "représenté" est lui-même "une réalité".

***1.-- Contenu et portée (étendu, domaine) du concept de "réalité" ("être").***

*M. Heidegger, Einführung in die Metaphysik*, Tübingen, 1953, 138, dit : "(Dans le langage de Platon) 'ousia' (être) peut signifier deux choses.

1. Présence" ("Anwesen") de quelque chose qui est présent (*c'est-à-dire* donné).
2. Ce présent dans le "quoi" ("était") de son être".

*P. Fürstenau, Heidegger (Das Gefüge seines Denkens)*, Francf. a. M., 1958, ajoute : "C'est ici que se trouve l'origine de la distinction entre existentia, Dazsein, et essentia, Wassein". -- Notons que les deux composantes de l'être, l'existence réelle (existentia) et l'être (essentia), se déterminent mutuellement.

En d'autres termes, une chose a l'existence de son essence et vice versa.

Un rêve nocturne, c'est quelque chose. Un rêve, une utopie, une science-fiction, c'est quelque chose. L'absurde n'est absolument rien. Parce que l'absurde ou l'absurde n'a aucune façon d'être et donc aucune existence propre. Mais les rêves, les utopies, les fictions scientifiques ont leur propre manière d'être et donc leur propre existence. À savoir, dans l'esprit de ceux qui rêvent, poursuivent des utopies, écrivent et lisent de la science-fiction. Ce qui "existe" dans l'esprit et seulement dans l'esprit, existe réellement et n'est pas rien ! Mais il n'a pas l'existence de quelque chose en dehors de l'esprit. Ce qui existe en dehors de l'esprit a son propre type d'existence qui est différent de celui de l'esprit.

Par conséquent, pour tout ce qui est, on peut se demander s'il existe (existence) et ce qu'il est (essence). Ou encore : "Dans quelle mesure est-elle (l'existence) réelle ?". Et : "Comment c'est réel. (essence) ?". Ainsi, les deux aspects se heurtent l'un à l'autre.

***2.-- Contenu et étendu (domaine) du nombre entier positif.***

Le numéro est quelque chose. Les gens calculent avec ça. La science, la science exacte en particulier, s'en sert constamment. Le nombre a un être, une existence et en même temps une essence. Elle existe dans l'esprit mais pas en tant que rêve, car dans les données, les relations entre les nombres peuvent être déterminées en dehors de l'esprit !

Deux pommes sont deux fois une pomme existant en dehors de l'esprit. Bien que "2" n'existe que dans nos esprits. - Le nombre est immédiatement un atout culturel énorme : il résout de nombreux problèmes. Si seulement on payait un commerçant !

CF. 15

**Echantillon 6.-- Culture identique. (15/16)**

CF. 11 nous avons vu, avec Fouillée, que la “métaphysique” (au sens étroit) consiste à définir quelque chose à la lumière d’un concept global.

Avons-nous des concepts globaux ? Oui, car CF 04 a vu que les termes “quelque chose” (= non-rien), “être(s)”, “réalité” représentent des concepts transcendants ou englobants.

Mais le concept de nombre recouvre aussi un tel concept transcendantal : de tout ce qui est, on peut dire s’il existe en un ou en plusieurs.

En d’autres termes, on peut en parler en termes de chiffres. Cela signifie que les chiffres sont des “modèles” (fournisseurs d’informations) pour tout.

C’est la raison fondamentale - outre le calcul avec les chiffres mentionné plus haut - pour laquelle le nombre est un phénomène culturel aussi énorme.

Nous allons maintenant nous pencher sur le fondement de ce fait. Cette base est la réalité identitaire. Hegel a dit un jour que l’identité est “*die einfache Grundbestimmung der traditionellen Logik*” (la caractéristique fondamentale de la logique traditionnelle).

Hegel a mal jugé cela. Car il a contesté cette base. Parce qu’il a confondu identité et “substance immuable” ou “atome”. Il a rejeté à juste titre tout “substantialisme” ou “atomisme” qui ne connaîtrait ni changement ni relations.

**L’intervalle d’identité (différentiel).**

Identité complète ou totale -- identité partielle (analogue) -- non-identité totale.

En effet, une chose n’est totalement identique qu’à elle-même, mais elle peut être partiellement identique (analogue) à quelque chose d’autre ; elle peut même être totalement non-identique (différente, éloignée) à quelque chose d’autre.

Parce que Hegel ne voyait pas ce différentiel mais seulement un des termes de ce différentiel, il a cru devoir ironiser sur la logique traditionnelle.

**Le carré logique.**

tous les éléments / tout le système (la globalité)	quelq. éléments/ quelq. parties
quelq. éléments / quelq. parties	pas d’élém. / pas de parties

On peut voir qu’il s’agit d’un double différentiel dans lequel le précédent est dépeint.-- Relisez CF 02 (*induction*) ; (04tout/tout).

CF. 16.

***Hénologie (théorie unitaire).***

Un - partiellement un - pas un. Il s'agit d'un autre différentiel dans lequel l'identitaire est représenté.

“Pour eux” en grec ancien signifie “l'unique”. L'hénologie est donc la mise au monde de “l'unique”. Les penseurs de l'Antiquité, depuis les paléopythagoriciens (Pythagore de Samos (-580/-500)) et les éléates (Parménide d'Eléa (-540/-475)), parlent de “l'un”.

Mais - encore une fois - ils parlaient de “l'unique” incluant “le multiple” ! En d'autres termes, ils pensaient en termes de systèmes (paires d'opposés) et de différentiels (fans). Ceux-ci ont régi tout ce qui est. Ce sont des concepts qui englobent tout.

Notez comment une multiplicité (une collection ou un système composé d'une multiplicité de spécimens ou de parties) est unifiée par la similitude ou la cohérence (CF 05), c'est-à-dire par des relations ou des connexions.

Ce qui place immédiatement la méthode comparative ou comparée au centre comme la méthode par excellence. Car comparer, c'est toujours penser quelque chose en incluant quelque chose d'autre, -- voir quelque chose en relation avec quelque chose d'autre.

Il n'est d'*ailleurs* pas surprenant que la liste aristotélicienne des catégories (concepts de base) ait pour noyau la paire d'opposés “quelque chose/rapport” (habituellement : “substance/rapport”).

Où est l'identité stricte au milieu de la multiplicité (non-identité) ? Toutes les instances d'une classe (“totum logicum”) présentent une caractéristique commune identique et appartiennent donc à la même classe : de ce point de vue, elles sont identiques.

Toutes les parties d'un système (par exemple, un cristal, une plante, un animal, un homme, un paysage, un axiome, etc.) - “totum physicum” - présentent une caractéristique commune identique et appartiennent donc à un seul et même système : de ce point de vue, ils sont identiques.

***Conclusion.***

L'identité et ses variations sont le piédestal de l'ontologie et de la logique. Mais c'est précisément cela qui permet de résoudre d'innombrables problèmes. L'identité et ses variations constituent donc un énorme atout culturel.

Grâce à cette identité et à sa portée, nous sommes en mesure d'organiser les données parfois très confuses (anamnèsis/ stoicheiosis (CF 03)) ; oui, nous sommes en mesure de procéder de manière ordonnée. Sinon, nous périssons dans un océan de désordre tourbillonnant.

CF. 17.

### ***Echantillon 7.-- Culture tropicale 17/21***

Considérons maintenant un phénomène linguistique, le trope. Tropos”, en grec ancien, signifie référence. Une référence ou, pour citer Derrida, une “trace” implique que l’on trouve quelque chose en incluant quelque chose d’autre. Le verbe auxiliaire “être” se révèle être un moyen d’exprimer la référence.

#### **1... *La métaphore.***

C’est une équation qui abrège une ressemblance remarquée : “Cette femme est un roseau”. En observant cette femme, sa souplesse et son caprice apparaissent, y compris quelque chose qui est à sa manière souple et capricieuse, le roseau dans le vent. Non pas le roseau en lui-même (“substance”) mais en relation (“relation”).

Les deux catégories principales d’Aristote - quelque chose/rapport - sont clairement en jeu ici - il y a une “trace” (référence) de cette femme au roseau dans le vent. Ainsi, nous pensons à eux ensemble et soudainement.

#### ***Ontologique.***

Nous disons, linguistiquement correct, “Cette femme est un roseau”. Non pas qu’elle soit totalement identique au roseau dans le vent. Elle est partiellement identique ou analogue. Après tout, l’“analogie” consiste à “être en partie identique et en partie non identique”. Selon un point de vue, un échantillon, une perspective, la femme est identique au roseau dans le vent.

#### **2.-- *La métonymie.***

C’est l’équation qui abrège une cohérence perçue.

“Les pommes sont saines” (exemple d’Aristote).-- Manger des pommes provoque (cohérence) en partie la santé. D’où : “La consommation de pommes, si elle est bien réfléchie, est saine”. Cette expérience amène le concept de pomme à inclure la “santé”. Cette relation causale ou de cause à effet s’exprime en bref : “Les pommes sont bonnes pour la santé”.

#### ***Ontologique***

Les “pommes” et la “santé” sont deux choses distinctes. Mais dans le cadre de la causalité, ils font partie d’un même tout ou système (le système dynamique de la construction de la santé). Sous ce seul point de vue (échantillon, perspective), ils sont identiques.

**Note --** Le logo remplace le verbe flexible “être” par “impliquer” (qui est aussi ambigu que “être”) : “Cette femme incarne la souplesse et la volatilité du roseau” ; “La pomme incarne la santé”.

CF. 18.

**Conclusion.**

Les tropes sont la formulation abrégée de quelque chose, y compris ce qui lui est similaire ou apparenté.

**Note :** On peut aussi le formuler de manière sémiotique. -- “To sèmeion” est le terme grec ancien pour “le signe”. Dans la langue de Galien de Pergame (131/ 200 ; médecin grec à l’influence séculaire), “technè sèmeiōtikè” signifiait le diagnostic du médecin à travers les symptômes (sémiotique).

Ch. S. Peirce (1839/1914 ; pragmatiste américain) a développé les bases d’une théorie des signes actuelle et très pratiquée.

Les caractères sont des données qui font référence à quelque chose d’autre. Parce qu’ils sont similaires (signes métaphoriques) ou apparentés (signes métonymiques).

Un signe métaphorique ou “iconique” est, par exemple, une carte qui ressemble au paysage qu’elle représente. Un signe “indicatif” ou métonymique est, par exemple, un panneau de signalisation lié au paysage.

Surtout depuis le Ch. Morris, on distingue trois aspects :

**a. Syntaxique** (le signe parmi d’autres signes : par exemple, les mots d’une langue parmi le reste des mots) ;

**b. Sémantique** (le signe en tant que référence à quelque chose d’autre : par exemple, le terme “âne” signifie le domaine de tous les ânes possibles) ;

**c. Pragmatique** (le signe en tant qu’instrument : par exemple, j’utilise un signe de tête comme un signal à un autre être humain). Ce dernier aspect inclut le signe comme moyen de compréhension entre les personnes (ce qui est l’objet du signe de Lady Welby).

On constate que les tropes abrègent la valeur du signe. Sémantique - Les signes sont des réalités qui acquièrent une contre-valeur (valeur référentielle) s’ils sont pensés en fonction d’autres données.

Le “roseau dans le vent” est le “signe” d’une femme malléable. Les pommes sont donc un “signe” de santé. -- La fumée est donc “signe” du feu et donne lieu à l’adage “Là où il y a de la fumée, il y a du feu”.

Ainsi, les symboles des mathématiques ou de la logistique sont des “ signes “ qui représentent des données dans un contexte mathématique ou logistique : si on les pense sans inclure les axiomes mathématiques ou logistiques, ils sont du pur papier noirci.

CF. 19

### ***La synecdoque***

Sun.ek.dochè”, en grec ancien, signifie “saisir quelque chose en même temps qu’une autre chose”. On peut traduire “co-auteur”.

Alors que la métaphore et la métonymie se concentrent sur la similarité et la cohérence, la synecdoque métaphorique et métonymique se concentre sur les relations “collection/copie” et “tout/partie”.

#### **1.- La synecdoque métaphorique.**

“Un soldat reste à son poste”, dit le capitaine à tous les soldats devant lui. Il dit bien “un seul”, (spécimen) mais veut dire “tous” (classe).

“Les professeurs ne viennent pas en retard” dit l’inspecteur à un professeur qui entre : il dit “professeurs” (pluriel) mais veut dire avant tout un professeur (singulier).

#### **2.- La synecdoque métonymique.**

“La barbe est là” disent les gens. Ils nomment la partie (qui se distingue, caractérise, oui, marque) mais signifient le tout... “La congrégation compte deux mille âmes” : ils nomment la partie (les âmes) mais signifient le peuple entier !

**Conclusion :** Avec la classe (tout/non-tout) et le système (tout/partie) comme prémisses, la synecdoque dit quelque chose mais signifie autre chose à l’intérieur de ces concepts. On pense que le spécimen ou la partie inclut la classe ou le système et vice versa.

**Note --** relire CF 02.

La généralisation pense un ou plusieurs exemplaires, y compris la totalité (tous les exemplaires). Comme la synecdoque métaphorique.

La généralisation pense une ou plusieurs parties (portions) y compris la totalité (toutes les parties ; le tout). Comme la synecdoque métonymique.

En d’autres termes, la même intuition est à l’œuvre dans la synecdoque et dans l’induction.

#### **a. -- Induction métaphorique.**

Cette eau et cette eau bouillent à 100° C. Cette parabole provoque l’inclusion du reste de l’eau : nous généralisons et disons : “Donc toute l’eau bout à 100° C”.

#### **b.-- Induction métonymique.**

Ce quartier de la ville (le Meir, par exemple) et ce quartier de la ville (le quartier du port, par exemple) ont une vie économique très diversifiée. Si l’on considère la ville dans son ensemble (généralisation), on en conclut que la ville entière a une vie économique variée qui peut être très différente d’un quartier à l’autre.

CF. 20

***La valeur culturelle des tropes.***

L'argent - pièces, papiers - est une métonymie pour les biens ayant une valeur économique. En effet, par convention, l'argent représente des biens de valeur : nourriture et boisson, terres et maisons, maisons de travail et usines, livres et téléviseurs, etc.

Le lien entre la monnaie et les marchandises nous permet d'échanger des biens par métonymie. Quelle simplification ! Vous nous voyez échanger un sac de blé contre un beau livre ? Les plantes tropicales sont un grand atout culturel.

Lorsque nous introduisons des figures de style, comme le fait de dire "Tu es vraiment intelligent" lorsque quelqu'un commet une stupidité (nous pensons que la stupidité inclut son contraire), nous rompons la monotonie du langage et introduisons un aspect ludique.

La poésie n'est rien d'autre, au fond. Enrichissement : il résout le problème de la pauvreté linguistique et établit ainsi la culture. Les tropes sont des figures de style.

***Psychologie associative.*** (20/21)

Les figures de style telles que la métaphore et la métonymie ou la synecdoque sont le présupposé des associations.

Nous "associons" (connectons les choses) sur la base de la similarité ou de la connexion. L'association ou la liaison des pensées se fait selon la formule : "Si l'on pense que a inclut b de telle sorte que b est pensé pour inclure a, alors b est une association de a".

***Bibliographie:*** Théodule Ribot (1839/1916) était à la fois un psychologue expérimental et un penseur. Nous citons son ouvrage *La psychologie des sentiments*, Paris, 1917. O.c., 171/ 182 (Les sentiments et l'association des idées). Ribot montre comment notre esprit, en tant que capacité de valeur, implique, c'est-à-dire associe.

**1.-- Ressemblance (métaphore).**

Pour un jeune homme, s'il ressemble à son fils, a le même âge, etc., une mère peut ressentir une sympathie spontanée.

Il y a une "trace" ou une référence du jeune homme à son fils, qui est absent mais apparaît dans son esprit.

Par exemple, il existe des réactions de peur dites "irréfléchies". On a déjà été insulté par quelqu'un. Un autre qui lui ressemble, déclenche spontanément la même réaction.

On voit les identifications partielles à l'œuvre. Les similitudes qui transforment quelque chose en métaphore.

CF. 21

**2.-- Cohésion (métonymie).**

Ribot utilise le terme “aanrenzing” ou “appaling”. -- Ainsi, le sentiment que l’amant amoureux éprouvait à l’origine pour la personne de sa maîtresse, il le transfère à ce qui lui est lié : ses vêtements, ses meubles, sa maison.

L’envie et la haine refroidissent leur colère ou leur déception sur les objets inanimés associés à la personne haïe ou enviée... Ainsi, les Iraniens ont refroidi leur colère sur le drapeau américain afin de cibler les États-Unis. Ou ils ont endommagé l’ambassade américaine... Comportement métonymique ! Voilà pour les phénomènes identifiés.

Ribot : “Nous savons que l’association des contenus mentaux a été réduite à deux lois fondamentales, la loi de similitude et la loi de contiguïté. Ribot appelle cela, avec un terme psychologique devenu très familier, “transfert”, - transfert par ressemblance, transfert par contiguïté.

Il qualifie ce comportement tropical de “quelque chose de caché” mais - ajoute-t-il - c’est une “influence souvent latente mais efficace” (une influence qui reste souvent cachée mais qui atteint son but).

**Conclusion.** - Les applications psychologiques des tropiques montrent que nos esprits, surtout en tant qu’esprits et valeurs, peuvent agir de manière tropicale dans leurs profondeurs. - Avec ou sans raison valable. Car une association peut être irresponsable et donc irréaliste.

Prenons un exemple. Quelqu’un a eu un jour une expérience désagréable avec un professeur. Depuis lors, un traumatisme, une blessure, est resté. Depuis lors, lorsqu’il entend parler de ce professeur, d’ailleurs, lorsqu’il entend parler de n’importe quel professeur, il réagit de manière empoisonnée. Il pense, depuis lors, au reste du comportement de cet enseignant et du reste des enseignants, y compris cette expérience décevante.

Il s’agit d’une généralisation ou d’une induction qui n’est généralement pas fondée. -- Les anciens Romains l’ont consigné dans un proverbe : “Ab uno disce omnes” (De ce seul cas, on attend la même chose dans tous les cas).

En d’autres termes, la ressemblance fait du reste une métaphore du cas unique.

Nous avons l’impression que ces comportements sont beaucoup plus fréquents que beaucoup ne veulent l’admettre. Quels problèmes peuvent poser les métaphores et les métonymies !

CF. 22

**Exemple 8.-- L'élément de culture structurale. (22/25)**

Dans le prolongement du chapitre précédent, nous allons maintenant nous pencher sur ce que le structuralisme a à offrir.

**Bibliographie:**

--- *Ferdinand de Saussure* (1857/1913) a eu trois élèves qui, après sa mort, ont publié ses vues sur la linguistique : *Ch. Bally/ A. Sècheyne/ A. Riedlinger, Cours de linguistique générale*, Paris, 1916.

-- Pour aller plus loin : *B. Toulmin, Qu'est-ce que la sémiologie ?*, Toulouse, 1978 ;

--- *D. Ducrot et al, Qu'est-ce que le structuralisme ?*, Paris, 1968 ;

-- *J.M. Broekman, Structuralisme* (Moscou/Prague/Paris), Amsterdam, 1973

Moscou, Prague, Paris étaient autrefois les centres du structuralisme en pleine expansion, qui a débuté en 1915. D'abord à l'aise en linguistique et en littérature, elle s'est étendue, par exemple, à l'anthropologie (ethnologie), aux mathématiques (Bourbaki) et à la philosophie.

Le langage - plus tard tout phénomène - est disséqué ("analysé") comme un "totum physicum" (un système) de parties mutuellement différentes mais axiomatiquement liées.

*CF 03* (stoïchiose). -- On recherche immédiatement la structure : les données accidentelles - par exemple les sons d'une langue - sont analysées comme des éléments qui présentent un ou plusieurs ordres. Ainsi, par exemple, on trouve des règles qui caractérisent une langue en tant que langue. Les termes "système" et "structure" sont des termes de base.

**Sémiologie.**

Nous avons vu *CF 18* quelque chose sur la sémiotique de Peirce.

De Saussure a sa propre théorie du signe : il les caractérise comme "les signes (signes linguistiques en premier lieu) dans la vie d'une société représentés comme des parties de système structurées". De Saussure se réfère avant tout à la langue parlée, car pour lui l'écrit n'est qu'une image, un outil supplémentaire (ce que lui reproche J. Derrida, le déconstructionniste, qui met en avant l'écrit (dans l'esprit des gens)).

**Le phénomène de la langue.**

Les termes de base de la sémiologie de Saussure sont "langage" (le phénomène de la langue dans son ensemble), qui peut être subdivisé en "langue" (la langue, le système linguistique) et "parole" (l'usage de la langue, la parole). -- La langue est, en principe, identique chez chaque individu qui la parle, tandis que l'utilisation de la langue est telle que chaque individu peut être distingué de tous les autres utilisateurs de la langue.

CF. 23.

***Le signe de la langue.***

Notons que, pour de Saussure, la langue est utilisée lorsqu'on parle et écrit, mais aussi lorsqu'on pense, réfléchit en silence. Car - comme l'a noté Platon - lorsque nous pensons, nous marmonnons des "mots" intérieurement, comme s'il s'agissait d'une voix intérieure.

***Le signe comme 'signifiant' (Sa) / signifié (Sé).***

Tout signe est constitué d'un son et d'un sens. Le son, le signifiant, est l'objet de la phonologie (à ne pas confondre avec la phonétique traditionnelle) qui étudie le signifié, le sens, et l'analyse.

***Modèle applicable.***

Le mot "âne" est, dans notre système linguistique néerlandais :

- a. un son valide ("âne" lorsqu'il est prononcé en interne ou en externe),
- b. mais aussi ce qui est signifié par ce son, à savoir la pensée "âne" ou l'âne existant en dehors de notre esprit. Le signifié, le meaning, peut aussi être quelque chose de purement imaginaire.

***Le système des signes . (23/25)***

C'est l'aspect théorique du système... Tout son valide dans une langue ne l'est que dans la mesure où il possède un être propre et fait donc partie du système. Quelque chose qui le rend différent - distinct, "discriminant" - du reste des signes. -- Encore une fois, la dichotomie ou le complément "partie / reste".

***Le système, synchrone ou diachronique.***

Le néerlandais médiéval est assez différent de celui d'aujourd'hui : quiconque étudie l'évolution de notre système linguistique néerlandais - les romantiques (1790+) s'y sont attachés - fait de la linguistique diachronique.

*De Saussure* s'en est d'abord tenu à la linguistique synchronique, sur laquelle nous allons nous arrêter un instant.

Le *Cours de linguistique générale*, 170/175, distingue de façon synchronique "des rapports syntagmatiques et des rapports associatifs".

Le lien syntagmatique (on dit syntaxique) unifie les signes présents ("in praesentia"), tandis que le lien associatif (paradigmatique) unifie les termes absents ("in absentia"), le complément (le reste des signes de la langue).

1.-- CF. 24.

**Relations syntagmatiques.**

Ce sont les cohérences qui montrent l'algorithme (la séquence ordonnée de caractères).

Prenons des termes comme "relire, envers et contre tout, la vie de l'homme, Dieu est bon, s'il fait beau, on sort". Tous les mots ou chaînes de mots (en notant qu'un mot est une chaîne de lettres) sont des "signifiants" singuliers ou composés qui composent la série de signes qui traverse le temps.

Malgré toutes les différences, ils sont faits l'un pour l'autre. C'est ce que Saussure appelle le "syntagme", l'agencement, la juxtaposition.

**2.-- Liens associatifs.**

Les classes (collections) ou systèmes naissent de la similitude/différence et de la cohérence/division soit dans le son (Sa), soit dans le sens (Sé), comme suit :

a.-- enseigner/ signaler ; enseigner/ glacer ; -- enseigner/ abriter ; -- laisser aller / laisser protester ; ;

b.-- enseigner/former/éduquer ; -- éducation/ culture/civilité.

Malgré toutes les différences, ces termes se rejoignent par association : avec un terme on pense - grâce à son inclusion - à d'autres qui en diffèrent mais qui, dans la mémoire linguistique, lui appartiennent. Bien qu'absents, ils sont toujours présents quelque part en arrière-plan.

On voit que la similitude et la cohérence (cette dernière syntagmatique ou associative) sont déterminantes. Relisez *CF 05 ; 16*.

**Note.--** E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde*, Antw./ Nijmegen, 1944, 36v., cite Platon, *Philèbos* 18b/d :

"Lorsque quelqu'un - soit un dieu ou un homme divin (selon une histoire égyptienne, c'était Theuth (= Thoth ; *CF 10* (héros culturel)) - a remarqué que tout ce qui est sonore est infiniment différent les uns des autres, il a été le premier à s'en rendre compte :

1. qu'au milieu de cette infinité de différences, les voyelles n'étaient pas une mais plusieurs, et de nouveau

2. qu'il y avait d'autres sons qui, bien que n'étant pas des voyelles, avaient néanmoins une certaine valeur sonore et qu'il y en avait aussi un certain nombre, et

3. il a distingué une troisième sorte de lettres que nous appelons maintenant des consonnes... Puis il a divisé les consonnes jusqu'à ce qu'il les distingue chacune séparément, -- de même les voyelles et les diphtongues. jusqu'à ce qu'il en connaisse le nombre aussi -- il a appelé chacune d'elles et toutes ensemble 'lettres' "

CF. 25.

Il convient de noter que chez les anciens Égyptiens, Thot passait pour l'inventeur mythique, l'importateur, d'un grand bien culturel égyptien, les hiéroglyphes.

Notons encore que l'induction sommative (CF 02) joue ici le rôle principal ("chacun (séparément) / tous ensemble"). Comme élément harmonique ou d'ordre au milieu du chaos des sons.

Le texte de Platon continue : " Mais il vit qu'aucun de nous ne pouvait apprendre l'une d'entre elles séparément sans toutes les autres. Il a vu qu'il s'agissait d'une connexion qui les faisait tous un. Il leur a également attribué une science qu'il a appelée 'grammaire'".

Il est clair ici que la phonétique de Platon présupposait le concept de "système" (tout/tout) comme norme, comme lumière éclairante. Cela se traduit par deux couplets : "chacun/ tous ensemble" et "un à part/ tous les autres", (classe et division) -- que nous avons si souvent rencontrés !

Immédiatement, on voit que ce que Platon fait phonétiquement, Saussure le fait phonologiquement : analyser le caractère systémique et ses propres structures. Ce que l'Antiquité appelle la "stoïchiose" (par exemple, l'anamnèse). (CF 03)

**Note** - Les structuralistes ont fait de ce schéma de base un axiome "métaphysique" (CF 11) : ils ont tout défini de manière à incorporer le système et la structure du langage. Le concept de "système" ("structure") a remplacé le concept traditionnel d'"être".

Certains ont appelé cela le "linguisme", c'est-à-dire le transfert de ce qui est vrai du langage à des données non linguistiques. Le langage et son système structuré deviennent ainsi l'axiome global.

La culture a donc été conçue comme un système de signes, comme l'explique *J.M. Broekman, Structuralisme, 122/129 (Anthropologie structurelle et théorie de la connaissance)*. Claude Lévi-Strauss a utilisé la méthode linguistique, en particulier la méthode phonologique, pour "fonder" la scientificité de ses conceptions de la culture.

Car la linguistique a un objet d'une grande portée, à savoir le langage ordonné. Sans ce langage, aucune vie humaine n'est digne de ce nom. Plus encore : la science, même lorsqu'elle définit objectivement (CF 06/07), traite toujours un système linguistique, en attachant un nom (scientifique) à chaque fait. Le système linguistique est le système syntagmatique et associatif sans lequel la "culture" n'existe pas.

CF. 26

**Exemple 9.-- Jugement.** (26/28)

Selon Platon, même la pensée intérieure est une parole et cette parole est invariablement un jugement. Selon lui, ce jugement se divise en deux parties : le “onome”, lat. : *nomen*, le sujet (linguistique : sujet) et le “rhèma”, lat. : *verbum*, le dire (linguistique : prédicat).

Qui revient sous une forme formalisée dans le discours transformationnel-génératif de *Noam Chomsky* (1928/ ... ; littérateur cartésianisant). Cf. ses *Structures syntaxiques*, La Haye, 1957 (A. Kraak/ W. Klooster, *Syntaxe*, Antw, 1968).

“Le garçon lance la balle” se décompose en effet en une composante nominale (Le garçon) et une composante verbale (lance la balle). Cela revient dans le discours indirect : “J’ai vu ton frère s’exécuter” :

- a. “J’ai vu” (composante nominale et verbale),
- b. “La performance de votre frère” (que votre frère a (nominalement) réalisée (verbalement)), comme le disent Kraak/ Klooster, o.c., 90/92.

C’est de cette manière grammaticale que l’on “prononce de quelque chose (nominalement) quelque chose (verbalement)”, comme le dit Aristote.

**Modèle théorique.**

En considérant le sujet comme incluant le prédicat, il apparaît que le prédicat contient des informations sur le sujet. Ou encore : l’original (inconnu, sujet), comparé au modèle (connu, proverbe), contient (ou ne contient pas, dans le contre-modèle) le modèle.

**Bibliographie:** K. Bertels / D.Nauta, *Inleiding tot het modelbegrip*, Bussum, 1969, 28.

**Linguistique.**

Le sujet, s’il est considéré comme incluant le proverbe, qui fait partie de l’ensemble vivant de la langue, est tel qu’on peut en parler en termes de proverbe comme faisant partie de l’ensemble du système linguistique. Par association, nous voyons des “traces” qui font référence au sujet dans l’ensemble linguistique du proverbe.

L’utilisation de la langue, principale composante de la culture, prend la forme de jugements. La compréhension correcte des jugements est fondamentale pour une théorie de la culture.

**“Imelda court”.**

Texte et contexte pour juger -- Nous allons maintenant examiner un exemple.

1... “Imelda court”. -- Cette déclaration peut signifier deux choses :

- a. “Imelda est une coureuse” et
- b. “Imelda est (actuellement) en train de courir”.

CF. 27.

Le caractère plus ou moins ambigu de l'expression "Imelda court" prouve que le contexte fournit les inclusions pour la compréhension correcte : on comprend le texte mais en incluant le contexte qui, bien qu'absent (à plusieurs reprises), compte quand même et est indirectement "présent".-- Il s'agit du non-dit et du caché (consciemment).

### **2.1. -- "Imelda est une coureuse".**

En raison du lien (ressemblance, une forme d'identité (CF 15)) entre " Imelda " et " marcheur ", on peut parler d'" Imelda " en termes " d'être un marcheur ". Car elle est un spécimen du "totum logicum" (classe) des coureurs. Car l'un d'eux dit en fait "Imelda est une coureuse". -- Quand on la voit courir, une "trace" fait référence à "être un coureur".

### **2.2.-- "Imelda court".**

En raison du lien (cohérence, une forme d'identité (CF 15)) entre "Imelda" et "être en train de courir", on peut - et même, si on la voit marcher, on doit - parler d'"Imelda" en termes d'"être en train de courir". Au "totum physicum" (ensemble, système) d'Imelda appartient la partie "courant réellement", avec laquelle elle ne coïncide pas "totalement" mais partiellement.

Dans les deux cas, il y a identité ou analogie partielle, métaphorique (analogie de classe) ou métonymique (analogie de système). C'est ainsi que pensent l'ontologie et la logique traditionnelles (cette dernière étant l'ontologie dans la mesure où il existe des relations "si-alors" dans tout ce qui est).

### **Critique des logisticiens (27/28)**

**Bibliographie:** G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, 1962 (surtout o.c., 53/64).

Les critiques en question sont fondées sur une confusion entre la pensée en tant que philosophie traditionnelle avec sa propre "akribeia", l'exactitude, et la pensée en tant qu'arithmétique avec sa propre akribeia ou "exactitude".

### **A.-- Déclarer les relations.**

On peut dire que, sans la "logique des relations" (l'analogie de la stoïchiosé), la logique traditionnelle ne peut pas exprimer une relation comme elle devrait l'être.

### **Un modèle applicatif.**

"Cette église est plus grande que/plus petite que/aussi grande que tous les bâtiments environnants".

On oublie dans les milieux logistiques que la logique traditionnelle ne pense pas avec des mots mais avec des termes, - qui peuvent comprendre plus d'un mot.

CF. 28.

Par exemple, l'ensemble axiomatique de Peano (*CF 12v.*) est en fait un seul terme, mais exprimé en une pluralité de phrases et de symboles. Les symboles de la logistique et des mathématiques font également partie des termes de la logique traditionnelle. Nous savons que, dans les cours de logistique et de mathématiques, les symboles et l'arithmétique sont expliqués en langage courant !

**B.-- Énoncer un modèle de mesure.**

Les logiciens affirment souvent que les déclarations quantitatives ne sont "exactes" que dans un langage arithmétique et formalisé.

**Un modèle applicatif.**

"Cette église est haute de cent cinquante mètres". -- comme le cas précédent, cette expression a du sens.

*D'ailleurs*, comme le souligne Aristote, le jugement se fonde sur une comparaison explicite ou dissimulée. Ce qui est clair ici. Lorsque nous comparons (pensez notamment) "cette église" avec "un mètre", l'un des nombreux modèles de mesure, nous devons alors multiplier ce mètre jusqu'à ce que le nombre de mètres multipliés soit identique à la hauteur de l'église. Cette église, en tant que hauteur, est "partiellement identique" ou analogue à "cent cinquante mètres".

Ainsi, dans le langage traditionnel, on ne dit pas "Cette église fait cent cinquante mètres" mais plutôt "Cette église fait cent cinquante mètres de haut". La première phrase, cependant, peut être utilisée comme un trope (*CF 17*), qui exprime la ressemblance en mètres, oui, en chiffres. Les nombres font partie des mots ou des symboles qui composent le terme logique unique "... mètres de haut".

**Conclusion**

On parle de "cette église" en termes de "plus grand que/moins grand qu'aussi grand que" ou "(cent cinquante mètres de haut)". Ces termes et les mots qu'ils contiennent sont des déclarations significatives et très précises.

Il n'est donc pas trop facile de dire que sans une langue artificielle, on ne peut pas parler avec précision.

À cet égard, il convient de mentionner *Chaim Perelman* (1912/1984), le fondateur de la "rhétorique" contemporaine. Les scientifiques exacts, y compris les positivistes, considèrent les langues naturelles et les jugements de valeur issus d'un discours précis comme des formes d'"irrationalité" !

Perelman a très bien montré que ce double préjugé est erroné. Cf. *Ch. Perelman/L. Olbrechts, Rhétorique et philosophie*, Paris, 1952;-- id., *Traité de l'argumentation*, Paris, 1958.

CF. 29.

**Exemple 10.-- Explication (interprétation).** (29/31)

Ce chapitre est consacré à l'herméneutique.

Hermèneuein", en grec ancien, signifie "exprimer, articuler, interpréter". "Hermèneutikè technè" (ainsi Platon, *Politeia 260d*) est l'habileté à interpréter, à interpréter.

**L'homme est un créateur de sens.**

Si quelqu'un l'a souligné, c'est bien Ch.S.S. Peirce (1839/1914 ; pragmatiste). Pour lui, toute relation en soi - entre des données inorganiques, entre des réalités végétales, animales, humaines - est déjà une forme d'interprétation.

Lorsqu'une pierre en écrase une autre, celle qui est écrasée désigne celle qui est écrasée ! C'est-à-dire qu'il le prend pour ce qu'il est, comme quelque chose qui transmet, qui s'élabore.

L'homme n'est qu'un signifiant ou un interprète sur un plan supérieur. Considérons cela comme un élément de la culture.

Notre thèse sera la suivante : le sens est double. C'est la conception du sens, c'est-à-dire la saisie de (la signification ou l'essence de ce qui est donné). C'est aussi le fondement du sens, c'est-à-dire " hineininterpretieren ", faire un sens qui n'est pas présent dans le donné, dans le donné.

**Note** - P. Ricoeur, *Le conflit des interprétations (Essais d'herméneutique)*, Paris, 1969, 8, dit : "Le lien entre l'exégèse textuelle et l'intelligence des signes est favorisé par l'un des sens traditionnels du terme "herméneutique" lui-même. L'opuscule d'Aristote sur le jugement s'appelle "*Peri hermèneias*", (lat. : de interpretatione), Sur l'interprétation.

Il s'agit notamment du remarquable langage d'Aristote sur l'"hermèneia", qui signifie allégoriser mais aussi, de manière très générale, "juger de manière sensée". Plus encore : le jugement sensible est " hermèneia ", l'interprétation, comme " dire quelque chose de quelque chose ". -- Ainsi, ce petit chapitre est la suite directe du précédent.

**Juger.**

Apparemment, pour l'ontologie et la logique aristotéliennes, la personne qui juge est un interprète.

Mais il y a le jugement de sens et le jugement de sens. Tous deux sont porteurs de sens, mais très différents. Car on "identifie" - en jugeant - quelque chose avec quelque chose, cette deuxième chose pouvant être très différente de la première. Dans le jugement définitoire, la deuxième chose est simplement la première chose (CF 07 : le modèle est totalement identique à l'original).

CF. 30.

Dans tous les autres jugements, qu'ils soient significatifs ou (certainement) habilitants, le second est légèrement différent du premier (partiellement identique, totalement non-identique) (cf. *CF 27*).

### **1.—Comprendre la signification d'une phrase.**

Nous parlons ici du donné "selon lui-même", c'est-à-dire comme un donné, en lui-même. Lorsque nous essayons de saisir correctement (le sens ou l'essence de) quelque chose - un événement, un dicton, un paysage - nous prêtons attention à la chose elle-même, en elle-même.

*Note* - Parménide d'Élée (540/ ... ), le fondateur de la philosophie éléatique, nous a laissé une expression : "l'être selon soi" ("Kath'heautou").

C'est-à-dire que ce qui est donné (et exigé) est selon le donné (et l'exigé) lui-même et non selon nous. En d'autres termes, en termes modernes, c'est l'objet qui décide, et non le sujet indicateur.

Dans la formule "ontologie / métaphysique" d'Arsitote, cela se traduit comme suit : "être en tant qu'être" ("to on èi on").

### **2.-- Donner un nouveau sens à une phrase.**

Ici, il s'agit à la fois du fait (et du voulu) et surtout de ce que ce fait (et son voulu) provoque chez la personne qui y est confrontée.

En d'autres termes : en termes modernes, l'objet et surtout le sujet en tant qu'être interprétatif indépendant de l'objet.

*Note--* W. Leibbrand/A. Wettley, *Der Wahnsinn (Geschichte der abendländischen Psychopathologie)*, Freiburg/Munich, 1961, 60, cite un texte de Platon, *Sophistes (Soph. 228)*, qui parle de "para.frosunè", la pensée hors de la réalité. Celui qui pense trop à l'ombre de la réalité est dans l'illusion, dans le délire, - est fou, "parafron". Notez que le contre-modèle est appelé "so.frosunè", pensant la réalité elle-même.

Le cas le plus net de sofosunè, de pensée "réelle" (pensée basée sur la réalité, objective) est ce que fait, par exemple, le phénoménologue : il prête attention à ce qui est directement donné et à rien d'autre. Il prête attention au phénomène, c'est-à-dire à ce qui se montre, en tant que phénomène, c'est-à-dire dans la mesure où c'est un phénomène.

Le cas le plus net de para.frosunè est la folie complète, dans laquelle le fou dit de quelque chose, quelque chose qui est complètement extérieur au premier quelque chose, qui, dans ce cas, n'est pas l'objet mais encore une autre occasion de revendiquer quoi que ce soit de l'objet.

CF. 31

Notons que penser en dehors de la réalité, telle qu'elle vient d'être définie, crée des problèmes, alors que penser selon la réalité résout les problèmes. Ce qui suggère que cette dernière est la culture. Cfr. *CF. 10* ("Solution effective").

*Un exemple...* Le concept de "*responsabilité*".

**1.-- Comprendre la signification d'une phrase.**

La "responsabilité" en soi peut être définie comme le fait de traiter - interpréter - une tâche (donnée + demandée) de telle sorte que, en la traitant, on rende justice à l'implication de sa conscience - exprimé familièrement : laisser à la fois le donné et le demandé "venir à sa conscience" !

Donc : mon enfant est malade. En conscience, je ne peux pas l'abandonner à son sort. La "conscience" est le terme courant pour "engagement éthique". C'est se rendre compte qu'il existe des situations avec des droits et des devoirs et même des idéaux.

*Analytique.*

Donné : Mon enfant est malade.

Demandé : faire quelque chose pour le sauver de cet état malheureux.

Solution : soit je m'aide moi-même, soit j'appelle un médecin.

Un tel comportement est, en termes hégéliens, "wirklich" (*CF 01*), fidèle à la réalité, car il rend justice à ce qui est donné et demandé.

**2.-- Donner un nouveau sens à une phrase..**

Donné : Mon enfant est malade.

Demandé : faire quelque chose pour le sauver.

La solution qui n'est pas éthique, qui n'a pas de scrupules, c'est "je m'en fous".

Le donné et l'exigé, qui sont toujours un, ne s'imposent pas.

Ici, le sens est introduit littéralement. Fondée dans le sens punitif du terme. Elle ne vient pas de ce qui est donné et de ce qui est exigé. Mais d'un sujet - cynique, pathologique -.

La tradition latine appelle cela "peccatum omissionis", le péché d'omission. C'est comme si, en cas d'omission, le donné et le demandé n'existaient même pas. Dans un tel cas, on pense en dehors ou à côté de la réalité.

À *propos* : selon *Paul Diel* (1893/1972 ; psychologue franco-autrichien), dans son ouvrage *Psychologie curative et médecine*, Neuchâtel, 1968, un tel comportement cynique est tout aussi psychologiquement malade que la névrose - oui, pire, plus malade, plus pathologique, mais avec l'apparence de la raison froide et donc psychologiquement "normale". Cela explique pourquoi Platon parle de para.frosunè, lien avec la tâche de penser.

CF. 32

**Exemple 11.-- Représentation et interprétation des phénomènes. (32/37)**

Revenons au double jeu du chapitre précédent.

Mais maintenant sur la base de ce que nous appelons, dans un sens très général, la “représentation du phénomène”. Dans la représentation des phénomènes - sous la forme d’une description ou d’une histoire - les données coïncident dans un certain sens avec la demande, dans le sens où la demande consiste à représenter les données aussi correctement que possible. C’est ce que l’on appelle la “conception”, c’est-à-dire le fait de saisir les données (dans leur essence) et de les mettre en mots ou de les interpréter en signes.

La phénoménologie de Hegel, qui représente un fait principal dans ses formes ou modes de manifestation culturels-historiques, celle de Husserl, qui représente l’être général (“eidos” ; phénoménologie eidétique), celle de Teilhard de Chardin, qui représente l’évolution des formes de vie, sont trois types de représentation - parfois théoriquement très compliquée, voire trop compliquée - des phénomènes.

Nous commençons par une esquisse de E. Husserl lui-même. 32/34.

**Bibliographie:** W. Biemel, Hrsg./ Einl., E. Husserl, *Die Idee der Phänomenologie (Fünf Vorlesungen)*, La Haye, 1950, 31

Husserl, dans ce passus, veut montrer que le doute absolu (“je doute de tout”) est une impossibilité (d’ailleurs, dans le sillage de R. Descartes). Raison : l’expérience même de douter de “tout” est indiscutable ! Il s’agit de la survie comme point de départ indubitablement “donné” et donc complètement ou “absolument” certain.

**Voici le texte.**

Étant donné. -- Je vis quelque chose, par exemple une déception ou une frustration.

Demandé.- La démonstration absolument certaine de l’expérience ou de l’expérience en tant qu’expérience.

Husserl : “ Toute expérience mentale, ou même n’importe quelle expérience, peut, dès qu’elle devient un fait, être l’objet d’attention et de compréhension.

Immédiatement, c’est, dans cet acte même d’observation, quelque chose qui est absolument là (donné). C’est un donné dans la mesure où c’est quelque chose qui “ est “ (“ Seiendes “), comme quelque chose qui est “ ce là “. Remettre en question son existence n’a aucun sens”.

C’est la vision du pur phénomène. Mais il y a aussi une interprétation possible.

Husserl : “ Je peux voir de quel type d’être il s’agit et comment ce type d’être est comparable à d’autres types d’être.

CF. 33. Je peux encore réfléchir à ce que signifie, dans ce cas, la notion de “don”. En réfléchissant plus loin, je peux prêter attention au fait que je fais attention à l’acte de vivre à travers elle. (...)”.

En d’autres termes, bien qu’elle soit inhérente à l’expérience consciente elle-même dans la mesure où l’on y est attentif, la vérification des types d’être, de ce qui est donné, etc. est déjà une interprétation, c’est-à-dire un traitement par celui qui la vit, de ce qui est perçu.

***L’absolument certain.***

Husserl : “ De toute façon, je me trouve ici constamment sur un terrain absolument certain. Car une telle perception est et reste - tant qu’elle dure - quelque chose d’absolument certain, -- un “ça là”, -- quelque chose qui, pris isolément, est ce qu’il est”.

Husserl tombe dans le couple d’opposés “existence/essence” (qui avait déjà été noté par Platon ; CF14 ). Immédiatement, il est en pleine ontologie. Cela ressort de ce qu’il dit maintenant.

Husserl : “ Quelque chose par lequel je peux mesurer - c’est une mesure indiscutable - ce que “ être “ et “ être donné “ peuvent signifier et, dans ce cas, doivent signifier. Bien sûr, en ce qui concerne le type d’“être” et d’“être donné” dont “ce là” (*note* : la survie) est un échantillon”.

Husserl est à la recherche d’une “mesure”, d’un étalon, à l’aune duquel il peut mesurer la réalité (“Comment une chose est réelle et comment elle est vraiment”). Mais c’est, en dehors de la phénoménologie, déjà commencer l’ontologie ou la théorie de l’être.

En d’autres termes, ce qui se montre - le phénomène - est quelque chose qui est là.

***Note*** : Nous restons simples ici. Mais ceux qui veulent en savoir plus et acquérir des “connaissances” sont renvoyés, par exemple, aux sites suivants

-- *R. Bakker, De geschiedenis van het fenomenologisch, denken, Utrecht/ Antw., 1964* (préhistoire : -- Husserl, Scheler, Heidegger, Sartre, Merleau-Ponty) ;

-- *Alph. de Waelhens, Existence et signification, Louvain/Paris, 1958* (problèmes phénoménologiques de tous ordres) ;

-- *R. Bruzina/Br. Wilshire, ed., Crosscurrents in Phenomenology, The Hague/Boston, 1978* (problèmes phénoménologiques).

-- Sur l’herméneutique ou théorie de l’interprétation : *O. Pöggeler, Hermeneutische Philosophie, Munich, 1972* (Dilthey, Heidegger, Bollnow, Gadamer, Ritter, Becker, Apel, Habermas, Ricoeur) ;

-- *P. Ricœur, Le conflit des interprétations (Essais d’herméneutique), Paris, 1969* (*herméneutique et structuralisme* (CF 22) ; *herméneutique et psychanalyse freudienne* ; *herméneutique et phénoménologie*, etc.)

Voilà pour l’introduction.

CF. 34.

Nous allons maintenant montrer concrètement, au moyen d'une expérience - la frustration et l'agression - ce que peut être l'interprétation ou l'interprétation. Il s'agit d'un élément d'herméneutique pratique.

**A.-- Frustration/agression.**

Bien sûr, ce lien (de cause à effet) a fait couler beaucoup d'encre : celui qui est déçu a tendance à attaquer, oui, à devenir un esprit d'attaque. C'est ce que nous devons traverser. -- Voyons maintenant comment cela peut être interprété.

**B.-- Explications. (34/37)**

Nous sélectionnons au hasard certaines des interprétations.

**a. L'école de Yale.**

**Bibliographie:** R. Denker, *Aggression (Kant/ Darwin/ Freud/ Lorenz)*, Amsterdam, 1967 (// *Aufklärung über Aggression*, Stuttgart, 1966), 76/78 (hypothèse de la frustration-agression de l'école de Yale).-

**(1). S. Freud (1856/1939 ; fondateur de la psychanalyse)**

Il a affirmé dans un certain nombre de déclarations que si le comportement de luxure ou d'évitement de la douleur est inhibé (rencontre une résistance), alors la déception ("frustration") suit avec dans son sillage l'agressivité ("agression").

En bref : présage (déception)-- suite (attaque)).

**(2). L'école de Yale.**

Comme Freud, cette approche décrit l'attaque comme un phénomène "réactif" (responsive), c'est-à-dire comme la suite d'un présage.

1937 - John Dollard, dans une étude sur un groupe du sud des États-Unis, a énoncé comme un axiome qui a été formulé dans *J. Dollard et al, Frustration and Aggression*, New Haven, Yale Univ. Press, 1939.

**a.** L'agression est toujours, légalement, la conséquence d'une frustration comme d'un présage.

**b.** La frustration a toujours pour conséquence l'agression. La "frustration" est interprétée comme une entrave à la poursuite d'un objectif déterminé.

**(3). L'école de Yale.**

En réponse aux critiques selon lesquelles le terme "toujours" n'est pas défendable, N. Miller et al, *The Frustration-Aggression Hypothesis*, in : *Psychol. Review* 1941:48, 337/342, le dit différemment.

**a.** La frustration peut aussi être traitée différemment - sans attaque.

**b.** La frustration est toujours un signe (légal) de tendances à l'attaque, mais pas d'attaques élaborées.

CF. 35.

A. Plack u.a., *Der Mythos vom Aggressionstrieb*, Munich, 1974, réagit contre les interprétations d'attaque(s) par S. Freud, K. Lorenz (1903/1984), Nico Tinbergen (1903/1994), A. Mitscherlich et affirme que :

- (1) l'agression n'est pas innée ("active") mais réactive et
- (2) non universel. Ces théoriciens se basent sur une induction impure, qui ne prend pas d'échantillons aléatoires et dont le nombre est trop limité.

Les grands singes, par exemple, sont "amicaux" plutôt qu'offensifs, et les primitifs font preuve d'une charité qui leur permet de survivre dans les circonstances qui sont les leurs.

*Note* : Il convient de mentionner le célèbre ouvrage d'Elisabeth Kübler-Ross, *Lessons for the Living (Conversations avec les mourants, Bilthoven, 1970 (// On Death and Dying, New York, 1969)*.

Dans celui-ci, o.c., 48/140, il est expliqué, sur la base d'éléments factuels, que le présage d'une erreur de calcul - dans ce cas : la mort - n'est pas toujours suivi d'une attaque :

1. le déni ("Ce n'est pas possible. Pas moi !"), la colère ("Pourquoi moi maintenant ? Je n'accepterai pas ça !"), les choses ("Je me tairai. Qui sait ? Je ne m'échapperai pas comme ça !"), la déprime ("J'ai fait des erreurs de calcul toute ma vie !"),

2. l'acceptation ("C'est le destin de chacun"), sont toute la série de phases ou de types de réaction. La colère, typique des attaques et des agressions, n'est qu'un type de réaction.

### **b. La théorie ABC.**

#### **Bibliographie:**

--- A. Ellis, *The Theory and Practice of Rational-Emotive Psychotherapy*, New York, 1961 ;

-- A. Ellis/ E. Sagarin, *Nymphomania*, Amsterdam, 1965 (// *Nymphomania*, New York, 1964).

O.c., 137f. -- La théorie ABC de la personnalité a une herméneutique très curieuse.

A est le fait décevant (ex : la nymphomane qui va de lit en lit et se trouve un cas décevant ; ex : le médecin qui dit qu'on est incurable).

C'est la réaction ou l'interprétation (ultime) d'un fait aussi frustrant. Le trait caractéristique de la théorie ABC est qu'elle situe les axiomes personnels (B) entre le stimulus (A) et la réaction (C) de telle sorte que C'est le résultat à la fois de A et de ces propositions.

**Le bon sens...** B comme le bon sens raisonne de manière à ce que la frustration soit raisonnée et aussi calmement que possible. Ne dramatise pas. "C'est très décevant. Je ne peux pas encore y faire face. Mais je vais m'en sortir".

CF. 36

**La névrose (l'esprit névrotique).**

Ici, ce n'est pas la conception du sens mais le fondement du sens qui prévaut.

“Je suis déçu. C'est décevant. Il ne doit jamais être digéré !”. B. viz. “Ce que l'on s'illusionne à penser” (o.c., 138), provoque en premier lieu (avec en arrière-plan la situation frustrante) C, c'est-à-dire le surmenage, l'abattement ou autre.

Les auteurs : “Je ne peux pas supporter que cela arrive au point A ! C'est affreux ! Horrible ! Désastreux ! Cela fait de moi un individu complètement nul” (O.c., 138). -- Comme indiqué dans le paragraphe 139 : la réaction ou l'interprétation névrotique n'est pas tant due à l'échec (A) qu'à l'attitude, l'“attitude”, envers l'échec (B).

**Phrases.--** Le jugement de l'esprit sain et de l'esprit névrotique s'exprime par des jugements qui sont typiques.

Ces jugements, cités, o.c., 191v., sont tous de véritables axiomes, des définitions de l'échec.

Par exemple, “C'est un fait inévitable que l'on est complètement désorienté par les problèmes et les troubles des autres”. “Le bonheur de l'homme dépend de facteurs extérieurs et il a peu de pouvoir sur ses propres soucis et préoccupations”. “Il faut être compétent, en forme et réussir à tous égards pour se considérer comme un être humain à part entière”.

Lorsqu'une erreur de calcul passe à travers de tels axiomes (= lunettes), il est inévitable, à moins de se reprendre, que les réactions négatives (dénî, étouffement, -- colère) l'emportent.

**Étrange** : la voix intérieure de ces personnes formule les axiomes (CF 26 : *La pensée intérieure*). D'où il ressort que la faculté de jugement est perturbée.

**c. L'hypothèse d'élévation de W. James** (1842/1910 ; pragmatiste).

Cette interprétation apparaît dans ses *Variations de l'expérience religieuse* (*An Enquiry into Human Nature*), Zeist/ Arnhem/ Antwerp, 1963 (// *The Varieties of Religious Experience* (1902)), 27/34.

“Pour la religion, le service du “Très Haut” n'est jamais un joug. La soumission morne a été laissée loin derrière et une volonté - qui peut prendre toutes les nuances entre la sérénité joyeuse et la joie enthousiaste - a pris sa place”. (O.c., 27).

C'est précisément pour cette raison que les personnes véritablement religieuses sont capables de supporter parfaitement les frustrations (“Cette terre est une vallée de larmes plutôt qu'un paradis terrestre”).

CF. 37.

Pas avec l'acceptation morne du stoïque, qui regarde d'un air hautain ceux qui ne peuvent pas faire face à la déception. Pas avec le vol de l'épicurien qui se retire dans son "petit jardin" pour échapper au monde frustrant et rechercher une vie mélancolique et agréable. Mais avec le sens du sublime qui, selon Jacques, caractérise l'homme vraiment religieux.

Le christianisme, dit James, surpasse le stoïcisme, qui se fonde uniquement sur la moralisation : "Alors que l'exhortation purement "raisonnable" (*note : également caractéristique du stoïcien*) exige un effort de la volonté, le comportement chrétien est le résultat de l'inspiration d'une émotion supérieure (*note : le sens du sublime*) qui est présente sans effort de la volonté".

James définit même toute vraie religion comme ce sens du sublime. -- Il existe un état d'esprit - connu des religieux mais d'aucun autre - dans lequel le besoin d'auto-préservation a été remplacé par une volonté de "se taire" et d'être "rien" dans le "flot", les "torrents" de Dieu.

Dans un tel état d'esprit, ce que nous craignons le plus est devenu la source de notre sécurité. L'heure de la mort de notre attitude "morale" (*note : purement moralisatrice*) est devenue l'heure de notre naissance spirituelle". (O.c., 31).

Ce bonheur dans "l'absolu et l'éternel", nous ne le trouvons nulle part ailleurs que dans la religion. Il se distingue de tout bonheur "naturel", de toute joie dans le seul présent, par cet élément d'exaltation auquel j'ai si souvent fait référence". (O.c., 32) "Une douleur exaltée est une douleur à laquelle nous adhérons intérieurement". (Ibid.).

Cela s'exprime dans le sacrifice : "Le religieux heureux accepte le mal à l'extérieur comme une forme de sacrifice, mais intérieurement, il sait que le mal a été vaincu pour toujours". (O.c.,33)

James résume : "La conscience religieuse est cet acte sacrificiel complexe dans lequel un malheur inférieur est tenu en échec par un bonheur supérieur" (ibid.). (ibid.).

"La religion transforme ainsi ce qui est de toute façon nécessaire, en quelque chose de facile et d'heureux". (O.c., 34).

**La** bonne gestion des frustrations est une forme élevée de culture, car elle résout un problème majeur de la vie.

CF. 38

**Exemple 12.-- L'axiome d'identité : comprendre et interpréter.** (38/41)

Nous restons sur notre sujet précédent : comprendre et interpréter. Mais cette fois-ci appliqué non pas à une immersion (comme les phénoménologues husserliens aiment à l'évoquer) mais à ce que l'on retrouve dans tous les manuels d'ontologie, de logique traditionnelle et formalisée : le principe d'identité.

**Existence/essence capturée.** (38/39)

Nous avons relu la *CF 14* ("Réalité").

On a entendu Husserl dire : " Ceci - là (*note* : il s'agissait d'une expérience intérieure),-- quelque chose qui, pris isolément, est ce qu'il est " (*CF 33*).

Enoncé classiquement, l'axiome de base qui régit tout être et toute pensée directe de l'être :

"Ce qui est, est" (l'existence est soulignée) ;

"Ce qui est ainsi est ainsi" (l'essentiel est souligné).

Prouver une telle chose, c'est-à-dire la déduire de phrases prépositives, est impossible, car pour "prouver" ces phrases prépositives, il faut tous les postulats d'identité, soit absolument, soit pas du tout ! Cela revient à ce que les logiciens traditionnels appellent un "circulus vitiosus", un raisonnement circulaire "vicieux" (irresponsable).

La seule forme de preuve : la preuve ou l'évidence. En d'autres termes, si une personne dotée d'un esprit ou d'un "intellect" sain (et non pas névrosé ou ayant d'autres préjugés) est confrontée à quelque chose qui est là ou à quelque chose qui est ainsi, elle n'a qu'une seule réaction : dire que cette chose est là ou que cette chose est ainsi.

**Note --** En mathématiques et en logistique, ceci est exprimé "tautologiquement" : "a est a" (ce qui est précisément une application du principe ou axiome de la logique traditionnelle (qui utilise des termes mathématiques et logistiques en plus des mots des langues naturelles (*CF 27v.*)). Il en va de même pour l'égalité (quantitative) "a = a", un type d'équation mathématique.

**Modalités du principe.**

Le terme "modalité" signifie ici "variante".

**Bibliographie:** Ch. Lahr, S.J., *Cours de philosophie, I (Psychologie Logique)*, Paris, 1933-27, 502/506 (*La proposition*).

La logique traditionnelle parle de "quantité" et de "qualité" des jugements.

**Quantité.**

Ceci s'applique aux dimensions conceptuelles (*CF 04*) du sujet :

a. singulier/ privé/ universel ;

b. transcendantale.

CF. 39.

**Qualité.**

Cette fois, il s'agit plutôt de l'expression.

“Ce mur est blanc” (phrase affirmative).

“Ce mur est blanc en un sens” (expression restrictive ou conditionnelle).

“Ce mur n'est pas blanc” (phrase négative).

Relisez le *CF 15* (gamme identique). Notez que la phrase restrictive peut également se lire “Ce mur n'est pas blanc dans un certain sens”. C'est ce que la langue vernaculaire exprime par une figure de style : “Ce mur est blanc et non blanc” (ce qui ne viole pas le principe de contradiction, car il s'agit d'une phrase restrictive).

**Note :** Deux autres formulations de l'axiome d'identité sont en circulation.

**a.** En termes de contradiction ou de contrariété : “Une chose ne peut pas être (ainsi) et ne pas être (ainsi) en même temps et sous le même point de vue”.

**b.** En termes de tiers exclu : “En dehors de (être comme) et de ne pas (être comme), il n'y a pas de troisième (type de réalité)”.

Il s'agit de parler en termes de dilemme (deux et seulement deux possibilités sont disponibles).

Attention : ces deux expressions ne sont pas nouvelles ! Ils disent, en d'autres termes explicatifs, exactement la même chose que le simple axiome d'identité. Car en dehors de l'être absolu ou englobant, il n'y a absolument rien (on dit alors avec une figure de style : “l'absolu ou le néant total”, -- qui n'est absolument rien (on n'est pas dupe de la figure de style)).

**Note :** Le principe d'identité est universellement applicable.

“Si ce mur est blanc, dans un sens blanc, pas blanc, alors ce mur est blanc, dans un sens blanc, pas blanc”.

Cette répétition est l'expression de l'être (existence/essence) de ce mur, l'articulation de ce qu'il est (totalement est, partiellement est, pas est).

Toujours cette gamme identifiable. C'est le sens de cette phrase.

**Et maintenant, la conception du sens.** (39/44)

La conception du sens est une question d'évidence, de clarté. Dans la langue antique “a.lètheia” (lat. : veritas), “vérité” (comprendre : ce qui se montre comme (ainsi) étant).

Selon les termes de Parménide d'Élée : “L'être selon lui-même, tel qu'il est en lui-même, en lui-même”. Cfr *CF 30*--

- D'où “Ce qui est vrai est vrai”. “Ce qui se montre déjà (ainsi) être, se montre être (ainsi) être”.

Nous avons immédiatement la “vérité” ou la “clarté” transcendante comme concept de base, en plus de l’“être” et de l’“unité” (*CF 15 : concepts globaux*).

CF. 40.

***La conscience.***

La “conscience” est tout ce que l’on sait être.

Ce qui n’est pas encore la même chose que tout ce qui est reconnu comme étant. Car entre le savoir pur que quelque chose est ou est comme cela et le fait d’y entrer et de reconnaître que cela est, il y a parfois un abîme. L’abîme du mensonge conscient ou du refoulement inconscient et subconscient.

Relisons le *CF 30* : *para.frosunè et so.frosunè*, penser la réalité et penser la réalité.  
-- Ou, en termes hégéliens, la pensée réelle et la pensée irréelle.

***La méthode introspective.***

Certains psychologues s’appuient sur la méthode introspective.

Ainsi *Paul Diel, Psychologie curative et médecine*, Neuchâtel, 1968.

Elle consiste à s’observer, s’examiner et se disséquer. Diel y voit la seule véritable méthode de connaissance de l’homme, sans laquelle même le comportementaliste le plus enragé ne peut rien comprendre à ce qui se passe chez les gens. Que signifierait l’envie, par exemple, pour le comportementaliste s’il n’avait jamais, par auto-observation, fait l’expérience de quelque chose comme l’envie ? Ce serait juste un angle mort.

Mais - ajoute Diel - notre connaissance de soi est perturbée par des contre-vérités à notre sujet. Ce sont surtout nos vanités qui perturbent la perception que nous avons de nous-mêmes. “Vanité” signifie :

- a. Le vide” (“Ce tonneau est vain”),
- b. la “complaisance”, c’est-à-dire un préjugé autoproclamé selon lequel ce qui n’est pas là est perçu comme étant là et vice versa.

Ce n’est pas le désir sexuel - comme le suggère Freud - qui perturbe principalement notre connaissance (de soi), mais notre vanité. C’est ce que dit Diel. Et nos vanités concernant la sexualité, la nôtre et celle des autres.

*P. Ricœur, Le conflit des interprétations*, Paris, 1969, a.o. 171ss. 238, s’appuie sur la méthode réflexive. Dans le sillage de la connaissance de soi depuis Socrate d’Athènes (-469/-399), en passant par *J. Nabert (Les philosophies de la réflexion)*, jusqu’à nos jours, Ricœur soutient que la philosophie est “ réflexion “ (o.c., 322) et qu’elle est réflexion sur soi (Descartes, Kant, Fichte).

“Je pense” est une expérience (de l’esprit) qui est indubitable et donc “vraie” (évidente). Mais cela ne signifie pas qu’une panacée, un remède, soit disponible. Dans ce “je pense”, toutes sortes de choses apparaissent, vraies ou fausses ! Le “ je pense “ est “ une vérité de base qui, bien qu’elle soit indubitablement là, est néanmoins “abstraite” et “vide” “ (o.c., 322) !

CF. 41

Qu'est-ce qu'on fait avec ça ? De la connaissance de soi et de la connaissance du reste de tout ce qui est ? Mais il reste ce que dit Diel : grâce à la connaissance de soi, nous pouvons découvrir si nous souffrons d'une auto-illusion consciente ou inconsciente. Si nous comprenons l'être selon lui-même (so.frosunè) ou selon nous.

***“Ce qui est (ainsi), est (ainsi)”.***

On ne peut penser cela sans un minimum de respect pour tout ce qui est “vrai” (évident et donc, si nécessaire, testable ou trouvable). Le respect de la vérité de ce qui se montre est un trait mental qui se manifeste à travers cette phrase “Ce qui (ainsi) est (ainsi)”. Indirectement. Mais indubitablement comme “ce qui est” (pour reprendre le terme de Husserl). Le respect, c'est reconnaître ce que (so) est.

***“Ce qui est (ainsi), est (ainsi)”.***

On ne peut pas croire cela sans un minimum d'honnêteté. L'honnêteté est la révérence de celui qui, avec l'engagement complet de la conscience (responsabilité ; *CF 31*), s'abandonne à ce qui est vrai, c'est-à-dire à ce qui se montre (ainsi) et non autrement.

En toute honnêteté, en tant que sujet d'un comportement (co-)responsable, je dis ce qui suit : “Si je suis honnête (avec moi-même et aussi avec ce qui est donné, comme étant là), alors je dois “en conscience” reconnaître que ce qui est (ainsi), (ainsi) est”.

En d'autres termes, l'axiome d'identité est une question de vérité - ce qui se montre - concernant ce qui est en soi (selon soi), et donc une question de sens, mais aussi et en même temps une question de respect de la vérité en tant que vérité et d'honnêteté envers moi-même et envers la vérité, et donc une question de sens ou d'interprétation, qui est la reconnaissance. “Selon moi, il en est ainsi selon ce qui est !”.

En termes de théorie de l'ABC : ce qui est A est A ! Le donné, même s'il est décevant, est le donné. Mon B est tel que je prends A comme A. Ainsi, ma réaction finale à la donnée A est “vraie”, mais en même temps honnête et fondée sur le respect de tout ce qui est, c'est-à-dire de tout ce qui se montre comme étant et s'avère donc “vrai”. Cfr *CF 35 (ABC)*.

***Conclusion*** - Le principe d'identité que l'on retrouve de manière récurrente dans les ontologies, les logiques et les mathématiques est le jugement, l'expression de la reconnaissance, du respect et de l'honnêteté, sans lesquels la culture au sens “véritable” est impensable.

CF. 42

**Echantillon 13. -- L'interprétation dégradante. (42/45)**

Considérons brièvement une école de pensée très actuelle, le déconstructionnisme : **Bibliographie** - *Theo de Boer et autres, Les philosophes français modernes*, Kampen / Kapellen, 1993. Cette brochure, qui s'inscrit dans le cadre des nombreuses publications sur le démantèlement de la pensée, contient huit contributions de huit intervenants (actifs à l'Université libre d'Amsterdam) -- Il y est question :

**M. Foucault** (1926/1984), qui, à la suite de G. Bataille et M. Blanchot, tente de démonter le concept de pouvoir, un des facteurs d'influence de notre culture occidentale ;

**J. Derrida** (1930/2004), qui, dans le sillage de M. Heidegger ("die destruktio") et de Saussure (CF 22 : structuralisme) (ce que Derrida appelle) tente de "déconstruire" ("déconstruire") le "logocentrisme" (pratiquement : l'ontologie occidentale traditionnelle) ;

**J.-Fr. Lyotard** (1924/1998), qui démolit la prétention des récits englobants (c'est-à-dire des interprétations globales de l'histoire humaine, comme l'histoire sacrée de la Bible ou la croyance au progrès des penseurs modernes) et les démasque comme des constructions de la pensée ;

**Julia Kristeva** (1941/...) et **Luce Irigaray** (1939/...), qui démontent la phallogocratie, la prétention de la pensée des hommes au monopole de la vérité absolue ;

**J. Baudrillard** (1929/2007), qui démasque le royaume des signes dans notre société occidentale comme une culture de la simulation ;

**E. Levinas** (1905/1995), qui démasque d'un point de vue juif l'égologie (philosophie du moi) englobante, qui croit que l'être englobant est contenu dans un moi ou une conscience également englobante ;

**P. Ricœur** (1913/2005), qui tente d'intégrer, entre autres, les trois penseurs critiques, K. Marx, P. Nietzsche, S. Freud, comme démasqueurs de la pensée moderne consciente d'elle-même.

Guido Vanheeswyck, dans une courte critique (strive), dit que le terme "déconstructionnisme" (qui convient par exemple à un Jacques Derrida), ne reflète pas clairement le véritable contenu des penseurs dont il est question dans l'ouvrage. Il s'en tient à Woldring, qui utilise le terme "philosophie herméneutique" dans son introduction.

La raison en est que presque tous les discutants prennent comme un fait un texte (des prédécesseurs), avec comme exigé une interprétation démasquée ! En grec ancien : une "paraphrasis" qui est "éristique".

CF. 43.

**Note** -- Il ne faut pas trop s'alarmer : Derrida, la figure de proue (jusqu'à et y compris les interprétations anarchistes données de lui), dit lui-même que, lorsque M. Heidegger essaie de "détruire" toute la tradition ontologique occidentale ("radikale Destruktion"), il commet une tâche irréalisable, car, pour ce faire - dit Derrida - il devrait trouver une position en dehors de l'ontologie traditionnelle. Ce n'est qu'alors que l'on peut comparer les deux positions. Surtout, ce n'est qu'alors que les limites de l'ontologie traditionnelle peuvent être révélées. Une telle chose semble irréalisable pour Derrida.

Derrida lui-même a déclaré, au cours d'un discours prononcé à Los Angeles (1987), que la Grèce, le christianisme et l'idéalisme allemand (Kant, Fichte, Schelling, Hegel) "lui sont étrangers" en raison de ses origines juives. Cela explique beaucoup de choses sur le déconstructionnisme de Derrida.

### ***Eristique.*** (43/44)

En grec ancien, "Erizo" signifie "je dispute" (avec ou sans combat). "Hè eristikè technè" signifie "éristique" (aptitude à disputer). Ainsi Platon, Sophistes 231e.-- L'école de Mégare était appelée "hoi eristikoi (philosophoi)", les éristiciens.

**Bibliographie:** E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde van Parmenides tot Bolzano*, Antwerpen/ Nijmegen, 1944, 78/92 (*Eristiek en scepsis*).

Selon Beth, soulever des paradoxes est typique des éristiciens. Cette méthode consiste à interpréter un texte de telle manière (méthode herméneutique) que les contradictions (incongruités) soient exposées. La soi-disant "reductio ad absurdum". Eukleides de Mégare (-450/-380 ; fondateur de l'école mégarique), par exemple, ne s'est pas attaqué aux axiomes des textes mais aux déductions qui en découlent.

Zénon d'Élée (±-500/... ; élève de Parménide) utilisait déjà cette méthode. Aristote résume son schéma de raisonnement comme suit : "Ni toi, ni moi, n'apportons de preuves irréfutables à ce que tu affirmes". En d'autres termes, ni l'un ni l'autre n'a de motifs convaincants, généralement acceptables et "rationnels".

La méthode éristique a été rejetée en tant que "Spielerei" ou maladie de la discorde. Mais Beth dit, o.c., 84 : "La méthode du contre-modèle (= la méthode de réfutation éristique) a été appliquée par les mathématiques modernes et la logistique avec un grand succès". Contre le modèle que l'on démonte, on pose un contre-modèle que l'on tire de l'absurdité du modèle.

CF. 44.

La fameuse “preuve par l’absurde” (si du moins il n’y a pas plus que modèle et contre-modèle (“tiers exclu”(CF 39)).

### ***Un exemple socratique-platonique.***

Les sophistes prétendaient que seul l’homme “ savant “ (en langage moderne : le “rationnel “) est l’homme “ bon “ (c’est-à-dire vivable, résilient, utile, vertueux).-- Voir le texte.

### ***Maintenant, le démantèlement.***

Ce à quoi Socrate - Platon : “Si seul l’expert est l’homme de bien et si le voleur est un expert (dans le vol des biens, de la propriété de ses semblables), alors le voleur est “un homme de bien”“.

Une chose que même le sophiste déraciné et nihiliste n’accepterait pas si facilement !

À partir des conclusions inacceptables du modèle, on insinue que le contre-modèle est acceptable. Rationnellement parlant. Raisonnablement parlant.

On dit “rationnellement” ou “raisonnement”. Parce que l’éristique est essentiellement un contre-raisonnement. Il s’agit essentiellement de “para.frasis”, de commentaires. Commentaire de texte car il prend l’adversaire par son point faible, à savoir ses axiomes (personnels ou plus généraux) et les déductions inacceptables qui en découlent. En ce sens, la “reductio ad absurdum”, la réduction à l’absurde, est aussi un “argumentum ad hominem”, une preuve jouée contre la personne de l’adversaire qui a fourni le texte à interpréter. Par son texte on le cible.

***Conclusion.*** - Nous résumons.

#### ***1. Comprendre la phrase.***

Quand je pense au texte, je pense à la véritable signification du texte.

#### ***2. Interpréter la phrase.***

En suivant le texte, je réfléchis un peu au sens du texte, mais plutôt aux inférences inacceptables qui, à mon avis, via le raisonnement, le contre-raisonnement donc, découlent du (sens du) texte.

Nous verrons que, par exemple, un Derrida mêle au texte bien plus que les interprétations inacceptables, logiquement strictes, quelque part dans le texte,-- afin de déconstruire le texte sous tous les angles possibles. Dont voici un petit exemple.

***Le concept de “responsabilité” est tourné en dérision.*** (44/45)

***Bibliographie:*** M. Lisse, *Le motif de la déconstruction et ses portées politiques*, in : Tijdschr.v.filosofie 52 (1990) : 2 (juin), 230/250.

CF. 45

Lisse, a.c., 247, cites.-- Micha Brumlik pose à Derrida la question de la responsabilité vis-à-vis du nazisme et des camps de concentration.

Ce à quoi Derrida a répondu : “ Je me méfie du concept métaphysique de responsabilité. Bien qu’incorporé dans le langage des droits de l’homme (dans les préceptes de toute démocratie, dans l’éthique et la politique occidentales), ce concept métaphysique n’aurait malheureusement pas pu empêcher le nazisme et Auschwitz.

*Note --* Avec ceci, Derrida essaie de souligner l’impuissance des concepts imprimés et traités dans les textes. Ce que, bien sûr, tous les penseurs traditionnels qui ont travaillé sur les “concepts métaphysiques” savaient.

Oui, les gens ordinaires savent que, par exemple, les notions de base imprégnées par l’éducation ne produisent pas, du moins pour certains de ceux qui sont éduqués, le résultat que ceux qui les éduquent attendent. Il est même certain que les notions déconstructives de Derrida, à leur tour, ne produisent pas le résultat qu’il souhaitait, lui, au moins ! Pour preuve, il a dû rejeter catégoriquement les interprétations anarchistes de sa philosophie ! Platon, à l’époque, se plaignait déjà que certains de ses étudiants abusaient de sa dialectique “comme des chiens qui s’entre-déchirent” !

Mais Derrida va plus loin : “Au contraire, très souvent, la capitale nazie a utilisé les axiomes avec lesquels le nazisme était combattu !

*Note :* Les nationaux-socialistes de A. Hitler ont également utilisé le terme “responsabilité”. Mais basé sur des axiomes nazis.

Derrida.-- “Non seulement les gouvernements ont laissé Hitler le faire. Les déclarations des intellectuels, les notions théoriques dérivées de cette notion de responsabilité, n’ont pas non plus suffi à arrêter suffisamment le nazisme. En fait, c’est le contraire qui s’est produit. Un réseau de complicité a été créé à tous les niveaux. Tout cela nous laisse une mauvaise conscience jusqu’à ce jour”.

Derrida joue le destin tragique de ce qu’il appelle la notion “métaphysique” de “responsabilité” contre cette notion elle-même.

En d’autres termes : il parle comme si un concept (métaphysique) incluait aussi ses sens ! L’irresponsabilité des personnes qui parlent beaucoup de “responsabilité” semble faire partie du concept lui-même ! Qui, bien sûr, devient si dégradable.

C F. 46.

**Exemple 14. -- Le raisonnement.** (46/47.1)

Nous l'avons vu à l'instant (CF 44) : “ Si seul l'expert est un homme bon et si le voleur est un expert (dans le vol des biens du voisin), alors le voleur est “ un homme bon “. Nous avons également noté en passant que la logique traditionnelle est une ontologie dans la mesure où elle est exprimée en phrases “si-alors”.

Examinons maintenant cette phrase hypothétique en tant que telle.

*E. De Strycker, S.J., Beknopte geschiedenis van de antieke filosofie, Kapellen, 1967-1, 103v. (La méthode hypothétique),* mentionne que Platon a emprunté cette méthode de raisonnement aux mathématiciens de son époque. Par “hypothèse”, il entend “une proposition (jugement) supposée sans preuve (par les interlocuteurs dans la philosophie dialogique), à partir de laquelle une autre proposition (jugement) peut être dérivée”.

**Déduction/réduction.**

De Strycker note deux formes.

**“Sunthesis” (déduction).**

“Si A, alors B”. Où A est une proposition donnée.

Par exemple, “Si seul l'expert est une bonne personne, alors le voleur, s'il est un expert, est une bonne personne”.

**2.-- “Análysis” (réduction).**

“Si X, alors A”. Où X est une proposition recherchée.

Ainsi : “Si la lune se déplace devant le soleil, il y a une éclipse de soleil”. Tant que la première phrase ou préface n'est pas prouvée, la deuxième phrase ou post-sentence dépend d'une proposition qui n'a pas encore été testée. C'est pourquoi nous avons ajouté X, inconnu, à la préface.

**De Strycker**

**a.** La méthode ordinaire des mathématiciens de cette époque est la déduction ou “sunthesis” : ils partent d'un ensemble d'“archai”, propositions, ou de “stoicheia”, éléments, qu'ils prennent pour des faits purs (c'est-à-dire pour lesquels ils ne cherchent pas de preuves).

**b.** Platon, quant à lui, en dialectique (philosophie), veut faire de la recherche fondamentale et tente de trouver une preuve pour les axiomes proposés par les mathématiciens sans aucune preuve. C'est l'“análisis” ou réduction.

On voit que les phrases hypothétiques sont en réalité des “stoïchiose” (CF 03) mais maintenant sous la forme de phrases “si-alors”.

On voit que la méthode lemmatico-analytique (CF 08) est une forme déductive de raisonnement réducteur (on prétend que X est déjà A), --que la preuve par l'absurde ou la méthode apagogique (CF 44 ; “apagogia eis adunaton” dit Aristote An. priora 1 : 7,4) est aussi une forme déductive de raisonnement réducteur (de l'absurdité des dérivations de prémisses à d'autres prémisses). Tout ceci est du platonisme. Il en est de même aujourd'hui.

CF.47.

En effet, *I.M. Bochenski, O.P., Méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr. /Antw., 1961, 93v., dit : Comme l'a montré J. Lukasiewicz (1878/1956 ; logicien polonais) - en suivant incidemment les traces de St. Jevons (1835/1862) - toute preuve est divisible en deux grandes classes, à savoir en déduction et en réduction". Exprimé comme suit :

**Déduction** : si A, alors B ; bien, A ; donc B.

**Réduction** : si A, alors B ; bien B, donc A.

Ainsi, l'induction (CF 19), qui conclut du spécimen à la classe (ensemble) ou de la partie au tout (système), est une forme très fréquente de réduction. Comme le démontre Bochenski, o.c., 94.

"Si toute l'eau bout à 100° C, alors cette eau-ci et cette eau-là aussi. Eh bien, cette eau et cette eau bouillonnent à 100° C. (le résultat d'essais et d'erreurs). Donc toute l'eau bout à 100° C."

**L'axiome de la raison ou du motif nécessaire et suffisant.**

Que fait la préposition particulière dans la formulation de Lukasiewicz "si A, alors B" ? Ou dans notre exemple "si A, alors B" ou "si X, alors B" ? C'est l'"hypothèse" ! de B, soit on énonce la raison suffisante ou le motif déjà connu (ou au moins la raison nécessaire, "archai" ou "stoicheion"), soit on exprime la raison nécessaire et/ou suffisante qui reste à trouver.

"Tout ce qui est, en soi ou hors de soi, a une raison ou un motif nécessaire et/ou suffisant 'archè' ou 'stoicheion'".

La forme logique du stoïcisme, la pensée ordonnée, s'appuie ou non sur cet axiome. Dont la preuve n'est pas encore convaincante (eristiquement irréfutable) mais qui est saisie par intuition directe.

Selon *Ch. Lahr, Cours*, 531, le raisonnement est une recherche, une mise au jour pour l'instant, de relations inconnues (CF 15 : portée identitaire) entre concepts. Au moins dans la logique traditionnelle.

Encore une fois, que ferions-nous pratiquement et théoriquement sans raisonnement ? Il s'agit d'un atout culturel inestimable. -

CF. 47.1.

***Le raisonnement comme expansion du phénomène.***

Revenons à la *CF 13, paragraphe 4 (Le nombre entier positif)*. Aristote note qu'un phénomène (ici : un domaine) est représenté par un nombre fini d'axiomes.

***Appliqué au sens des nombres.***

Changer l'axiome "Si  $a$  est un nombre, alors le successeur de  $a$  ( $a+$ ) est "en aucun cas"  $0$ ", en "Si  $a$  est un nombre, alors le successeur de  $a$  ( $a+$ ) est soit  $0$  soit non  $0$ ". Le phénomène qui apparaît ainsi est le nombre entier positif et le nombre entier négatif.

Plus le contenu conceptuel est petit, plus la portée conceptuelle est complète : en abandonnant un axiome, on peut par exemple introduire  $-1+ = 0$ , c'est-à-dire que le successeur de  $-1$  est  $0$ .

***Phénoménologie et définition.***

Cette relation est mutuelle. - La représentation du donné ou du phénomène selon son essence se fait sous forme d'axiomes par exemple (comme dans le terme 'nombre') ou sous forme de texte (définition plus ou moins longue : *CF 06v.*). Ainsi, le texte d'une histoire montre l'événement à définir.

L'inverse est également vrai : c'est précisément en définissant, dans un texte plus long par exemple ou dans une brève "définition", que l'on voit le phénomène, qu'il s'agisse d'un nombre entier positif ou négatif ou d'un bâtiment décrit avec précision ou autre.

***Conclusion.***

1. Ce que l'on voit, on le reproduit dans une représentation des phénomènes (axiomatique ou non).

2. Une représentation de phénomène (axiomatique ou non) montre le phénomène, le montre aussi précisément que possible.

***Le raisonnement est une "amplification" ou une expansion de la connaissance du phénomène.***

En ce sens, le raisonnement est une phénoménologie étendue. Basé sur des règles logiques strictes.

***Modèle d'application...*** "S'il est avant 19 heures, la boutique est ouverte. Eh bien, la boutique n'est pas ouverte. Donc ce n'est pas avant 19 heures.

On reconnaît la règle : "Si  $A$ , alors  $B$ . Eh bien,  $\neg B$  (pas  $B$ ). Donc  $\neg A$  (pas  $A$ )".

(*J. Anderson/ H. Johnstone, Natural Deduction (The Logical Basis of Axiom Systems)*, Belmont (Calif.), 1962, 7).

De la fermeture de la boutique, on conclut, via les "péages de mode" (la règle), à l'heure qui se manifeste via ces détournements et devient ainsi phénomène.

***Conclusion.*** -- La phénoménologie montre le phénomène. Le raisonnement montre un phénomène qui lui est lié (*CF 05*). De l'exposition à la démonstration.

CF. 48.

**Exemple 15.-- La culture en tant que système de valeurs. (48/51)**

CF 01, nous avons défini la “ culture “ comme étant la manière dont la

**a.** la réalité (“être”) est saisie et

**b.** les tâches, au milieu de la réalité, peuvent être maîtrisées, résolues.

Eh bien, nous avons vu que la réalité est saisie dans le sens et la signification (CF 29vv. : *interprétation, sens*) et le raisonnement (CF 46v.).

Nous avons vu - vers l’objet de l’interprétation et du raisonnement - que la réalité est interprétée (et raisonnée) comme un couple existence/essence (CF 14 : “ *Comment une chose est-elle réelle ?* “).

Mais il existe d’autres interprétations de la réalité :

**a.** comme identité et ses variantes (CF 15 : *différentiel*),

**b.** comme un fait ou une “vérité” (CF 39).

Il reste maintenant un grand trait de la réalité à saisir : la “valeur” (qui fait qu’un bien est bon).

**Valeur(s).** (48/50).

Le terme “valeur(s)” est à l’origine un terme utilisé dans des contextes économiques. La valeur d’usage d’un panier de pommes, par exemple, ou sa valeur d’échange, est une chose évidente depuis longtemps.

Sur le plan philosophique, cependant, la notion de “valeur(s)” devient centrale à partir de H. Lotze (1817/1881). Et ce, dans un climat typiquement positiviste.

**1.** Le concept de “réalité” - aux yeux d’un positiviste - se limite à tout ce qui peut être saisi par les sens, de préférence sous la forme de sciences exactes (mathématiques-expérimentales). Ceux-ci voient tout ce qui est réel, “valeur(n)libre” ! C’est-à-dire sans vouloir porter un quelconque jugement de valeur. En tant que données perceptibles purement sensorielles.

Il est évident qu’avec un tel axiome, la pensée positive devient très vite matérialiste. Limité à ce que nos sens terrestres révèlent. Réduire tout ce qui n’est pas sensoriel, soit à l’illusion, soit à une forme de matière.

**2.** H. Lotze, sur les traces de Christian Herm. Weisse (1801/1866 ; hégélien mais croyant chrétien), vit la vie comme centrée sur les valeurs : celles-ci constituent “le sens de la vie”.

Mais ils ne sont pas la “réalité” au sens positiviste-matérialiste du terme. Elles constituent en elles-mêmes “un royaume de valeurs”. Son type de réalité est appelé “argent”. Ils sont valables - ont une valeur, représentent un ou des biens - sans être positifs et matériellement tangibles.-- L’“axiologie” (“axia” en grec ancien est “valeur” ; apparenté à “axiome”, valeur présupposée) est immédiatement née.

CF. 49 .

### **1.- L'axiologie néo-kantienne.**

Une première ramification est la Badener ou Südwestdeutsche Schule.-- Wilh. Windelband (1848/1915), *Heinrich Rickert* (1863/1936) sont des figures de proue : pour Rickert, connaître c'est apprécier. Son ouvrage *Kulturwissenschaft und Naturwissenschaft*, Tübingen, 1899, propose des valeurs culturelles généralement valables et normatives. Ceux-ci ne sont pas compris par les sciences naturelles positives mais par les sciences culturelles.

L'histoire de l'humanité est donc essentiellement une histoire culturelle, impliquant la réalisation (par des personnes à l'esprit culturel) de valeurs dans le monde matériel.

Dans le sillage de *Wilh. Dilthey* (*Einleitung in die Geisteswissenschaften* (1883)), *Eduard Spranger* (1882/1963) développe une axiologie -- a.o. sur l'éducation. L'éducation est essentiellement un événement culturel, où la "culture" est un système de significations et de valeurs - porté par un groupe de personnes comme guide de comportement.

Dans le sillage de *Franz Brentano* (1838/1917 ; *Psychologie vom empirischen Standpunkt* (1874)), qui a placé l'intentionnalité au centre, *Alexius von Meinong* (1853 / 1920) a développé sa propre axiologie, dont témoignent ses *Psychologisch-ethische Untersuchungen zur Werttheorie*, Graz, 1894.

### **2.-- L'axiologie phénoménologique.**

Lié à l'"amour" de Brentano caractérisé comme réel (c'est-à-dire la perception de valeur(s) objective(s)) et à la "présentation émotionnelle" de Meinong (c'est-à-dire l'offrande de soi à des sentiments provoquant des valeurs) est la "perception intentionnelle" de valeur (...) de Max Scheler (1874/1928 ; avec Ed. Husserl fondateur de l'école phénoménologique).

Scheler pense que les valeurs ne sont pas tant saisies par le côté intellectuel de notre esprit que par le côté sensoriel de notre esprit. Une "sensation" qui se distingue complètement de la simple sensation subjective. Parce que les valeurs "s'appliquent" objectivement. Scheler développe le côté éthique. La moralité et les valeurs vont de pair.

Nicolai Hartmann (1882/1950) a développé une axiologie analogue à celle de Scheler mais beaucoup plus ontologique.

Selon Jaensch, Scheler et Hartmann s'inscrivent tous deux dans un double système de réalité sans valeur (dans le sillage du positivisme), d'une part, et, d'autre part, de valeurs dominantes qui proviennent principalement de l'esprit humain.

CF. 50 .

### **3.- Les théories à valeur relative**

Le “relativisme” en matière de valeurs est l’opinion selon laquelle les valeurs ne s’appliquent qu’à une seule personne, un seul groupe de personnes (par exemple, une seule “race” ou classe), et diachroniquement à une seule époque. Ainsi, les valeurs universellement valables n’existent pas.

Un exemple : Friedrich Nietzsche (1844/1900 ; le théoricien du nihilisme), qui prétendait que “die Herren der Erde” (en pratique : les fondateurs de la culture ; cf. *CF 10* : élitiste) imposent des valeurs aux peuples et à toute l’humanité.

Les psychologues, les sociologues, les culturologues - sans une solide base ontologique - tombent très facilement dans un tel relativisme des valeurs : ils oublient qu’il est possible de trouver des valeurs limitées, mais sur la base de particularités générales.

### **4.-- L’axiologie “Dieu est mort”.**

Aux États-Unis et ailleurs, une opinion gagne du terrain selon laquelle, maintenant que les religions sont en crise, maintenant que “Dieu est mort” (P. Nietzsche), l’humanité peut remplacer les religions et Dieu par des “valeurs”. Ainsi, à la place de la théologie, on trouve l’axiologie.

### **L’ontologie du bien et des valeurs. (50/51).**

L’ontologie traditionnelle appelle le “bien” ou la “valeur” une propriété transcendante de tout ce qui est.

En d’autres termes, tout ce qui est quelque chose est susceptible d’être évalué, -- dans la gamme allant de “évaluer positivement” à “évaluer négativement” en passant par “sembler neutre”.

Le concept de valeur double est rejeté en profondeur : les faits positifs en eux-mêmes portent la raison objective de nos jugements de valeur.

En d’autres termes, elles “s’appliquent” dans la mesure où elles ont une valeur en elles-mêmes, “selon elles-mêmes” comme le disait Parménide d’Élée) et pas seulement selon nous.

**Bibliographie:** O. Willmann, *Abriss der Philosophie, Wien, 1959-5, 382/388 (Die Transzendentalien;-- especiallyo.c. 371/388 (Das Seiende und das Gute).*

C’est Eukleides de Mégare (-450/ -380 ; ll. de Socrate) qui le premier a dressé la liste des transcendantalismes - être(l’)/identité(unité)/réalité(vérité)/valeur(bonté)-.

Platon a traité cette question de manière plus approfondie. Il a enrichi l’unique et le vrai de ses prédécesseurs avec l’être et le bien.

CF. 51

Alors que les paléopythagoriciens, par exemple, recherchaient “la connexion (‘unité’) évidente (‘vraie’)”, dans leur arithmétique (théorie de l’ordre), Platon traite de la réalité avec l’axiome principal “to ontos on”, le réellement réel, et “to agathon”, le (réellement) bon ou précieux.

On peut en déduire que les concepts englobants ou transcendants sont plus qu’une sorte de concoction remplie de réalité.

### ***L’intervalle “valeur/non-valeur”.***

Entre la valeur la plus élevée (acceptée par beaucoup) (qui est le plus souvent le divin ou au moins le sacré) et la non-valeur absolue (qui n’est absolument rien, car la non-valeur absolue est une figure de style), il y a des valeurs qui peuvent être ordonnées selon une sorte de classement, c’est-à-dire une “hiérarchie des valeurs”. Les différentes cultures nous montrent une variété illimitée de ces classements. Relevons un seul de ces classements pour en apprécier l’effet culturel-historique ou la “réception”.

*Platon*, dans ses *Nomoi* (Lois), dit : “L’homme applique la gratitude à trois biens : les divinités, son âme, son corps”.

*G.J. de Vries*, *L’image de l’homme chez Platon*, in : *Tijdschr. v. phil.* 15 (1953) : 3, 430v., disant : “Par conséquent, l’âme - de même qu’elle doit prendre soin d’elle-même (*Faidon* 115b) - doit satisfaire le désir qu’elle prenne soin de tout ce qui est inanimé (*Faidros* 246b)”.

Par exemple, une “libération de l’âme” prématurée du corps par le suicide est inadmissible aux yeux de Platon (a.c., 431 ).

**Conclusion** - On n’attribue pas à Platon un dualisme radical (âme/corps) ni un mépris absolu du corps (qu’il n’a jamais chéri). Il a attribué un grade.

### ***Sa psychologie reconnaît trois aspects de la vie de l’âme :***

**a.** le grand échantillon qui se concentre sur des biens tels que la “diaita” (maison, nourriture, etc.), le sommeil (“le bon sommeil”), la sexualité, le travail économique ;

**b.** le lion de moindre importance qui est à l’écoute de l’honneur ;

**c.** la petite personne qui s’accorde à l’être (unité, vérité, bonté).

Ce qui prouve que Platon n’accorde pas une grande valeur à l’être humain réel. sur la base d’une hiérarchie de valeurs. Car - il faut le noter - les trois parties de l’âme sont toutes des types de valeurs. Ce qui prouve que la psychologie de Platon était en fait une psychologie des valeurs et en même temps une psychologie de la culture et de l’éducation.

CF. 52.

**Exemple 16.-- Le classement des valeurs de Soloviev. (52/54)**

Vladimir Soloviev (1853/1900) fait partie des réalistes chrétiens russes et est considéré comme l'un des penseurs les plus complets de Russie.

Nous nous arrêtons sur un ouvrage, à savoir T.D.M., trad., *Vl. Soloviev, La justification du bien (Essai de philosophie morale)*, Paris, 1939-2, 27/ 134 (*Le bien dans la nature humaine*).

O.c., 98. -- "Une personne qui est en fait comme elle devrait être en conscience est une personne "vertueuse". En d'autres termes, la vertu est le rapport normal et imposé en conscience à tout. Après tout, on ne peut penser à des qualités sans relations".

**Note --** Avec ces mots, Soloviev définit ce qu'est l'éthique ou la moralité. C'est donner ce qui est dû à tous, à soi-même, au reste de tout ce qui est.

"Lorsque nous nous distinguons de ce qui n'est pas nous, nous devons présupposer ou définir ce qui n'est pas nous d'une triple manière.

Soit nous avons affaire à quelque chose qui est naturellement inférieur à nous, soit égal à nous, soit supérieur à nous".

**Note :** Soloviev, en tant que penseur-ontologue, s'arrête d'abord à ce qui est donné. Il situe ce fait par rapport à l'homme. Il en déduit des jugements de valeur, qui reflètent ce qui est considéré comme une valeur ou un "bien".

"Il s'ensuit logiquement que notre relation consciencieuse à nous-mêmes et aux autres sera également triple.

1. Ainsi, il est évident que nous ne devons pas valoriser ce qui est en dessous de notre niveau d'existence, comme par exemple une strie inhérente à notre nature purement terrestre, comme si elle était supérieure (disons, par exemple, un précepte divin).

2. De même, il serait contraire à ce qui doit être, si nous placions un être de notre niveau - disons un être humain - soit au-dessous de nous (en considérant cet être humain comme un être inanimé), soit au-dessus de nous (en le considérant comme une divinité)".

**Note --** Comparer avec *CF 51* : Les trois piliers de Platon : Le platonisme des réalistes chrétiens orientaux est très clair.

Tout cela signifie que nous nous savons et nous nous sentons soit supérieurs, soit égaux, soit inférieurs aux autres.

CF. 53.

***Les cinq royaumes.***

Typique d'un réaliste chrétien, Soloviev distingue les niveaux d'existence suivants.

1. Il appelle le degré le plus bas "le royaume inorganique", dont (o.c., 187) il indique la pierre comme modèle.

2. Au-dessus de cela, il situe "le règne végétal" qui existe et vit (naît et périt en tant qu'être vivant).

3. Plus haut, on trouve le "règne animal", qui présente la vie ainsi qu'un certain degré de conscience des états (un chien remue gentiment la queue lorsqu'il rencontre une personne familière, mais mord lorsqu'il se sent menacé).

4. Ce qu'il appelle "le domaine de l'homme" s'élève au-dessus en ce que l'homme existe matériellement (inorganique), vit (végétal), a une conscience animale (animal) mais, surtout, saisit le sens de la vie à la lumière d'idées propres à son esprit, ou plutôt à son mental.

5. De manière surprenante pour nous, Occidentaux qui avons appris à penser de manière séculière depuis les Lumières, Soloviev mentionne le "Royaume de Dieu" comme la chose la plus naturelle du monde : en tant que réaliste chrétien, il sait que le sens de la vie n'est pleinement et véritablement réalisable que grâce à l'histoire sacrée ou salvatrice dans laquelle Dieu, dans les événements de Pâques et de Pentecôte - qui sont au centre de toutes les liturgies orientales - sauve le sens de la vie - au sens littéral. -- Cfr o.c., 190ss.

**Note :** Nous savons maintenant plus précisément ce que Soloviev entend par " tout ce qui est inférieur à l'homme " (pierre/plante/animal) et ce qui, en termes de niveau d'existence et de culture humaine, peut être inférieur et supérieur (l'homme et le royaume de Dieu).

***Trois sentiments fondamentaux.***

Soloviev distingue trois sentiments de valeur dans la nature humaine. Nous allons l'expliquer brièvement. Ils nous semblent appartenir à la base même de toute culture.

**a. *Le sentiment de honte.***

Ce sentiment naît, du moins dans des circonstances normales, lorsqu'on se comporte en dessous de son niveau humain. Même les services du phallus dans le paganisme témoignent encore de la honte sexuelle dans le sens où, y compris la prise de conscience que cela peut être inférieur, ils se livrent à des "excès" qui sont considérés comme honteux en dehors du contexte rituel. Ainsi Soloviev, o.c., 28/31.

En d'autres termes, dès que quelqu'un se comporte en dessous de son niveau (ou en dessous de ce qu'il perçoit comme étant son niveau), la honte survient lorsqu'il est pris.

CF. 54.

**b.-- L'adoucissement ("compassion").**

Dès qu'un être humain, dans des circonstances normales, rencontre un autre être humain, il en résulte une appréciation qui s'appelle la compassion ou, de manière évangélique, "l'amour du prochain".

Selon Soloviev, le phénomène principal (en tant que principal échantillon de l'humanité) est la compassion, en particulier la pitié.

"D'une manière générale, l'essence de la pitié est qu'un sujet donné (= être humain) ressent la souffrance ou la détresse d'un autre de manière compatissante,--c'est-à-dire qu'il ressent la douleur à un degré plus ou moins important et manifeste ainsi sa solidarité avec son prochain". (o. c., 35).

Aucun penseur sérieux, ajoute-t-il, ne nierait la nature profonde et innée de la compassion, qui, contrairement à la honte, est déjà présente - de manière rudimentaire, bien sûr - chez de nombreux animaux. Une telle chose ne peut être le résultat de l'éducation humaine.

**Note --** On pense à la tendresse qui émane des mères lorsqu'elles allaitent, oui, dorlotent, leurs petits -- "Si l'homme sans vergogne ('cynique') retombe au niveau de l'animal, alors l'homme sans pitié tombe au-dessous du niveau de l'animal". (O.c., 35).

**c. -- La révérence ("piété").**

Face à ce qui est supérieur, l'homme, dans des circonstances normales, ne ressent pas de la honte, -- ni même de l'humanité, -- mais de la révérence, de la crainte... En cela, Soloviev voit la base, dans la nature même de l'homme, de toute religion.

Déjà chez les animaux, les psychologues comportementaux distinguent quelque chose comme une forme rudimentaire de crainte pour certains animaux. Pour les personnes (pensez aux formateurs).

Ainsi, Ch. Darwin, l'évolutionniste, dit : "Le sentiment religieux que nous appelons "dévotion" est très compliqué. Elle consiste en une sorte d'amour, en une soumission totale à un être supérieur (...). Nous voyons quelque chose de cette nature dans l'attachement profond du chien à son maître (...)".

Soloviev, o.c., 37, cite Darwin -- Darwin mentionne également le singe marchant vers son gardien de préférence. L'attachement soumis du chien et du singe diffère beaucoup de leur comportement envers leurs pairs avec lesquels ils se considèrent égaux,

Quel genre d'homme de culture serait celui qui ne connaîtrait ni la honte, ni la pitié, ni le respect et la crainte ?

CF. 55

***Capita selecta.***

La méthode d'exposition de ce cours est inductive, c'est-à-dire que le texte est constitué d'"échantillons" qui visent à la fois la généralisation et surtout la généralisation (CF 19 ; 47).

La première partie, cependant, a tenté de mettre une certaine cohérence logique dans les échantillons. C'est maintenant terminé.

Les "échantillons" suivront également, mais dans un contexte radicalement différent. Pourquoi ? Parce que les caractéristiques essentielles du phénomène de la "culture" ont été exprimées dans la première section. Les "capita selecta" suivantes, chapitres choisis, complètent ce qui a été dit dans la première partie et, surtout, présupposent cette première partie.

***Définition sous forme d'induction.***

Relisez CF 47.1.-- Il a été question deux fois de l'expansion des connaissances ou des phénomènes.

1. En changeant la définition (par exemple, en changeant les axiomes concernant les nombres), on change (la vision du) phénomène.

2. En raisonnant surtout, on généralise (par exemple dans l'induction concernant les spécimens) ou on généralise (par exemple dans l'induction concernant les parties ; par exemple dans la déduction ou la réduction globale) le phénomène. Phénomène d'abord représenté par une définition (texte long ; définition courte ; axiomatique).

Regardez : les personnes ayant une axiomatique très définie (c'est-à-dire des présupposés, par exemple sous forme de préjugés) ne voient que ce que cette axiomatique montre. Les autres phénomènes, accessibles par d'autres axiomes (au moins partiellement), restent une tache sombre.

Vérifiez les définitions que ces personnes pleines de préjugés élaborent : elles reflètent leurs présupposés ou leurs axiomes ! Cela signifie qu'ils font de l'induction axiomatique, car à travers leurs préjugés (légitimes ou non) ils font des échantillons et voient ainsi des phénomènes. Ils voient vraiment quelque chose. Mais ce qu'ils voient, ce qui se présente à eux, est limité par leurs idées préconçues... Nous appelons cela "induction axiomatique".

Tant que ces personnes se rendent compte que leur vision de la réalité est et reste limitée, il n'y a pas de problème : c'est leur méthode. Le danger est de ne pas s'en rendre compte et de tomber dans une idéologie qui confond un échantillon avec tous les autres échantillons supplémentaires possibles.

CF/CS 56.

**Exemple 17.-- Le “domaine” (“portée”) du terme “culture”. (56/59)**

Chaque concept est constitué d’un contenu conceptuel et d’une portée ou d’un domaine conceptuel. En d’autres termes, à quoi se réfère le concept de culture (en tant que concept de résolution de problèmes) ? Nous allons maintenant entrer dans le détail.

**Bibliographie:** J. Goudsblom, *Nihilisme et culture*, Amsterdam, 1960, 55/103 (*Culture*).

**Introduction.**

(1) Goudsblom part des termes latins “colère” et “cultura”. Colère”, littéralement : “cultiver”, signifie terminer, élaborer quelque chose qui est inachevé (sous-développé, inachevé). Le donné est l’inachevé. Ce qui est nécessaire reste à déterminer. On peut voir la similitude avec nos pages précédentes où “culture” signifie résolution de problèmes. Un “problème” implique toujours quelque chose d’inachevé. La résolution de problèmes est toujours une question de finition.

**D’ailleurs**, “développer” et “développement” peuvent également être utilisés comme traductions de “colère” et “cultura”. Ainsi, un “homme développé” est un “homme cultivé”.

(2) Goudsblom fait référence à *Cicéron* (-105/-43 ; orateur, homme politique et écrivain), le grand défenseur de l’“humanitas”, littéralement : “l’humanité” (c’est-à-dire le développement).

Dans son *Disputationes tusculanae* 215 : 13, Cicéron écrit : “(modèle) De même que la meilleure terre, dans la mesure où elle reste inculte, ne donnera pas de récolte, (original) de même l’esprit, dans la mesure où il est privé de formation philosophique, reste quelque chose d’infécond”.

**Note** - Dans la Bible et chez les Grecs de l’Antiquité, le mot “sagesse” signifie “développement”, c’est-à-dire la capacité de faire face aux problèmes de la vie. Par conséquent, l’“éducation philosophique” au sens large de “développement général” signifie la capacité à être “réel” (au sens hégélien : faire face aux problèmes).

Déjà avec *Hérodote d’Halikarnassos* (-484/-425), appelé le “père de l’historiographie” (mieux, avec W. Jaeger : “chercheur de pays et de peuples”), dans ses *Historiai* (littéralement : “enquêtes”), on rencontre le terme “philo.sophia” (désir de sagesse) dans ce sens large de “formation générale” (encore l’idéal de l’Université de Harvard).-- Un “sage” dans les cultures anciennes était un “instruit”.

CF /CS 57.

***Un ensemble de définitions.***

En nous inspirant principalement de Goudsblom, nous relevons un nombre limité de définitions qui clarifient pour nous le domaine ou la portée de la “culture”.

***A.I.-- La tradition “humaniste” occidentale.***

Lorsque les émissions radiophoniques matinales annoncent des choses du “monde de l’art et de la culture”, elles utilisent encore le terme “culture” dans le sens “humaniste”, plutôt étroit et élitiste.

*Johann Chr. Adelung, Versuch einer Geschichte der Cultur des menschlichen Geschlechts, Leipzig, 1782.*

Adelung définit négativement, c’est-à-dire au moyen d’un contre-modèle : “ L’état entier, lié aux sens et donc “ animal “, c’est-à-dire le véritable état de choses inhérent à la “ pure nature “, est “ l’absence de toute culture “.

L’axiome de l’Adelung est une différence, à savoir “(Pure) nature/culture”. En d’autres termes : le fait qui est travaillé dans tout travail culturel, c’est la “nature” pure, non développée et sous-développée. Le terme “nature” est utilisé dans un sens très étroit, à savoir “réalité non développée et sous-développée” (surtout en ce qui concerne l’être humain).

Adelung, dans l’esprit des humanistes et rationalistes modernes, appelle cet état, en ce qui concerne l’être humain, “animalité” (un terme que Darwin, par exemple, applique encore lorsqu’il observe les hommes du feu (sur les flèches de l’Amérique du Sud). Même Hume, la figure de proue des Lumières anglaises, appelle les Négro-Africains des “animaux” ! Entre-temps, les ethnologues ont corrigé cette idée fautive, bien sûr.

***Le rôle de l’“avant-garde”.***

Les Russes, à l’époque, appelaient cette flèche culturelle “intelligentsia”. -- C’est une expérience ancienne : attirer les “ modèles “ !

Ainsi, pour Adelung, la “culture” est un attribut du peuple tout entier, mais avec un accent particulier sur le peuple tout entier dans la mesure où les classes privilégiées y laissent leur empreinte. Cela équivaut à un certain degré d’élitisme.

***A.II.-- La définition planétaire.***

Dans le cas d’un Adelung, l’homme occidental et sa culture occidentale sont le modèle ; d’autres le voient de manière plus large, plus ethnologique.

**(1).--** *Gustav Klemm, Allgemeine Cultur-Wissenschaft, Leipzig, 1855-2 ; id., Allgemeine Culturgeschichte der Menschheit, Leipzig, 1843-1.*

CF/CS 58.

Klemm, suivant les traces de E.F. Kolb, dont nous reparlerons plus tard, énumère les éléments qui caractérisent le domaine général de la culture : la vie familiale, la religion, la science, l'art, toutes sortes de techniques, oui, même la guerre. Klemm considère la "culture" comme le résultat d'interactions entre.. :

- a. La nature (dans le sens qui vient d'être décrit) et l'homme, et
- b. Mutualistes.

Kolb et, à sa suite, Klemm parviennent à un concept de "culture" qui englobe tous les domaines de la vie. Cette notion est beaucoup plus large que le concept humaniste.

**(2). - E. Fr. Kolb,**

*E. P. Kolb, Culturgeschichte der Menschheit, Pforzheim, 1843-.*

Le domaine auquel se réfère le terme "culture" comprend, outre l'éducation intellectuelle et morale (= une partie de la paideia de la Grèce antique (cf. W. Jaeger) ou de l'humanitas de la Rome antique), les institutions sociales (pensez à la famille par exemple) et la prospérité matérielle (pensez au travail économique par exemple) et même les soins corporels (qui ont toujours fait partie de la paideia ou de l'éducation de la Grèce antique).

Nous disposons ainsi d'un concept solide et très étendu de la "culture".

**Remarque :** les "interprétations" de Kolb et Klemm du lemme "culture" permettent à l'ethnologie d'utiliser le concept (élargi) de "culture" également lorsqu'elle parle de "cultures" traditionnelles et pré-modernes.

a. -- *Edw.B. Tylor* (1832/1917), le célèbre ethnologue religieux, dans son ouvrage *Primitive Culture* (1871), affirme que la "culture" est "l'ensemble complexe comprenant les compétences (compréhension), les croyances, les arts, les lois, les coutumes et toute autre capacité et réalisation de l'homme en tant que membre de la société".

b. -- *A.L. Kroeber/ Clyde Kluckhohn*, *Culture (A Critical Review of Concepts and Definitions)*, Cambridge (Mass.), 1952.

La culture, selon les auteurs, est constituée d'images conscientes ou inconscientes qui deviennent visibles dans le comportement et qui sont acquises et transmises au moyen de "symboles" (des signes tels que certains mots ou des formes de comportement (rites, par exemple)) en tant que caractéristiques des groupes humains.

En arrière-plan - selon les auteurs - des valeurs (*CF 48 : Lotze*) apparaissent. Ce qui nous donne une définition axiologique ou une "interprétation".

Vous voyez, Kolb et Klemm ont ouvert la voie à une définition ou une interprétation générale.

CF/ CS 59.

**B.1.- - Définition axiologique ou de valeur.**

*J. van Doorn/ C. Lammers, Moderne sociologie (Een systematische inleiding), Utr./ Antw., 1976-2, 105/140 (éléments culturels),* affirme que la culture contient des valeurs.

**a.** L'ancien terme "axia", lat. : valor, valeur, désignait quelque chose (être) qui paraît d'une importance telle qu'il est utilisé comme finalité, règle de conduite (norme) et attente (investissement), et est donc présupposé ("axiome").

**b.** Van Doorn/Lammers disent que les valeurs fonctionnent en effet comme des objectifs (on veut les atteindre), des normes (on juge le comportement selon les valeurs) o. c., 112), comme des attentes (on veut un résultat de leur part ; o. c., 115).

**B.II.-- Singulier/ privé/ universel.**

On constate que les définitions précédentes sont plutôt, voire exclusivement, sociologiques.

**a.** *Ralph Linton, The Study of Man*, New York, 1936 ;  
-- *id., The Cultural Background of Personality*, Londres, 1947, définit la "culture" comme un phénomène humain général : ce qui est informel est stylisé.  
En d'autres termes, la culture est une conception.

**b.** Bien que ce façonnement (au sens large) soit situé dans les groupes (sociologique), il est incorporé dans leurs membres (psychologique).

Ainsi, Linton arrive à une gamme (= différentiel) : la culture est singulière (individuelle), privée (il existe une multitude de (sous-)cultures), universelle (le concept général).

Voilà pour la théorie d'action de Linton.

**C.-- Triadicité de base.**

*Pitirim A. Sorokin, Society, Culture and Personality (Their Structure and Dynamics)*, New York, 1947, le souligne : l'individu, en tant que sujet agissant dans la communauté et le type de culture, -- la société, en tant que totalité des individus en communication et en interaction, -- la culture, en tant que système de valeurs, -- ils forment une unité ou un système.

*Talcott Parsons/Ed.A. Shils, eds, Toward a General Theory of Action*, Cambridge (Mass.), 1951, voit "l'action" comme l'imbrication de la personnalité/société/culture -- imbrication de la psychologie/sociologie/culturologie.

Mikhaïl Bakhtine (1895/1975), penseur et littérateur russe, parle de la voix qui parle (individu), de la voix à laquelle on s'adresse (communauté) et de la voix de la culture comme éléments de tout usage de la langue.

CF/CS 60

**Echantillon 18.-- Le concept de “culture” chez Hérodote. (60/62)**

Hérodote d'Halikarnassos (-484/-425) nous a laissé un ouvrage remarquable, intitulé “*Historiai*” (Lat. : inquisitiones), explorations (enquêtes).

Il y rend compte de tout ce qu'il a vu ou entendu - principalement en tant qu'homme d'affaires - lors de ses voyages autour de la Méditerranée et de la mer Noire, que ce soit en personne ou en tant que témoin oculaire.

En tant que reporter - on a coutume de l'appeler “le père de l'historiographie” (ce qui ne correspond pas à la réalité) - il voyait les pays et les peuples (W. Jaeger) avec les yeux d'un homme d'affaires qui, en tant qu'homme profondément religieux et penseur éclairé par la philosophie naturelle ionico-milésiennne, visait la “sagesse” (grec : “sophia”, lat. : sapientia), c'est-à-dire l'information la plus large possible et l'explication la plus approfondie.

Sa valeur en tant qu'historien est incomparable : son regard ouvert sur les pays et les peuples se reflète dans ses rapports. Rarement personne - du moins à cette époque - n'a reproduit ce qu'il a lui-même vu et entendu.

**A propos** : des précisions peuvent être trouvées dans *H. Verdin, Greek historiography (Different but the same ?)*, in : *Notre Alma Mater* 46 (1992) : 2 (especially 288/293).

Verdin découvre à la fois le mythe et l'histoire chez Hérodote.

Ceci est joliment confirmé dans *G.C.J. Daniëls, Étude historico-religieuse sur Hérodote*, Anvers/Nimègue, 1946 : la philosophie de la religion d'Hérodote y est abordée. L'un des thèmes principaux est le suivant : “Dès qu'il y a une transgression (“hubris”, lat. : arrogantia), soit dans la nature, soit chez l'homme ou les hommes, “les divinités” (“to theion”, littéralement : tout ce qui exhibe la nature divine) interviennent, de manière directrice, pour que la déviation soit corrigée”.

Hérodote applique cet axiome religieux aux États impérialistes : dans une transgression (souvent inconsciente) des frontières, ils se dirigent vers un point culminant puis, sous l'influence cybernétique de la “divinité”, ils s'écroulent.

***Herodotos, l'ionien.***

Halikarnassos se trouvait à Karia, sur l'actuelle côte turque. L'Ionie était la région côtière centrale de l'Asie mineure. Un type de Grecs s'y était installé, les Ioniens, après avoir été chassés de leur patrie par les Doriens (pensez à Sparte, avec ses coutumes “spartiates”).

CF/CS 61

Des villes comme Miletos, où vivaient les penseurs de Miles, les philosophes naturels, et Ephesos, où Hérakleitos était chez lui, témoignent de la culture ionienne qui s'est affinée depuis l'époque homérique (-900/-700).

Les Grecs ioniens étaient, en partie, des hommes d'affaires et des marins qui connaissaient le monde habité, l'"oikoumene", de l'époque - du Caucase à Gibraltar.

### ***Méthode de compréhension.***

Depuis *Wilhelm Dilthey* (1833/1911 ; *Einleitung in die Geisteswissenschaften* (1883)) et *Eduard Spranger* (1882/1963 : *Die Psychologie des Jugendalters* (1924)), nous sommes habitués à la méthode "verstehende" (compréhensive, globale). Mais déjà dans l'œuvre d'Hérodote, le résultat de la méthode alors compréhensible est clairement visible.

*D.H. Teuffen, Herodot, (Sieben und andere Wunder der Welt)*, Wien/Munich, 1979, 46), écrit : "Les hommes d'affaires recherchent par exemple des relations commerciales. De telles relations ne peuvent se développer que dans un climat de confiance mutuelle, une confiance qui ne peut se développer qu'à partir d'informations précises sur le partenaire commercial.

Cela est particulièrement vrai dans un monde où des cultures locales totalement isolées, enracinées dans leurs propres traditions, vivaient côte à côte - avec relativement peu de connexions.

***D'ailleurs***, nous appelons cela "la multiculture prémoderne" dans l'une de ses formes les plus anciennes. Les tribus et les villages ou quartiers, à l'époque d'Hérodote, fragmentaient le peuple. Ce qui rendait souvent la compréhension difficile.

Herodotos, en tant qu'homme d'affaires, cherchait des gens. Son attention ("intentionnalité" (Franz Brentano)) s'est portée sur ce qui se passait chez ces personnes. Ils étaient à leur tour attentifs à ce qui se passait en lui. C'est ainsi qu'est née la compréhension, la confiance mutuelle (dans le cas de la réussite),

N'est-ce pas précisément ce qui constitue l'essence de la méthode de compréhension de Dilthey et Spranger ?

### ***Le multiculturalisme.***

Ce terme se compose de "multi-" (lat. : beaucoup) et de "culture". Cela signifie le fait que des personnes ayant des opinions parfois très différentes (dogmes, principes, mentalités, préjugés) vivent dans la même société.

CF/CS 62.

Ils doivent donc apprendre à comprendre, bon gré mal gré, que les autres sont “différents” ! Ils doivent apprendre à se sentir bien dans leur peau !

L'ionien Hérodote pensait multiculturellement de bout en bout ! D.H. Teuffen, o.c., 19 : “Hérodote écrit avec une volonté d'objectivité neutre sur les Grecs mais aussi sur les barbares : il écrit l'histoire humaine”.

**Note.** - Notez l'usage de la langue ancienne : “barbare” signifiait “celui qui ne parle pas le grec”. Le mépris n'était généralement pas aussi direct.

Teuffen, o.c., 46.-- “Hérodote témoigne de l'impartialité de la perception. C'est avec ce type de perception qu'il a abordé tous les phénomènes propres aux cultures étrangères. Oui, avec la même ouverture, il a même abordé les cultures des ennemis immédiats de la Grèce.

**Note.** - Il convient de noter qu'Hérodote est né à Karia, sa patrie, sous l'occupation perse - à une certaine époque les ennemis par excellence de l'Hellas - et que dans sa jeunesse il a vécu les guerres perses. Néanmoins, il avait une compréhension pour tout ce qui était perse.

### ***Pays et peuples.***

W. Jaeger, dans son *Paideia*, le typifie correctement ! J. Lacarrière, *En cheminant avec Hérodote (Voyages aux extrémités de la terre)*, Paris, Seghers, 1981, mentionne les pays (et les peuples) que décrit Hérodote :

Lydie, Perse, Babylonie (*Hist. 1*),  
Égypte (*Hist. 2*),  
Éthiopie, Inde, Arabie (*Hist. 3*),  
Scythie, Libye (*Hist. 4*).

Les quatre premières “explorations” (enquêtes) constituent une introduction complète à l'histoire de la bataille (cinq explorations).

Lacarrière : “Les rares erreurs de l'œuvre d'Hérodote nous ont fait oublier trop vite qu'à une époque où tout était encore à explorer, la recherche et la perception ordinaire, représentation fidèle de la réalité, exigeaient de l'homme les mêmes qualités créatrices que celles dont nous faisons preuve - aujourd'hui - dans l'exploration de l'imaginaire”. (O.c., 258).

Lacarrière dit : prétendre qu'il était un “agent de l'impérialisme athénien” (comme le prétendent certains gauchistes) est largement réfuté par les données factuelles de son œuvre. Ainsi o.c., 12/13.

CF/CS

***Echantillon 19 : L'interprétation du "destin" par Hérodote (63/65)***

La "dramaturgie" est la théorie du jeu de l'acteur (mise en scène). -- Le caractère narratif du jeu de l'acteur (drame, comédie) l'ouvre au destin (analyse du destin).

Verdin reproche, dans une certaine mesure, à Hérodote de rester bloqué dans le mythe. La question est toutefois de savoir si Verdin ne méconnaît pas ainsi l'intention d'Hérodote.

Car il était déjà établi dans l'Antiquité qu'Hérodote était bel et bien un historien et qu'il reproduisait donc (l'épiderme des) faits, - aussi précisément que possible (ce que Thucydides a fait beaucoup mieux par la suite), mais "retraçait les prémisses de tout ce qui se passe".

Eh bien, le penseur profondément religieux, bien que philosophiquement éclairé, qu'était Hérodote, croit que l'une des prémisses des faits nus se trouve dans le mythe.

C'est pourquoi nous nous attardons sur *J. Lacarrière, En cheminant avec Hérodote*, Paris, 1981, 36/39 (Une chasse fatale au sanglier (Histoire d'un homme marqué par le destin)).

La "structure" (= généralisation) de la tragédie est ainsi exposée. Car Adrastos, le héros (de scène) de l'histoire, est un homme qui présente les signes du destin, de la destinée. Dans notre jargon : un homme malchanceux.

**Note :** Pour les anciens, la tragédie était un modèle ou un parangon "divin" :

- a. Les faits nus de la vie (tragique), que chacun peut immédiatement percevoir, sont au premier plan ;
- b. Ce que "le divin" (tout ce qui est divin) a "prévu" (providence) est le fond qui, pour ceux qui ont une vision suffisamment mythique, transparait dans et à travers les faits visibles de la vie (tragique). Hérodote témoigne par ses récits qu'il croit encore à cette double structure.

***L'histoire d'Adrastos.***

L'algorithme (séquence) des faits est le suivant.

**1.** Kroisos (lat. : Crésus), le dernier roi de Lydie (-560/-546), connu pour son orgueil démesuré en matière de richesse et de fortune, eut deux fils, dont l'un fut Atus (lat. : Atys).

Kroisos a fait un rêve (phénomène de la mante) : dans son rêve, il "voit" Atus mourir à la suite d'un coup de lance. Il fait donc tout son possible pour garder toute arme hors de la vie d'Atus.

**2.1.** Atus se marie. Pendant la célébration, un étranger de la famille royale de Phrygie se présente.

CF/CS 64.

Il demande à passer par un rite de purification ('katharsis' ; Lat. : purificatio) selon les rituels lydiens. Ce à quoi Kroisos répond.

**2.2.** Puis il interrogea le Phrygien : il s'appelait Adrastos ; il était le petit-fils du roi Midas. "J'ai tué mon frère sans le vouloir. Je n'ai plus rien. Je cherche ici un " asulon " (plus tard : " asile " ), un refuge dit Adrastos.

**2.3.** Kroisos : "Vos ancêtres étaient invariablement mes amis (*note* : comprenez 'ami' dans le sens antique-sacré). C'est ainsi que je vous traiterai. Vous êtes chez vous ici". Donc Adrastos vit dans le palais.

**3.** Peu après, un énorme sanglier est repéré. La chasse est organisée. À un moment donné, Adrastos remarque l'animal et lance sa lance mais tue involontairement Atus, le fils de Kroisos.

**4.** Adrastos réalise à ce moment-là, plus que jamais, ce que signifie son nom : "a.drastos", en grec ancien, signifie "celui qui ne s'échappe pas". Le deuxième acte involontaire du destin le conduit à la tombe d'Atus, où il se tue.

### ***Explication.***

Depuis l'époque homérique, les Grecs anciens connaissent le concept d'"atè", le destin. Une divinité, appelée aussi par métonymie " atè " comme " cause d'atè ", l'a " prévu " (prédestiné) de sorte qu'il est inéluctable. "Faites ce que vous voulez : vous ne pouvez pas vous échapper".

Un autre concept grec ancien était le "daimon", l'esprit du destin. Eu.daimonia" signifiait le fait que, agissant activement en soi, on possédait un esprit de destin bienveillant ; "kako-daimonia" était le fait que l'on était poussé, depuis les couches inconscientes et subconscientes de l'âme, par un esprit de malheur.

On peut voir la convergence des deux concepts : l'atè est le destin extérieur - préordonné - chez Adratos ; son kakodaimon exécute ce que l'atè a prévu. Il provoque donc involontairement son propre échec.

**Note.--** En termes bibliques, il s'agit d'un type de possession par un ou plusieurs esprits impurs qui agissent en tant que destinataires de ce cosmos.-- C'est cette structure qu'Hérodote a enregistré croire.

### ***Tragédie***

Le terme "tragédie" signifie "décès".

*Karl Jaspers* (1883/1969 ; penseur existentiel) a écrit un livre à ce sujet : *Ueber das Tragische*, Munich, Piper, 1947.

CF/ CS 65.

La valeur culturelle (valeur de résolution de problèmes) de la tragédie réside dans le fait qu'elle prend comme donnée. une vie défaillante ("fateful life") et, comme demandé, se charge de l'"explication", des raisons ou motifs nécessaires et suffisants. Toute personne qui connaît un destin, bon ou mauvais, peut se poser la question suivante : "Qu'est-ce qui fait que je réussisse ou que j'échoue ?

Jaspers cite les épopées de toutes les cultures qui traitent de ce problème. Aischulos, Sophocle, Euripide sont les trois grands tragédiens qui présentent le problème dans le cadre (axiomata) de la religion grecque antique. Shakespeare, Calderon, Racine,-- Lessing, Schiller et les tragiques du XIXe siècle suivent ces traces séculaires. Kierkegaard, Dostoïevski, Nietzsche sont des "penseurs tragiques".

Ainsi, ce qu'Hérodote propose dans l'histoire d'Adrastos nous conduit dans cette grande tradition.

Lacarrière dit qu'Hérodote donne à l'histoire d'Adrastos une structure diachronique qui était commune à la tragédie grecque de l'époque.

1. Un rêve prophétique.
2. Adrastos réalise involontairement le rêve de malheur pendant la chasse.
3. Un messager rapporte la calamité qui s'est produite.
4. C'est alors que Kroisos se met à se plaindre de façon tragique.
5. L'arrivée des chasseurs avec le cadavre d'Atus.
6. Les funérailles du héros.

En d'autres termes, Hérodote ne raconte pas ses histoires au hasard, il les structure. Ce que certains ne voient pas assez.

Lacarrière, o.c., 39, note que certains interprètes du texte d'Hérodote sur le sujet prétendent qu'il mentait ici.

Lacarrière considère une telle affirmation comme "une folie" ! -- Hérodote a effectivement confondu un mythe qu'on lui a raconté avec un fait historiquement établi. Atus était en effet un dieu phrygien, un dieu végétal dont la mort annuelle (comme les plantes meurent au fil des saisons) était célébrée par des plaintes rituelles.

Hérodote a donc mal compris ce qu'il savait "par ouï-dire". Lui, qui procédait autrement avec une acuité philosophique naturelle, une précision, caractéristique des Milésiens (Thalès, Anaximandros, Anaximines), a mélangé une histoire mythique avec un fait historique. -- Ainsi Lacarrière.

**Remarque :** la science religieuse a effectivement établi de tels mythes et rites connexes également en dehors de Frysia.

CF / CS 66.

***Echantillon 20.-- Méthode de philosophie naturelle d'Hérodote.*** (66/67)

Les premiers penseurs grecs ont été qualifiés par les plus tardifs de “fusikoi”, Lat. : physiciens, philosophes naturels (également “fusiologi” ; Lat. : physiologi). Pourquoi ? Parce qu'ils appelaient tout ce qui est (diachroniquement : tout ce qui était, est, sera), en bref “ fuis ”, lat. : natura, nature.

La “nature” était alors un concept global (transcendantal), qui englobait à la fois les natures inorganiques et vivantes, et même l'ensemble du monde invisible (comme par exemple les divinités ou ce que les Grecs appelaient “les daimones”). En fait, il s'agissait d'une véritable théorie de l'être ou d'une ontologie capturée dans un concept global.

C'est précisément pour cela que la sagesse naturelle - car c'est ce qu'elle était vraiment - d'un Thalès, d'un Anaximandros, d'un Anaximenes était déjà vraiment la philosophie au sens actuel, c'est-à-dire une étude, une perception (phénoménologie) ainsi qu'une compréhension (phénoménologie étendue) par le raisonnement, de tout ce qui est “réalité” (être, être) dans un sens quelconque.

A. Rivier, *Etudes de littérature Grecque*, Genève, 1975, 344s., dit qu'Hérodote oppose ses récits (descriptions, histoires, traités) aux textes des poètes de son temps, car il indique ses sources :

- a. Ce qu'il a observé lui-même (“opsis”, “gnomè”) ;
- b. Ce qu'il sait grâce à des observateurs choisis par lui (“historiè”).--

Rivier, o.c., 346, ajoute qu'“il est évident qu'Hérodote et Thucydides d'Athènes (-465/-395 ; historien) se situent dans le sillage de l'“historiè” ionienne (note : ici au sens large de “méthode d'exploration”)”.

Les récits des explorations d'Hérodote - le titre est “ histori ” (métonymique pour les récits de ses explorations) - sont donc le reflet de ce qu'il a - avec l'œil ouvert des penseurs milésiens - observé ou entendu.

***Connaissance directe et indirecte.***

Dans son ouvrage *Philosophical methods in modern science*, Utr./Antw., 1961, I.M. Bochenski, O.P. (1902/ 1995 : logicien) parle de connaissance directe (observation) et de connaissance indirecte (raisonnement). Cfr o.c., 25f.

Eh bien, vers -40, un écrivain grec anonyme écrit :

A. “Vois-tu, mon cher ami, comment Hérodote s'empare de ton âme quand il la conduit à travers les pays et transforme ainsi ton ouïe en vue ?

CF/CS 67.

**B.** Mais au-dessus de l'explorateur ("historien"), il y a l'homme Hérodote, avec sa sympathie pour le sujet qu'il traite, avec sa sympathie, animée par une passion contrôlée, pour tout ce qui se passe et dont il trace les prémisses.

C'est ce qui fait la magie toute personnelle que dégage Herodotos". (*D.H. Teuffen, Herodot, Wien/Munich, 1979, 20*).

**Note** - Veuillez noter la dichotomie :

**A.** Hérodote "change votre ouïe en (sa) vision" et

**B.** "il trace les prépositions de tout ce qui se passe".

Les mots antiques - louanges - expriment la connaissance directe et indirecte des données.

C'est typiquement Milesien ! Les milésiens voyaient les phénomènes, "ta onta" (l'être), c'est-à-dire le premier plan, le côté directement visible et tangible de la "fusus", la nature. Mais ils ne se sont pas arrêtés là : ils ont cherché à rendre "ta onta", l'être de la nature, compréhensible (transparent) en traçant l'"archè", la prémisse (Anaximandros utilise le terme explicitement) ou le "stoicheion", Lat. : elementum, autre terme pour "prémisse" (avec l'accent sur "partie" ou "aspect") de celle-ci (connaissance indirecte). Par "ta onta", la multiplicité illimitée des choses qui composent la nature, "fathom" (découvrir les raisons ou les motifs) de celle-ci.

Comme le dit lui-même *Hérodote, Hist. 2 : 33v.*, "opsis adèlon ta fainomena" (voir ce qui ne se montre pas, (se fait à travers) les choses visibles). Texte auquel le *P. Krafft, Geschichte der Naturwissenschaft, I (Die Begründung einer Wissenschaft von der Natur durch die Griechen)*, Freiburg, Rombach, 1971, 1 73, se réfère avec insistance pour formuler l'axiome de la recherche : "Du visible (le phénomène) je conclus l'invisible (le transphénomène)".

Thalès cherche l'invisible dans "l'eau" (en tant que substance primitive smexy), Anaximandros dans "to apeiron" (le smexy, c'est-à-dire ce qui n'a pas de forme propre mais qui est présent dans toutes les formes de la nature, l'être),

Anaximenes en "aër" (air) ou "psuchè", souffle (comme réalités étroites).

Hérodote est moins un ontologue qu'un érudit, mais il reste fidèle à l'axiome de l'exploration : "à travers les phénomènes, vers leurs raisons ou leurs motifs, vers leurs "explications".

CF /CS 68

**Exemple 21 : Le concept de “multiculture” chez Hérodote. (68/69)**

Si nous relisons un instant l'échantillon 20, nous constatons que les poètes (tragiques) tracent également l'arrière-plan (motifs trans-phénoménaux) d'un premier plan (phénomène), l'échec de la vie. Et ainsi, ils ne diffèrent pas des philosophes naturels milésiens. Seul le type de raison ou de motif (prémisse) diffère.

En d'autres termes : les poètes ont ouvert la voie (surtout à partir du mythe, qui est invariablement, s'il est vraiment un mythe, axiomatique) !

Quel type de prémisse le philosophe naturel mentionne-t-il en dehors de la substance primitive fluide (=lisse) (eau, aëron, air/souffle) ? Hérodote nous apprend.

J. Lacarrière, *En cheminant avec Hérodote*, Paris, 1981, réfute les allégations (principalement de la part des gauchistes) selon lesquelles Hérodote était un “impérialiste”, un “ethnocentriste”. L’“ethnocentrisme” consiste à privilégier une “ethnie” (peuple, culture) par rapport à toutes les autres. Ce qui signifie donc unilatéralité. Voyons voir.

**Hist. 3:38 (Teuffen, Herodot, 46f.).**

Ce texte nous donne un modèle applicatif.

a. Lorsque Dareios, le “basileus” (grand prince) des Perses, régnait, il convoqua un jour tous les Grecs à sa cour et leur demanda : “Que vous donnerons-nous à manger à votre père une fois qu’il sera mort ? Réponse : “En aucun cas nous ne commettons un tel crime.

b. Puis il fit venir les courtisans qui venaient de la tribu indienne des Calatiens (qui mangent les restes de leurs parents). Lorsque tous les Grecs furent partis, Dareios, par l'intermédiaire d'un interprète, demanda : “Que faut-il vous donner pour que vous soyez prêts à brûler vos parents une fois qu'ils seront morts ? Ils ont crié d'une voix forte : “Ne prononce pas de telles paroles impies.

La conclusion d'Hérodote : “Tel est l'état de la conduite des nations”.

**Note --** On voit que, derrière le premier plan, les mentalités, exprimées dans les énoncés, Hérodote entend le second plan, les axiomes (prépositions). Ces “principes” sont ethnocentriques.

Pour reprendre les termes de Ch. Peirce, ils sont volontaires, orthodoxes ou préférentiels et donc aveugles aux autres axiomes.

CF/CS 69. L'“absolutisme” (certitude absolue) avec lequel les personnes concernées rejettent ce qui ne correspond pas à leurs idées préconçues montre l'aveuglement.

### ***L'ouverture d'Hérodote.***

*Hist. 5:58.*-- Les Phéniciens (Foiniciens), entre les montagnes du Liban (Syrie/Liban) et la mer Méditerranée, étaient un peuple qui a exploré toute la Méditerranée en tant que marins expérimentés, qu'Hérodote a appelé “un peuple barbare”.

Or, en Béotie (région autour de Thèbes en Grèce), il y avait des migrants.

Hérodote : “Ils ont enseigné aux Hellènes de nombreuses compétences et capacités. Par exemple, ils ont enseigné aux Hellènes de nombreuses compétences et aptitudes, telles que l'écriture, qui - “il me semble” (dit Hérodote) - “n'étaient pas connues auparavant”. En d'autres termes, un “peuple barbare” (un peuple non grec) pourrait être très précieux sur le plan culturel et faire office de pionnier pour les Grecs.

### ***La multiculturalité d'Hérodote.***

Elle peut être décrite comme suit.

#### **a. -- Elle est basée sur la logique, -- la logique appliquée.**

Il pense aux présupposés des nations en termes d'axiomes - l'admirateur anonyme en -40 note qu'Hérodote les recherche - à partir desquels les individus et les groupes (nations, tribus) tirent (déduisent) des conclusions. Leurs opinions, leurs coutumes, leurs jugements de valeur sont des déductions d'idées préconçues (qu'ils ne remettent pas en question, -- généralement). Une culture, selon lui, est donc un ensemble, voire un système de présupposés, inculqués par l'éducation, dont découlent des propositions. Cfr *CF 12vv.* (Une définition axiomatique).

#### **b.-- Elle est basée sur la méthode comparative.**

*CF 15 (Culture identique)* -- La gamme ou le différentiel était : totalement identique/ partiellement identique (analogue)/ totalement non identique. Cf. également *CF 27;-- 39 ; 47v...*

Si l'on procède de manière ordonnée (harmologiquement, “stoïchiosé”), on peut voir les variantes suivantes.

Le concordiste met unilatéralement l'accent sur tout ce qui est similitude et cohérence.

Le différenti(al)st souligne de manière unilatérale ce qu'est la différence et l'écart.

Le raisonneur identitaire voit à la fois la similitude/cohérence et la différence/écart. De sorte que la notion d'*analogie* (qui signifie à la fois ressemblance, respectivement cohérence et différence, respectivement écart) est centrale.

Hérodote, avec son esprit ouvert ionique, compare aussi objectivement que possible. Il voit donc à la fois une similitude/cohésion (les Phéniciens sont les maîtres des Grecs) et une différence/écart (ce sont des “barbares”).

CF / CS 70.

***Echantillon 22.-- La méthode démocratique d'Hérodote.***

L'idée multiculturelle d'Hérodote apparaît aussi très clairement dans sa méthode "démocratique".

Note : "dèmonkratia", en grec ancien, peut signifier "le contrôle confus de l'État par la foule" (pensez aux populismes d'aujourd'hui). Ainsi avec Platon. -- La "méthode démocratique" signifie ici "iso.nomia" ("isos" = "égal" ; "nomos" = "loi"), l'égalité des droits de chaque citoyen de l'État en vertu des lois. Ce qui revient à une méthode dialogique : les gens en parlent entre eux.

Hérodote était un partisan enthousiaste du système démocratique de l'égalité des droits, bien que non sans réserves quant aux excès de toute démocratie. La "polis", la cité-état, Athènes, par exemple, s'efforçait de laisser chacun s'exprimer librement et franchement.

***L'origine sacrée.***

***Bibliographie:*** F. Flückiger, *Geschichte des Naturrechtes*, I (*Die Geschichte der europäischen Rechtsidee im Altertum und im Frühmittelalter*), Zollikon - Zürich, 1954, 9ff.

Flückiger situe la démocratie à l'époque homérique. Selon Hérodote, Homèros (Lat. : Homeros) a vécu vers -850. Selon la plupart des experts actuels, ce que représentent l'Iliade et l'Odyssée est au moins aussi vieux que le IXe siècle.

***La règle sacrée de conduite.***

Flückiger, o.c., 14.-- "L'ordre du jour de l'agora, le rassemblement des soldats par exemple, est également fixé dans une règle sacrée".-- Celui qui est autorisé à parler reçoit le sceptre, symbole de Zeus, l'ancien dieu suprême. Cela le place sous sa protection et le rend inviolable.

***Note :*** "tabou" -, "même lorsqu'il se retourne contre le chef de l'armée". -- "La réunion du peuple ou de l'armée - l'agora - est un espace de vie sacré dans une société encore dominée par la guerre archaïque. Ici, sous la protection de Zeus, règne la liberté de parole et de décision".

Flückiger conclut : "C'est la forme originelle de la démocratie ultérieure".

***Modèle applicable.***

*Odyssée* 2:37f ; 3:138. -- Diomède, fils de Tudeus, prince d'Argos, se permet, dans le cadre de la réunion de l'armée, de prendre position contre Agamemnon, le chef général des Grecs, lors du siège de la ville de Troie. "Atride, d'abord contre vous, à cause de votre manque de perspicacité, je dois agir. Car une telle chose est themis, seigneur, dans l'assemblée".

CF/CS 71 (70.a)

**Note** : Les Grecs anciens avaient deux périodes de divinités : **a.** la période avant Zeus ; **b.** la période sous Zeus. Celle de Thémis date d'avant l'époque de Zeus. C'est la loi transmise depuis des temps immémoriaux. Elle découle probablement - selon Flückiger - des formes de délibération au sein du cercle de la maison, qui était l'essence de la période thématique. Plus tard, la polis, la cité-état, devient le centre de la délibération. Sous Zeus.

***Modèle applicable.***

A.sulos' signifie 'inviolable', tabou, sacré. Celui qui se réfugie dans un "hieron asulon", un sanctuaire inviolable, est, par métonymie, par définition, également inviolable. Car il/elle est sous la haute protection de la divinité vénérée dans le temple.

***D'ailleurs***, ce droit d'asile (mais déconsacré, sécularisé) est toujours l'un des phénomènes de base de ce qu'on appelle les droits de l'homme (les droits de l'individu humain).

***Le discours démocratique d'Hérodote.***

Teuffen décrit la formation du texte d'Hérodote comme suit.

**a.1.** Homèros, dont les textes sont constitués en grande partie de discours (base de la rhétorique), montre les différents points de vue sur un thème.

**a.2.** Hérodote, lorsqu'il rédige des textes, donne la parole à tous ceux qui ont quelque chose à dire sur le sujet traité. Il n'a pas montré la moindre faveur ou aversion.

***D'ailleurs***, l'écrivain romain Tacite (55/119) l'appelait "sine ira et studio", sans antipathie ni sympathie.

**b.** Ce n'est qu'après avoir entendu toutes les autres opinions qu'Hérodote présente la sienne. -- S'il n'est pas (entièrement) sûr des faits, il le montre dans sa formulation.

En d'autres termes, l'écriture démocratique n'est pas "exclusive" mais inclusive. Y compris (toutes) les autres opinions.

Les dialogues de Platon reflètent exactement la même structure : ils commencent par les opinions d'autrui et se terminent par les siennes propres.-- L'agora homérique est représentée dans la philosophie naturelle milésienne (Hérodote) et dans la "dialectique" platonicienne (pensée dialogique),

Ce phénomène est toujours d'actualité : les gens formulent des problèmes autour d'un thème. La science fonctionne, entre autres, de cette manière.

CF/CS 71.

**Echantillon 23.-- Affichage/image. (71/75)**

Les Grecs anciens avaient une systechia (paire d'opposés) "à archetupon (archétype, montrer) / à apografon (copie, image, représentation)".

Ce couple est applicable aux parangons terrestres et à leurs copies, bien sûr. Mais il existe un usage "mythique" (qui signifie sacré, consacré). Puisqu'il s'agit d'un élément fondamental, arrêtons-nous un instant sur ce point.

*M. Eliade, De myth van de eeuwige terugkeer (Les archétypes et leur récurrence), Hilversum, 1964 (// Le mythe de l'éternel retour, Paris, 1949), 14/18 (Les régions, les temples et les villes comme imitations des archétypes célestes), donne des exemples du langage sacré.*

Par exemple : "Le plus ancien document sur l'archétype du sanctuaire est l'inscription de Goedea (*note* : Goedea est le souverain sumérien de Lagash vers 2.054), qui fait référence au temple de Lagash qu'il a fondé.

Le roi "voit" en "rêve" la déesse Nidaba qui lui "montre" un panneau sur lequel sont mentionnées les étoiles bénéfiques, et un dieu qui lui "révèle" le plan du temple. (Cfr. *E. Burrows, Same Cosmological Patterns in Babylonian Religion*, in : *Le Labyrinthe* (Hooke, Londres, 1935, 45/70), 65v.).

**Note** - Notez le terme religieux "révéler" (grec : apokaluptein, dans le Nouveau Testament ; par exemple, *Matth. 11:25/27*), qui est au cœur du terme "apocalyptique". Note : "apocalyptique" ne signifie pas seulement "révélation de la fin des temps" mais aussi simplement "révélation de réalités secrètes et sacrées" (comme Jésus l'utilise en Matthieu 11:25/27 pour indiquer que son Père céleste "révèle" le royaume de Dieu (l'action de Dieu) aux "petits").

De même, "Toutes les cités babyloniennes avaient leurs archétypes dans les constellations (*note* : qui étaient elles-mêmes l'image ou la copie des constellations "célestes") : Sippar dans le Cancer, Ninive dans la Grande Ourse, etc. (...). Sennacherib (souverain assyrien de -705 à -681 ; il rendit redevable le roi Ezéchiel de Jude) fit construire Ninive selon le plan (to archetupon) qui avait déjà été établi très tôt (*note* : on dit aussi "au commencement") dans la construction des cioux. Non seulement un modèle précède l'édifice terrestre, mais ce modèle est également situé dans une sphère "idéale" (= céleste) d'"éternité" (Eliade, o.c., 15).

CF/CS 72.

**Note** -- Le terme “éternité” signifie l’origine de tous les temps ; par exemple, l’origine de toutes les périodes de temps (culturelles). Le terme “origine” désigne à la fois ce que nous appelons aujourd’hui “origine” (berceau) et axiome (prémisse).

L’“éternité”, dans le sens qui vient d’être décrit, est brillamment exprimée dans le “verset” christique-liturgique “comme il était “au commencement” (“in the beginning”) et maintenant et toujours et dans les siècles des siècles”. Le passé, le présent et le futur, c’est-à-dire, en langage ontologique, “tout ce qui était, est et sera”, sont les “âges” (comprenez : les époques) qui découlent de l’“éternité”.

Ou encore : “Le monde qui nous entoure (dans lequel on fait l’expérience de la présence et du pouvoir créateur de l’homme), par exemple, les montagnes que l’homme escalade, les terres peuplées et cultivées par l’homme, les cours d’eau navigables, les villes, les sanctuaires, ont tous un archétype extraterrestre. On parle soit de plan de masse, soit de “forme”, soit de double. Ceux-ci n’existent certainement que sur un plan “cosmique” (*note* : comprendre : non terrestre) plus élevé”. (O.c.,16).

### ***Deux types d’archétypes.***

Eliade, dans l’ouvrage cité, est parfois un peu négligent dans l’utilisation du langage... “Cosmique” peut signifier à la fois “céleste” et “chaotique”. Il écrit lui-même : “ Les régions désertiques habitées par des monstres (*note* : *Marc. 1:13* dit que Jésus a séjourné dans le désert “avec les animaux sauvages”), ou les étendues de terre non encore récupérées, ou les mers inconnues sur lesquelles aucun marin ne s’est encore aventuré, etc.”. (o.c., 16) ont un archétype différent, -- un archétype “chaotique” qui précède le façonnage par des entités célestes (Eliade appelle cela “création” mais c’est dans un sens non biblique)

### ***Mythe et rites.***

Celui qui s’aventure dans le désert, reconquiert un paysage aride, navigue sur une mer inconnue, ne le fait pas sans transformer les modèles chaotiques qui s’y trouvent en modèles “célestes” (ordonnés et donc inoffensifs pour l’homme). Il invoque alors des divinités, des héros, des ancêtres, afin que le nouveau modèle soit “révélé” (apocalypse), réalisable par l’homme, et que, par le biais de rites, il pénètre la réalité chaotique (qui apparaît comme “irréelle”).

CF/CS 73.

***Pas seulement le biotope : aussi l'action.***

Jusqu'à présent, il a été question de villes, de temples, de paysages.

Eliade, o.c., 12 : "Tournons maintenant notre attention vers les actes humains (et bien sûr vers ceux qui ne sont pas simplement automatiques). Ils ne tirent pas leur signification et leur valeur de leur "réalité" purement physique, mais du fait qu'ils sont la représentation (à apographe) d'un acte "du commencement", c'est-à-dire qu'ils répètent un archétype mythique.

Ainsi, l'alimentation n'est pas simplement un acte physiologique (...). Le mariage et l'orgie commune (un rite sexuel-magique) font référence à des paraboles mythiques. Ils sont réalisés à nouveau parce qu'ils ont été "sanctifiés" (au début) par des divinités, des figures héroïques, des ancêtres (*au sens ordonné*) "in illo tempore" (en ces temps-là ; c'est ainsi que commencent les lectures liturgiques de l'Écriture).

***L'homme "archaïque" (primitif).***

Eliade, o.c., 13 : "Jusqu'aux plus petites parties de son comportement conscient, l'être humain "primitif", "archaïque", ne connaît aucun acte qui n'ait été "antérieurement" (*note* : dans l'éternité) accompli et vécu par un être "différent" (*note* : supérieur) : par un être "différent" qui n'était pas (*note* : purement terrestre, séculier) un être humain. Ce qu'il/elle fait, est déjà fait. Après tout, la vie est une "répétition" ininterrompue ("to apographe") d'actions initiées par "d'autres".

**Note --** "Ces répétitions délibérées d'actions tonales précisément définies suggèrent la présence d'une ontologie très originale". (O.c., 13).

Ontologie" signifie "théorie de la réalité". En effet, la "réalité" - pour l'esprit sacré ou mythique - sans la lumière d'un mythe révélé, et sans la force vitale d'un rite qui fait naître ce mythe, est "irréelle" plutôt que "réelle". Cela signifie que celui qui opère sans cette lumière et sans cette énergie vitale devient "irréel" (il ne résout pas le problème). Il devient "vide" ("chaotique").

Toute une philosophie culturelle devient claire.

CF/CS 74.

***Le point de vue biblique.***

Pour commencer, la Bible a son propre concept radical de la création : “Au commencement”, Dieu créa le ciel et la terre (*Genèse 1:1*). Il crée à partir de rien (*note* : à partir de rien d’extérieur à lui, c’est-à-dire de sa propre pensée et de sa force vitale). Alors que l’ordonnement de la création ci-dessus présuppose une réalité désordonnée, l’acte de création de Dieu ne présuppose rien.

***Deux types de réalité.***

Tout à l’heure, cela semblait chaotique et “céleste” (en termes de grec ancien : titanic et olympic). Maintenant, cela sonne : “De l’arbre de la connaissance du bien et du mal, tu ne mangeras pas, car le jour où toi, homme, tu en mangeras, tu mourras”. (*Gen. 2:17*).

En effet, l’homme devient irréel en commettant le péché qui conduit à la mort.

Ce que confirme le *Psaume 1:1/3* : “Heureux l’homme qui ne suit pas le conseil des impies (‘les méchants’) (...) mais trouve un goût dans la loi de Yahvé (*note* : dont le texte des dix commandements (*Exod. 20:1/17* et *Deutéronome 5:6/21*) offre un résumé populaire) et médite sa loi jour et nuit. (...). Tout ce qu’il fait, il le réussit. Rien de tout cela ne s’applique à l’égarement (“le mal”), -- rien de tout cela”.

C’est clair : si l’on respecte le code de conduite, le décalogue ou la loi des dix commandements, qui vient de Yahvé et s’applique “au commencement, maintenant et toujours, et à travers les siècles des siècles”, alors seulement tout ce que l’on fait réussit. Les actions de l’homme, dans la mesure où elles sont “à apographe”, la copie, de la loi de Dieu, ne sont que “fructueuses” et résolvent les problèmes, c’est-à-dire sont “réelles”.

Le contre-modèle est exprimé dans le *psaume 4,3* : “cette fusion dans le néant, cette course à l’illusion”.

Tout ce qui vient de “l’éternité” est réel au sens réel et non au sens apparent.

Ainsi, tout d’abord, la couronne de la création, l’homme : “ Dieu créa l’homme à son image. Il l’a créé à son image. Il les créa, homme et femme”. (*Gen. 1, 27*).

Les modèles apocalyptiques mentionnés ci-dessus se retrouvent également dans la Bible. Par exemple, *Exode 25, 40*, où le chandelier d’or est prescrit par Yahvé : “ Veille et exécute selon le modèle (“ to archetupon “) qui t’a été montré sur la montagne “.

Voir aussi *Exod. 26:30 ; 27 : 8*. Voir aussi *Num. 8:4*. Cf. Eliade, o.c., 14v.

CF/ CS 75.

***Le sauveur préexistant.***

Le Sauveur, avant d'agir en qualité de rédempteur sur la terre, existe déjà "avec la divinité".

Par exemple, dans le Parsisme (les Parsis sont les descendants en Inde des Perses qui ont mis en avant Ahura Mazda, défendu par Zarathoestra (Zoroastre), comme la plus haute divinité) : le Saoshent existe par avance tandis que sa " parousia " (= pleine apparition salvatrice) est attendue à la fin des temps.

Le texte de *Daniel 7:13/14* est similaire : "Je regardais pendant les visions nocturnes ('révélations'). Regardez : "sur les nuages du ciel" (*note* : de l'éternité) vient quelqu'un qui ressemble à un fils d'homme (*note* : quelqu'un qui possède la nature humaine)". Jésus a appliqué ce texte - bien qu'à sa manière - à lui-même.

***Eliade sur l'avenir idéal dans la Bible.***

O.c., 15v.. -- "Une Jérusalem céleste a été créée par Dieu avant que la ville de Jérusalem ne soit construite par la main de l'homme" Cfr. *Tobie 13,16 ; Isaïe 60,1f ; Ézéchiel 40*. "Pour montrer à Ézéchiel la ville de Jérusalem" (Apoc.), Dieu transporte Ézéchiel en état de transport sur une très haute montagne (40,2). (O.c., 15).

Comparable à cela est l'apocalypse de Jésus concernant son propre état glorifié *Matth. 17:1* : "Six jours après cela, Jésus prit Pierre, Jacques et Jean et les emmena sur une haute montagne, dans la solitude. Il fut transformé sous leurs yeux : son visage resplendit comme le soleil et ses vêtements devinrent d'une blancheur éclatante". La pleine activité salvatrice de Jésus ne se manifestera également qu'à la fin des temps.

*Eliade* y revient dans son *Het gewilde en het profane (Une étude de l'essence religieuse)*, Hilversum, 1962 (// *Das Heilige und das Profane*, Rowohlt). O.a. o.c., 51/54 (*Le mythe comme modèle exemplaire*).

***A propos*** : K. Hübner, *Die Wahrheit des Mythos*, Munich, 1985, fait remarquer que les sciences d'aujourd'hui, basées sur leurs propres axiomes, ne sont ni en tant qu'activités rationnelles ni en tant que contenus de vérité supérieurs aux mythes, qui, basés sur d'autres axiomes, traitent la réalité d'une manière radicalement différente.

Gabriel de Tarde (1843/1904) et, de manière plus freudienne, René Girard (1923), soutiennent que l'homme imite les parangons (mimétisme). En effet, l'homme primitif, et même l'homme sacré, imite les images sacrées là où l'homme sécularisé ne fait qu'imiter les hommes.

CF/CS 76.

**Echantillon 24.-- La structure du Narkissosmythe.-- (76/78)**

Considérons maintenant un seul mythe.

Mais nous devons d'abord découvrir la structure qui trouve un modèle d'application dans ce mythe.

R. Godel, *Une Grèce secrète*, Paris, 1960, 236/239 (*Le destin*), convient parfaitement à cette fin.

**Décider correctement.**

CF/CS 60 (*impérialisme*), (63*Adrastos*) nous a déjà donné deux applications.- Godel explique.

Moirà", la part du destin, est un concept de base. Il correspond à ce qu'est le "rei.ki" (une médecine alternative japonaise) : "rei" est la part ; "ki" est l'énergie omniprésente. "Lorsqu'un Grec ancien pense à la part de "vie" qui lui a été attribuée dans l'immense contexte de la vie universelle, cette "portion" lui apparaît comme une partie qui lui a été découpée (...)"

C'est clair : l'individu ou le groupe a "une part" dans les immenses énergies vitales de l'univers. Cette dichotomie "partage/entièreté" doit être gardée à l'esprit si nous voulons comprendre non seulement la philosophie grecque antique mais aussi toute philosophie païenne du destin.

**Au passage, c'est un** animisme poussé qui est ici l'axiome.

Par qui, par quoi chaque partie de l'univers reçoit-elle " sa part ", moira ? Par le mystérieux anankè, opaque à notre esprit rationnel - notre "nous" (latin : intellectus). "Sur elle repose l'ordre mystérieux du cosmos" (Gadel, o.c., 236).

**Au fait :** relisez CF/CS 72 (*éternité*). Il apparaîtra clairement que l'"éternité" et l'"anankè" (la totalité des destins possibles) coïncident.

Le "gnomè", la pensée juste, signe de "sofrosunè", le contact réel avec la réalité, colle à la part.

Mais il existe une possibilité de déviation : c'est "par.ek.basis", littéralement : faire un pas en dehors de la ligne prescrite, -- "aidos", comportement honteux, -- "hubris", franchir la frontière, -- "parafrosunè", penser que la réalité est irréelle (penser au-delà de la réalité, chérir les illusions).

À cela anankè répond par la rectification (corrective) : " rhuthmosis ", rétroaction, suit, ainsi que " ep.an.orthosis ", rectification rétrospective,-par l'action de " nemesis ", vengeance (restauration du désordre),--.

CF/CS 77.

déclenché généralement par le “phthonos”, la contrariété, des divinités, des héros, des ancêtres,-- exécuté par un “alastor”, celui qui n’oublie jamais et ne laisse rien impuni (un tourmenteur),-- par les “erinues”, les déesses de la vengeance (“vengeance” signifie “correction”) ou encore les “moirai”, les déesses du destin,-- par un ou plusieurs “kakodaimones”, “esprits” actifs en leur sein, -- et ce sous la forme d’un “atè”, un flot de punition.

À moins de subir une “catharsis” opportune, une purification rituelle de l’erreur ou de la déviation commise, effectuée par une personne connaissant parfaitement le destin.

Godel donne des exemples de déviations : faire du tort à une personne sans défense ; faire du tort à quelqu’un qui implore votre protection : par exemple, un orphelin, une personne âgée, une femme, un suppliant, un étranger, un mendiant ; faire du tort à ses parents, que ce soit en actes ou en paroles.

On le voit : tout un code de conduite est en jeu dans ces exemples.

### ***Koros’, l’orgueil, la surestimation de soi...***

D’un point de vue psychologique - selon Godel - il est notable que l’autosatisfaction est l’élément qui fait déborder la mesure et provoque la correction. Tragiquement, cette auto-estime reste généralement inconsciente et ainsi l’aveugle transfrontalier prépare lui-même son propre destin.

***D’ailleurs***, cela peut arriver même aux divinités qui franchissent les frontières, commettent des déviations.

### ***Narkissos (Narcisse).***

***Bibliographie:*** P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, PUF, 1988-9, 308s.

Chaque mythe a plusieurs versions, paraphrases. Grimal en mentionne deux. La première est celle d’*Ovide* (-43/+17 ; poète latin), dans ses *Métamorphoses*.

Narkissos est le fils du dieu de la rivière Kefisos (un ruisseau) et de la nymphe Leiriope. À sa naissance, ses deux parents consultent le devin aveugle Tirésias, qui leur répond : “Si l’enfant ne voyait pas, il vivrait heureux”. Narkissos grandit et devient un beau jeune homme qui, cependant, rejette tout érotisme. Il provoque des sentiments d’amour chez de nombreuses jeunes filles et nymphes sans jamais passer à l’acte.

Entre autres, la nymphe Echo, Weergalm, tombe éperdument amoureuse de lui mais, comme toutes les autres femmes, est écrasée par le rejet de Narkissos.

CF/CS 78.

Echo se retire par pur désespoir, se lasse (sa force vitale s'affaiblit) jusqu'à ce que seul l'écho de sa voix plaintive subsiste.

Les femmes rejetées se tournent alors vers la déesse Nemesis, la froide et sévère annonciatrice du destin. Elle conçoit le prochain "mangé", le jugement divin.

Narkissos revient de la chasse par une chaude journée et se penche sur l'eau d'une source pour étancher sa soif. Soudain, il voit son reflet à la surface de l'eau. Il tombe instantanément amoureux de son propre reflet. Il y est tellement absorbé que, devenu indifférent au reste du monde, il ne cesse de fixer sa propre image. Peu à peu, sa force vitale s'estompe et il meurt.

Même sur les rives du Stux, Lat. : Styx, le fleuve des enfers, il cherche l'image miroir ! Il est tellement mangé qu'il est devenu fou, parafrasunè.

À l'endroit où il est mort, une fleur a surgi, le narcisse.

**Note** - Le franchissement des frontières doit être compris dans le cadre des axiomes de la mythologie païenne grecque : eros, la dérive amoureuse, en est un des éléments principaux ! À tel point que toute personne qui n'y répond pas est considérée comme un "déviant". C'est une partie de la moira ! Le deuxième passage de frontière réside dans la beauté masculine transgressive - sex-appeal - de Narkissos et le koros, l'estime de soi, qui en découle. Ainsi il croise sa moire, son destin.

#### ***La version béotique (boiotic).***

Narkissos est originaire de la ville de Tespiai, non loin du mont Helikon. Jeune, très beau, mais dédaigneux de l'éros,-- Ameinias en tombe amoureux. Narkissos rejette. Comme Ameinias ne le savait pas, Narkissos lui a envoyé une épée en cadeau. Ameinias reçoit le message et se suicide avec le cadeau devant Narkissos. En mourant, Ameinias a invoqué les malédictions des divinités. Un jour, Narkissos voit son image dans l'eau et en tombe éperdument amoureux. Poussé au désespoir par sa propre passion, il se suicide à son tour. À l'endroit où son sang a séché dans l'herbe, une fleur a poussé, le narcisse.

**Note** - On retrouve la même structure : ce qu'il fait aux autres en traversant les frontières devient son destin grâce aux divinités.

CF/ CS

**Exemple 25. -- L'essence du christianisme. (79/80)**

“Depuis la sixième heure, toute la terre est entrée dans les ténèbres, jusqu’à la neuvième heure (*note* : de douze à quinze heures). Vers la neuvième heure, Jésus a poussé un grand cri : “Eli, Eli, lama sabachtani” ? Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné ?” (*Matt. 27 : 45/46*).

Ces mots sont une paraphrase, une interprétation propre, du *Psaume 22(21):1/2*. “Mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné à mon sort ? Loin de me sauver ! Mon Dieu, le jour je crie vers toi et tu ne réponds pas”.

Les mêmes mots deviennent plus clairs lorsqu’on ajoute le *Ps. 71(70) : 9/1 2* : “Ne m’abandonne pas dans mes vieux jours, quand la force vitale me fait défaut. Alors ne m’abandonne pas. Car mes adversaires m’en veulent, ceux qui en veulent à mon âme (à ma force) conspirent : “Dieu l’a abandonné”. Poursuivez-le. Saisissez-le : il n’a personne pour le défendre. Mon Dieu, reste avec moi. Mon Dieu, viens à mon secours”.

***Le psaume est animiste :***

La force vitale, l’âme ou la force de l’âme est au centre. Et dans son échec, dans son état d’épuisement.

Maintenant, nous relisons le mythe de Narkissos : c’est aussi là que la force vitale est sortie d’Echo et c’est aussi là que, en représailles, la force vitale est sortie de Narkissos. Car “ l’âme “ est invariablement le siège de la force vitale : lorsque les adversaires de l’ancien “ visent son âme “, ils le souhaitent “ mort “, épuisé et prêt à mourir.

Mourir, bibliquement parlant : la conséquence du péché, est le destin de chacun. Jésus, dans sa miséricorde, a voulu subir ce sort. C’est pourquoi il invoque des psaumes bien définis (qu’il priait régulièrement, d’ailleurs) qui expriment l’épuisement de la force vitale, cause de la mort.

On soulèvera, rationnellement-sculpturellement : “Que vient faire Dieu dans cette affaire ?”. La réponse est simple : la source de la force vitale, de l’“âme”, se trouve dans la divinité (païenne ou biblique). Ainsi, le contact avec Dieu est en même temps un contact avec la source de la force vitale ! Se sentir épuisé, c’est se sentir “coupé” de Dieu. Le théocentrisme qui y est présent a cette origine ou cette explication.

C’est dans ce contexte que nous voulons, avec *Otto Willmann, Geschichte des Idealismus, II (Der Idealismus der Kirchenväter und der Realismus der Scolastiker)*, Braunschweig, 1907-2, 9, décrire le christianisme dans son essence (dans ce qui le distingue du reste).

CF/CS 80.

Willmann caractérise le christianisme par trois moments (l'histoire du salut avant l'action de Jésus, son action elle-même et sa continuation après lui) qui se situent dans un moment supérieur, à savoir "l'éternité" (CF/CS 72 ; 76).

Willmann se base sur un texte du Nouveau Testament (2 Tim. 1:9/10) -- dans lequel l'auteur dit ce qui suit.

1. Le "conseil" (ce qui détermine notre destin) de Dieu, Yahvé/Trinité, est à l'origine de tout, entre autres du fait que Dieu nous "appelle" à son salut.

En d'autres termes, Dieu nous appelle à un destin heureux depuis son éternité.

2. Ce conseil est valable de toute éternité à toute éternité (depuis le début et maintenant et toujours), présent. Mais par la bouche des prophètes, de Jésus, des apôtres, elle perce dans la conscience des hommes terrestres. Et cela en trois moments : passé, présent (le temps de Jésus), futur.

Voici ce que dit 2 Tim. 1:9/10 en termes clairs.

Willmann aurait pu ajouter une autre écriture encore plus large : "Par la foi, nous comprenons que les mondes (les 'aïones', les âges dans le sens limité de périodes de temps) ont été créés par une parole de Dieu. Ainsi, à partir du non-visible, le visible a été créé".

L'invisible signifie ici "éternité". *La Bible de Jérusalem*, Paris, 1978, 1738, note de bas de page, dit : "La croyance en la création des mondes par Dieu est un beau cas de compréhension de "l'invisible" avant leur création, les réalités existant en Dieu d'où tout provient".

**Note : Le platonisme chrétien.**

Albinos de Smurna (+/- 100/ +/-175), un platonicien tardif, est le premier à identifier les formes essentielles (ce qui les fait être) des choses dans ces mondes visibles avec les pensées de Dieu à ce sujet.

Lorsque nous voyons un arbre, nous savons que, dans l'esprit de Dieu, cet arbre existe "de toute éternité". Il en va de même pour tout.

Platon nous a mis sur cette voie mais c'est seulement Albinos qui développe cette idée. Pour que les chrétiens pensants - suivant les traces d'Albinos - puissent adopter une paraphrase chrétienne, leur propre interprétation.

CF/CS 79. (bis)

***Echantillon 25 (bis). -- Langue et culture.*** (79a/80a)

L'Antiquité (grecque) reste une source d'inspiration constante pour nos problèmes (culturels) actuels. Ce qui suit le prouve sans aucun doute.

Nous vivons, surtout depuis l'apparition des médias (télévision, radio, magazines, etc.), dans une culture ou "multiculture" dans laquelle un même terme peut avoir plusieurs sens. C'est ce qu'on appelle "l'ambiguïté". Et cela engendre la confusion.

Lire *CF/CS 61 (Multiculture), 68 et suivants. (Le concept de "multiculture" chez Hérodote), 70v. (méthode démocratique).*

Ce n'est que dans une démocratie que la multiculture obtient un endroit où elle peut vivre et respirer. Les systèmes non démocratiques, comme les nazis, les fascismes, les fondamentalismes et les intégrismes actuels, les systèmes soviétiques, étouffent la multiplicité par un "concordisme" dictatorial dans lequel toutes les différences sont aplanies.

### ***Nominalisme.***

Nomen", en latin, signifie "nom" en tant que son de mot. Le "nominalisme" est le postulat selon lequel la signification des "nomina", les sons des mots (au pluriel), est déterminante pour notre compréhension de la réalité. La réalité nous donne des noms, pas des idées sur la réalité.

Nous remplissons les blancs dans les noms - selon un "caprice" privé ou singulier (comprendre : autonomie). Rien de plus.

### ***Euripide de Salamine*** (-480/-406).

Le troisième plus célèbre tragédien, après Aischulos (Eschyle) et Sophocle (Sophocle), contemporain d'Hérodote, l'expose ainsi .

A *Foinik*. 49gvv : "Si le "bon" et le "sage" étaient partout les mêmes, il n'y aurait pas de dispute entre les gens.

En fait, seuls les sons des mots utilisés par les gens sont les mêmes partout. Ce que l'on entend par là, cependant, diffère d'une région à l'autre".

**Note**--Lisez *CF/CS 68*, où Dareios confronte des Grecs et des Kalatiens à leurs coutumes respectives (des Grecs aux coutumes kalatiennes et des Kalatiens aux coutumes grecques) ; les uns s'exclament " crime " ; les autres " paroles méchantes " .

En d'autres termes, "bien" et "mal", par exemple, sont identiques en termes de sonorité, mais non identiques en termes de contenu ("remplissage").

Ceux qui s'en tiennent à cela et ne mènent pas d'autres recherches d'observation (theoria) sont appelés, surtout depuis le Moyen Âge, des "nominalistes".

CF/CS 80 bis

**Protagoras d'Abdera** (-480/-410).

Protagoras (lat. : Protagoras) est la figure de proue de la première sophistique (Protos), qui a joué un rôle de premier plan dans la pensée grecque antique de -450 à -350. Le principal problème auquel les “premiers sophistes” se sont attaqués est le suivant :

**a. Le fait** que seuls les noms étaient identiques, alors que le désaccord (parfois le plus grand) portait sur la réalité indiquée par ces noms ;

**b. Le problème** qui en résulte est “au nom de quoi” (c’est-à-dire au nom de quel axiome) pouvons-nous maintenant justifier nos actions ? La “question de la justification” ou “question du fondement” est centrale.

“Nous avons des noms mais nous n’avons pas de consensus, d’unanimité, d’accord sur la signification des noms”.

**Humanisme** -- Aujourd’hui encore, à la fin du XXe siècle, Protagoras est honoré comme un “humaniste” par la Société humaniste.

L’“humanisme” est défini comme suit.

**A.-- En soi, c’est-à-dire “selon soi”,**

Comme le disait Parménide d’Élée, aucun “ être(s) “, c’est-à-dire la réalité, n’est “ bon “ ou “ mauvais “, “ sage “ ou “ fou “, “ le meilleur “ ou “ le pire “, etc. “En soi” signifie “indépendamment des divisions individuelles ou de groupe”. La réalité n’est qu’un pur “lemme” que l’on interprète en fonction de ses propres interprétations, humaines (d’où “humanisme”). L’homme est central, mais en tant qu’interprète autonome, radicalement indépendant.

**B.-- Comme la créature,**

c’est-à-dire ce qui fait que quelque chose se distingue de tout le reste, est “neutre”, c’est-à-dire purement dépourvue de sens, il n’y a pas de base pour l’essence - les opinions, l’individu et surtout le public, sont la première règle de conduite évidente.

**Modèle appliqué** -- “Le meilleur” -- Le meilleur, pour Protagoras, est donc ce que le consensus de tous (consensus absolu, -- n’ayant jamais existé) ou plutôt de la majorité décide en la matière.

**L’affirmation de soi (“aller jusqu’au bout”).**

Pour obtenir une mesure concrète, par exemple, il faut exercer une pression ! Dans une démocratie, la rhétorique efficace, qui enseigne la capacité à faire passer une opinion (“thèse”), permet de faire avancer les choses. Afin d’imposer la compréhension. Par exemple, dans l’agora, l’assemblée publique. Ou au tribunal.

L’argent, signe de pouvoir, a donc joué un rôle puissant. Celui qui a de l’argent, donne, peut “affirmer” son opinion.

CF/CS 81.

**Exemple 26.-- La crise des fondations.** (81/85)

Afin de comprendre ce qui suit, il est bon de relire *CF/CS 71vv. (Photo)*. Pourquoi ? Car ce sont précisément les “images sonores”, qui “montrent” les divinités, qui sont en crise de culture. Nous l’expliquons. Comme les “premiers sophistes” étaient très profonds dans la critique culturelle, nous les prenons comme modèle.

**Bibliographie:**

-- G. Romeyer-Dherbey, *Les sophistes*, PUF, 1985.

Dans ce bon ouvrage, il est question de Protagoras, Gorgias, - les deux chefs de file, - plus loin : Lukofron, Prodikos, Thrasummachos, Hippias, Antiphon, Kritias.

-- J.-P. Dumont, *Les sophistes (Fragments et témoignages)*, PUF, 1969. Cet excellent ouvrage discute, o.c., 9/19, des axiomes du protestantisme.

**1... axiome principal.**

La connaissance humaine se limite à la perception des sens qui ne va pas plus loin. *Theoria*”, lat. : *speculatio*, “contemplation”, c’est-à-dire la pénétration perceptive dans ce qui se trouve transcender les sens (“le transcendantal”, y compris le sacré), est donc inaccessible.

Dumont : Il en découle un matérialisme qui limite le monde au terrestre, au “séculier” ou au “profane”... Cette terre et ses possibilités forment le biotope du sophiste.

**2.-- Les dérivations (déductions).**

Nous nous attarderons sur la conception séculaire et désacralisée du droit, telle qu’exposée par F. Flückiger, *Geschichte des Naturrechtes, I (Die Geschichte der europäischen Rechtsidee im Altertum und im Frühmittelalter)*, Zollikon - Zürich, 1954, 98/124 (*Die Wandlung vom mythischen zum begrifflichen Denken*).

**Du mythe à la rationalité.**

**a.** Il y a d’abord eu dans la culture archaïque des Grecs le récit animiste-sacré, le mythe (*CF/CS 72 (Mythe et rites ; 75 (Hübner);-- 63vv. (Adrastosmythe) ; 76vv. (Narkissosmythe)*), régit comme un axiome de base le faire et le ne pas faire. L’homme mythique en déduit...

**b.** Il y a ensuite la pensée compréhensive, qui vise la “rationalité”, c’est-à-dire l’utilisation terrestre de la “ratio”, la raison.

A partir de concepts de base - axiomes, “principes”, présumés - l’homme démythifié déduit ses actions. Il trouve ces principes dans les opinions des gens, les siennes ou celles des groupes - cultures - dans lesquels il vit.

CF / CS 82.

Les principes des “premiers sophistes” excluent, pratiquement, tout ce qui est incorporel (“immatériel”), à savoir :

- a. les concepts généraux (l’abstraction est inexistante) et
- b. les réalités sacrées (telles que les divinités).

Ces deux-là ont échappé à la perception terrestre. Les noms (nominalisme) de ces deux “réalités” ne correspondent à aucune perception sensorielle, quotidienne. Ils sont, pour l’instant du moins, des “noms vides”. Concepts sans vérifiabilité sensorielle.

### **A.-- *Les formes juridiques archaïques-sacrées (mythiques).***

Ils sont basés sur “apokalupsis” (révélation) et “aretai” (miracles). Les voyants et les magiciens sont leurs représentants. Les mythologues sont leurs porte-paroles.

### **A.I.-- *La loi des thèmes.***

Sa base mythique (théologique) était - selon Flückiger - des déesses titaniques (“sauvages”) telles que Gaia, la déesse de la terre ou Terre, et Thémis, la déesse de la loi.-- En fait, les deux ne se distinguent pas.

S. Paul appelle ces êtres ou numina “éléments du (eux) cosmos”, c’est-à-dire les facteurs qui régissent le (eux) monde et le rendent ainsi compréhensible.

Ce sont des déesses du destin, car elles déterminent le sort des gens et des choses. Ce destin est décrit dans les mythes dans ses grandes lignes, révélé dans les révélations des voyants et influencé par la magie.

Ce sont - pour parler avec N. Söderblom - des “Urheberinnen”, des caustiques. Le domaine causal par excellence de ces déesses était la famille (famille et sibbe), la propriété privée, l’hospitalité (par laquelle on était inclus temporairement ou définitivement dans la famille).

Parmi la noblesse, la classe sociale supérieure, les privilèges (c’est-à-dire le pouvoir royal) des “prénoms” appartenaient au domaine du destin. Cela explique, du moins en partie, le terme “dynastie” (maison royale).

### ***Le thème de la loi.***

C’était le droit d’une mère : le mariage, le sang et la parenté, le cœur de tout cela, tournent autour des femmes, des mères.

**Note** - Dans certaines cultures, même aujourd’hui, la famille et la fratrie, les parents conjoints, sont au centre des préoccupations.

C’est le cas des Touaregs, une tribu berbère d’Afrique du Nord. Le mari appartient à la classe sociale de la femme. Tout comme les enfants.

CF/CS 83.

Celui qui est le mari de la reine hérite du trône.

Toutefois, comme chez les Grecs de l'époque tribale, le travail strictement politique et juridique est un travail d'homme.

### **A.II.-- *Le droit 'dikè.'***

Le fondement mythique est ici Zeus avec Héra (Seigneur), le couple principal. Entouré de tout un système de divinités, de héros, de daimons qui avaient chacun leur domaine de causalité.

Cette nouvelle génération de divinités est appelée "divinités olympiques" : elles ont conquis la suprématie lors d'une théomachie, une bataille des divinités sur le plan occulte avec les divinités titanesques (dont Thémis).

*C'est d'ailleurs la* structure du polythéisme (multi-dieu).

"dikè" signifie avant tout "conduite calculée". Ainsi, par exemple, un droit coutumier.

Mais Dikè avec une majuscule est l'agent causal dont le domaine est la loi de Zeus qui régit la vie dans la polis, la cité-état.

### **.-- *Le droit 'dikè.'***

A côté du droit Themis vient le droit Dikè en temps voulu, à savoir dans la cité-état. Ce n'est plus la noblesse, comme auparavant, mais "le peuple" composé de polites, de citoyens (à l'exclusion des esclaves et des femmes esclaves), qui est porteur de ce nouvel ordre juridique.

L'agora, l'assemblée populaire, décide. Sous la direction des divinités du droit Dikè, ils tentent de parvenir à un consensus ou à une unanimité.

Ce n'est que lentement - souvent au prix d'une lutte acharnée - que les droits de l'ordre de Thémis (droit de la famille) ont été repoussés ou fusionnés avec la législation par la volonté du peuple dans le système de la cité-État.

### **B.-- *Le système juridique sophistiqué.***

Dans l'esprit des premiers sophistes, l'ordre juridique archaïque (Thémis et Dikè) en tant que mythiquement justifiable disparaît définitivement : "Le droit devient unilatéralement paternel et rationnel" (littéralement Flückiger, o.c., 123f.).

### ***Crise de la foi***

Protagoras d'Abdera, le chef des premiers sophistes, disait : "L'existence des divinités est "obscur" et la vie terrestre est trop courte". Très probablement, il voulait dire que l'existence des divinités est une affaire de voyants, d'initiés. Donc inaccessible à la raison quotidienne basée sur les perceptions sensorielles.

Ainsi, la "croyance", au sens fidéiste du terme, est une opinion parmi d'autres. Une telle opinion "publique" est trop faible pour créer un consensus comme c'était le cas dans les cultures archaïques.

CF/CS 84. Ainsi, la religion est devenue une question d'opinion individuelle. Rien de plus. Mais avec une part d'ombre : les opinions terrestres qui ont remplacé la religion étaient divisées, dissensuelles ! S'il y avait des différences dans les religions elles-mêmes, il y avait aussi des différences dans les systèmes rationnels qu'elles remplaçaient.

**La base séculaire.** Avec sa démythologisation, la protasofistique est devenue une crise fondamentale de la culture.

### **B.I.-- La crise de la tradition.**

Ce qui avait été considéré comme "sacré" jusqu'alors a été interprété par les sophistes comme le produit de décisions humaines autonomes. Oui, en tant que produit de l'autonomie humaine au degré de l'arbitraire.

Les anciennes religions ont ainsi été "expliquées". L'une des hypothèses sophistiques était la suivante : la "bonne vieille loi" n'est, après examen rationnel, qu'un produit de la classe dominante. De sorte que la "magie sacrée" qui s'est tissée autour d'elle est populairement trompée. De sorte que tout ce qui était autrefois une tradition est devenu "suspect". "On nous a fait croire que c'était la volonté des divinités. Mais il s'avère que c'est l'œuvre de l'homme".

Aux débuts du protestantisme, il semblait qu'au milieu d'une telle crise des valeurs, "il n'y avait plus de véritables fondements". Que - maintenant que le fondement qui avait créé l'ordre était perdu - "tout était possible", voire "tout était permis". C'était le cas pour beaucoup.

### **B.II.-- Une nouvelle fondation.**

Flückiger, o.c., 87 : "Les sophistes ultérieurs ont néanmoins essayé de trouver un fondement rationnel-terrestre au nom duquel on peut justifier les actions.

La dynamique de groupe de l'époque, qui considérait le groupe comme une entité autonome, avait besoin d'une justification : "Ce qui vit dans le groupe, dans la société, est devenu juste", mais sur quoi était-elle fondée ? Les concepts de base étaient une nécessité.

#### **(1) Le droit naturel.**

"Les Sophistes ont été les premiers à établir un droit naturel" (o.c., 88). L'"antropinè fuis", en latin : *natura humana*, était une base.

**1. Modèle médical...** - Les médecins de l'époque raisonnaient de la manière suivante : une personne atteinte d'une maladie est traitée avec une méthode de guérison adaptée à sa "propre nature" ou à sa façon d'être.

**2. Original légal.** -- Chaque individu, chaque groupe a sa "propre nature" avec ses propres besoins et possibilités. Après une délibération rationnelle, l'individu ou le groupe peut aller de l'avant et établir la "loi" adaptée à sa propre nature,-- sans divinités, sans mythes, sans révélations, sans magie. Déduction autonome ou indépendante.

CF/CS 85.

Flückiger : “Tant le droit brutal du plus fort que le droit à la vie du plus faible pourraient être rationnellement dérivés de “sa propre nature””.

Ainsi, la loi a été mise à jour, oui, rétablie.

## **(2) *Autres concepts de base.***

L'étude de la nature - *historiè fusikè*, lat. : *historia (inquisitio) naturalis*, fondée par les Milésiens - a permis de mettre en évidence des propriétés universelles et communes qui pouvaient servir d'axiome de justification.

Donc : une certaine ferveur sacrée (“manie”) comme dans “l'ancien temps”.

De même, “*to hèdu*”, le luxurieux (tout ce qui est agréable ou utile), base de l'hédonisme. Ainsi - ce qu'Euripide appelle - “*thumos*”, l'inspiration, la pulsion (qui peut conduire à une action irrationnelle) s'exprimant, par exemple, dans les grandes passions (honneur, haine/amour).

## ***Le pluralisme.***

*J. van Breda, Pluralisme*, in : *Alternatief* - 1975 : Nov., 21, définit le “pluralisme” comme suit.

### **1. *Signification philosophique.***

La doctrine qui met la multiplicité au premier plan de tout ce qui est, est dite “pluraliste”. Il s'oppose au “monisme”, qui, en tant que système philosophique, est une théorie unifiée (tout être est un). Ainsi, par exemple, chez Spinoza (1632/1677).

### **2. *Sociologique.***

Une société qui, parce qu'il n'y a pas deux personnes tout à fait identiques, qui ne ressentent jamais tout à fait la même chose, qui ne pensent jamais tout à fait la même chose, reflète en fait cette diversité de la nature individuelle dans une variété d'organisations, -- dans une véritable tolérance de la vie et des visions du monde “vivant en société”, est pluraliste.

Une démocratie pluraliste - selon M. van Breda - sera donc une forme de gouvernement dans laquelle chaque citoyen est libre d'exprimer ses opinions, de recruter, de s'organiser avec des personnes partageant les mêmes idées, de lutter pour le pouvoir dans l'État par des moyens - légaux - et éventuellement de partager ce pouvoir avec des personnes partageant les mêmes idées.

Une caractéristique en particulier : le pluralisme est idéologique, c'est-à-dire axiomatiquement neutre, sauf en ce qui concerne sa propre base.

La prophiloophie s'est heurtée à son propre pluralisme.

CF / CS 86

**Exemple 27.-- Le concept de liberté (86/88)**

Commençons par un texte.

W. Peremans, *De Griekse vrijheid (Message et avertissement)*, Hasselt, 1978v...

Nous sommes en plein IV<sup>e</sup> siècle (-400/-300).

**L'époque des "premiers sophistes".**

Peremans -- "Épuisé par la longue guerre, l'homme grec demande maintenant avant tout "la paix et le repos" pour lui-même -- le gain personnel et le gain matériel. L'individu s'enrichit tandis que l'État s'appauvrit. Il ne se préoccupe plus des principes qui s'appliquaient auparavant, il ne se sent plus lié par les lois et le culte, il s'affranchit des règlements et des lois qui l'encombrent... Le concept de "liberté" prend un sens différent". (o.c., 16v.).

**Voici maintenant le point de vue de Platon**

" Je peux très bien imaginer qu'un État " démocratique " (*note* : populiste), assoiffé de " liberté ", ne pourra pas suivre et se mettra à boire le vin non frelaté de la " liberté " (...).

1. Des dirigeants qui n'ont rien et des sujets qui ont tout à dire : telle est la devise ! Une telle chose mérite tous les éloges et les honneurs tant publics que privés (...).

2. Le père s'habitue à se mettre sur un pied d'égalité avec son fils et à avoir peur de ses enfants. Le fils se considère "aussi bon que le père" : il n'épargne ni ne respecte ses parents, car, oui, "il veut être libre".

3. Dans un tel état, c'est le maître qui craint et flatte ses élèves tandis que les étudiants d'en haut méprisent leurs professeurs.

4. La situation n'est pas meilleure pour les enseignants à domicile.

5. Les jeunes se mettent sur un pied d'égalité avec les personnes âgées : ils rivalisent avec elles en paroles et en actes. Les personnes âgées s'adaptent à cette jeunesse ; elles se livrent à des plaisanteries et à des farces : pour ne pas donner l'impression d'être choqués et autoritaires, elles imitent les jeunes. (*Polit.* 8 : 562v.)

Des ouvrages comme celui de Peremans, ainsi que, par exemple, A.J. Festugière, *liberté et civilisation chez les Grecs*, Paris, 1947, ou M. Pohlenz, *Griechische Freiheit (Wesen und Werden eines lebensideals)*, Heidelberg, 1955, exposent le développement du concept de "liberté" :

- a. archaïque (la loi restreint la liberté sauvage)
- b. anarchique (anarchie),
- c. internalisation (systèmes anti-démocratiques silence liberté).

Ce que représentent Peremans et Platon, c'est la deuxième phase, celle de l'anarchie.

CF/CS 87.

On lit *CF/CS 84* (“*décisions humaines autonomes*”) et on se souvient que ce comportement en tant qu’autonome est le même que le comportement “selon sa propre nature (autonome)” (*CF/CS 84*). Ce qui revient donc à dire “gratuit”. Et gratuit sans plus.

### ***La liberté aujourd’hui.***

Ce qui suit montre que l’ensemble de la problématique du protospiritualisme est, pour l’essentiel, applicable à notre époque.

***Bibliographie:*** *M. Danthe, La liberté et ses collisions*, in : *Journal de Genève* 04.10. 1989.

L’auteur, observateur aux XXXII-es Rencontres internationales de Genève (octobre 1989), rend compte d’une des conférences -- Le thème général était “Usages de la liberté”.

Le deuxième intervenant était le penseur italien Salvatore Veca (familier de I. Kant comme de la philosophie anglo-saxonne).

### ***Deux types de liberté.***

Veca identifie deux types de liberté dans notre culture. Cette dualité a été introduite en 1958 par Isaiah Berlin (1909/1997 ; d’origine juive), qui est professeur au All Souls College (Oxford) et a façonné plusieurs générations de l’élite britannique.

#### ***A.-- Liberté négative.***

Nous - moi, toi, chacun de nous en principe - choisissons pour nous-mêmes (// selon notre propre nature) ce que nous désirons. Le facteur décisif est que nous estimons que quelque chose a de la valeur (pour nous) - avec une réserve : ne pas nuire aux autres. Ce dernier est un devoir.

***Axiome :*** Seule la personne qui agit est réellement informée de la valeur en jeu.

#### ***Conséquence.***

**a.** Tout ce qui favorise l’indulgence, à condition qu’elle ne nuise pas aux autres, est éthiquement et politiquement “bon” (= pour la société).

**b.** Les institutions - économiques, sociales, politiques -, dans la mesure où elles permettent ce type de liberté négative, sont “bonnes”. -- Veca : ce type de liberté est caractéristique du libéralisme traditionnel.

#### ***B.-- Liberté positive.***

Nous - moi, vous, nous tous - ne sommes vraiment libres que dans la mesure où nous choisissons ce que nous devons désirer en conscience. En d’autres termes, dans la mesure où nous pouvons accomplir une destinée (but, sens de la vie).

#### ***Axiome :***

un idéal est mis en avant. C’est ce que Veca appelle une vie “rationnelle” (au sens étroit du terme), c’est-à-dire justifiable par notre raison (orientée vers les idéaux).

CF/CS 88.

La question se pose : “Quel idéal ?”. Pourquoi ? Parce que nous vivons dans une société tellement pluraliste dans ses idéaux qu’un idéal unique pour tous devient impensable.

Depuis que l’Église ou les Églises ont perdu leur emprise sur la mentalité occidentale, on manque d’un idéal unique de contrôle. Comme l’a dit G.Fr.W. Hegel : “Un peuple développé sans métaphysique est -- ce qu’est un temple par ailleurs finement décoré sans le plus saint de tous”.

### ***Le rôle propre d’une idéologie.***

***Bibliographie:*** Jacques Delors, *La grande misère des politiques*, in : Le point 31.08.1995, 37.-- L’ancien président de la Commission européenne raisonne comme suit.

**1.1.** Dans les démocraties européennes, on est convaincu qu’une réforme économique profonde est nécessaire pour combler le fossé entre ceux qui trouvent du travail (et sont donc “inclus”) et ceux qui n’en trouvent pas (et sont donc “exclus”).

**1.2.** La maladie dont souffrent nos démocraties européennes est une maladie qui tue toute tentative sérieuse de refonte de la société. Le nom de cette maladie : “le désenchantement”.

**2.1.** Les causes de cette maladie sont désignées par des personnes sérieuses - selon Delors - comme :

**a.** la prospérité économique des “trente glorieuses” (1960+) avec la vie confortable qui l’accompagne et qui est abrutissante ;

**b.** Le “matérialisme” (CF/CS 81) qui, chez les individus et les groupes, engendre l’égoïsme.

J. Delors énonce alors un fait.

**2.2.** “Depuis ces dernières décennies, les idéologies - il entend par là le libéralisme avec son ‘économie de marché’ et le communisme avec son économie dirigée - ont perdu leur emprise sur le peuple. Car le libéralisme montre clairement ses limites et le communisme s’est effondré.

Delors répond à *Alain Leroux, Retour à l’idéologie (Pour un humanisme de la personne)*, PUF. Leroux définit l’idéologie comme suit .

“Un ensemble cohérent, ouvert et complet de principes qui sont mis en avant dans le but de présenter une image de la vie de l’homme en société”.

*Note* - Cela signifie qu’après que la métaphysique du Moyen Âge a perdu son rôle de premier plan en tant qu’idéal de société (le clergé a été remplacé par l’intelligentsia), une nouvelle idéologie - encore à trouver - est recherchée par Delors. Faire de la liberté une liberté positive.

CF/CS 89.

**Exemple 28.-- Justification de la loi. (89/92)**

Cela paraît pour le moins étonnant : la loi, dès lors que la raison, surtout autonome, s'en mêle, a besoin d'une " justification " !

Aujourd'hui, au milieu de notre critique culturelle (qui est, entre autres, une crise des valeurs), la question se pose : "La justice est-elle justifiable ?". L'intelligentsia d'aujourd'hui (l'avant-garde intellectuelle-artistique) doute de tout ce qui n'est pas immédiatement donné.

**Bibliographie:** *M.W. Fischer, Hrg, Worauf kann man sich noch berufen ? (Dauer und Wandel von Normen in Umbruchszeiten)*, Stuttgart, 1987.

Le titre parle de lui-même : "Sur quoi peut-on encore compter ?" Ou encore : "Au nom de quoi justifie-t-on quelque chose ?". Le fameux "problème de justification".

Dans le langage de Jürgen Habermas (Frankfurter Schule), à la recherche des fondements ou des axiomes de sa théorie "critique" de la société, il est dit : dans notre pensée "post-métaphysique" (maintenant que la métaphysique traditionnelle est remise en question), il nous reste "une doctrine de l'argumentation". Sans dogme religieux. Sans même une métaphysique rationnelle.

C'est-à-dire sans prépositions généralement valables, du moins généralement acceptées (dans lesquelles sont exprimés des axiomes fixes, universellement acceptés). Ce qui signifie à son tour : avec seulement des prépositions singulières (individuelles) ou au plus privées (applicables à des groupes limités) (dans lesquelles les axiomes fixes sont exprimés par des individus ou des groupes). Voyons-nous la fragmentation ? Le pluralisme ? Des pensées divergentes au sein d'une même société ?

**La tentative d'Otfried Höffe.**

Höffe est un penseur allemand qui enseigne à Fribourg (Suisse). Dans *La justice politique*, il tente de justifier la loi, notamment en termes de pouvoir de l'État et de justice sociale.

Nous nous appuyons sur le rapport de *M. Hunyadi, Légitimer la justice ? Pas simple !*, dans : *Journal de Genève* 03.08.1991.

**A.-- La disparition des "matérialistes critiques".**

Karl Marx (1818/1883), (dans sa critique de l'idéologie), Friedrich Nietzsche (1844/1900), (dans sa généalogie de la moralité), Sigmund Freud (1856/1939), (dans sa psychanalyse de la moralité) ont radicalement remis en question la possibilité de justifier toute moralité dans laquelle se situent le droit et la justice.

CF/CS 90. Marx : La moralité qui régit une société est imposée par la “classe dominante” (en Europe occidentale, la riche bourgeoisie).

*Nietzsche* : La morale qui régit une société est l’expression de la “*Wille zur Macht*” (la volonté de *puissance*).

Freud : La moralité qui régit une société est l’expression des pulsions (refoulées) dans les couches inconscientes et subconscientes de l’âme.

Il n’est plus question de comportement consciencieux au sens supérieur du terme dans ces trois perspectives ou axiomes “critiques”. En d’autres termes, il n’est plus question de “base métaphysique”. Tout comportement est situé dans l’être humain (psychologisme) ou dans la société (sociologisme).

### **B.I. -- Une reconstruction de la “fondation”.**

1971 -- Sur fond de matérialisme, *John Rawls* publie sa *Théorie de la justice* (Oxford, Oxf. Univ. Press).

L’œuvre a été interprétée comme la magna charta d’une démocratie qui, dans un sens plus universel, incarne le libéralisme. Ce qui est démontré par son *Political liberalism*, New York, Columbia Univ. Press, 1993.

Rawls rétablit la justification de la morale et surtout du droit. Certes, dans un sens utilitaire indirect et sans entrer dans l’idée supérieure de “justice”.

### **B.II.-- Une justification de la moralité et particulièrement du droit.**

Ottfried Höffe tente d’exposer l’idée élevée ‘straight’.

Hunyadi en donne les grandes lignes comme suit.

L’idée qu’un être humain en contraigne un autre “au nom de la loi” et se déclare ainsi “juste” est radicalement contestée par l’anarchisme. Ainsi, par exemple, tout gouvernement est non seulement en fait mais en principe “injuste”.

*Note* -- Nous nous référons ici à Murray Rothbard qui affirme que “l’État est un vol” et préconise la privatisation totale du pouvoir d’État aux États-Unis. Il se dit libertaire.

2. -- Le positivisme conteste fondamentalement le fait que tout dirigeant politique puisse agir “au nom d’une loi supérieure” à celle de sa position réelle de pouvoir. Après tout, il n’existe nulle part de “normes supérieures” qui soient immédiatement évidentes pour toute personne sur terre. Il n’y a que des normes réelles, introduites par les gens eux-mêmes.

### **Höffe va à l’encontre de ces deux tendances.**

Il rejette à la fois l’anarchisme, qui s’oppose à tout pouvoir étatique, et le positivisme, qui se contente de constater les pouvoirs étatiques déterminables par les faits comme des faits nus.

CF/CS 91

Höffe pose les idées de “droit” et de “justice” comme axiomes. Il en déduit que tout pouvoir étatique réel n’est pas justifiable en conscience : il existe donc des pouvoirs étatiques justes et injustes. Cela va à l’encontre des positivistes. Il existe en effet des pouvoirs étatiques justes et donc justifiables. Cela contre les anarchistes et les libertaires.

Comment apparaît-il - le “critère”, lat. : critère, moyen de discernement - qu’un pouvoir étatique est juste ou injuste ? On peut le constater par le fait qu’elle tient la loi (supérieure) pour son idéal.

Höffe tente d’y parvenir en pratiquant la “sémantique descriptive” :

- a. décrire la signification et l’importance des mots - par exemple, le mot “justice”.
- b. avec l’intention d’en tirer, ou de l’exposer, les normes qui peuvent exister.

Ainsi, une loi peut être interprétée sous trois angles.

- a. Cette loi est bonne dans la mesure où elle atteint l’objectif par des moyens appropriés.
- b. Il est bon dans la mesure où son but est le bien-être de ses sujets.
- c. Elle est bonne dans la mesure où elle est non seulement efficace (a) et bénéfique (b) mais aussi moralement justifiable.

### ***La critique de Hunyadi.***

“Toute l’œuvre repose ou tombe sur l’idée de justice. -- mais comment prouver cette idée de manière théorique ? Après tout, nous vivons dans un climat où la “nature” des choses ou la “nature” de l’homme ou “les valeurs indépendantes de l’homme” sont mises en doute.

**Note :** Les termes “nature” et “valeurs” sont utilisés dans ce sens dans leur acception universelle (métaphysique). Pas au sens singulier ou privé du terme. Depuis la “crise de la métaphysique”, des concepts tels que “nature (générale)”, “être” ou “valeur (objectivement valable)” sont devenus de purs points d’interrogation. Pour ne pas dire “de purs mots-sons” (*nominalisme* ; CF/CS 79).

Hunyadi affirme que Höffe commet un “circulus vitiosus” (raisonnement circulaire) : pour prouver l’idée de “justice”, il suppose dans sa préface que cette idée est déjà évidente et donc prouvée quelque part !

En d’autres termes, le demandé (GV) est prédit dans le donné (GG). On prouve en avançant comme prouvé ce qui reste à prouver.

CF /CS 92.

***De la métaphysique à la rhétorique.***

La “métaphysique” s’intéresse traditionnellement aux “éléments” ou “présupposés” (“stoicheia”, “archai”) qui régissent toute réalité.

La rhétorique est l’art de la persuasion. La rhétorique se situe dans des circonstances singulières ou privées, et non dans des circonstances universelles. Elle tente de “prouver” ce qui est prouvable, compte tenu de l’interlocuteur ou de l’auditoire et de la mentalité (axiomatique) qui lui est associée. Rien de plus.

Examinons cet aspect de la doctrine juridique.

*O. Ballweg/ Th.-M. Seibert, Hrsg, Rhetorische Rechtstheorie, Freiburg/Munich, 1982.*

Dix-neuf études, introduites par Ballweg. L’argument du droit est décisif. Mais c’est de la rhétorique. Rien de plus. Plus de philosophie du droit, mais seulement de la théorie du droit.

La vie juridique dépend - selon les requérants - de la compréhension, c’est-à-dire de l’appréhension de la situation concrète. Savoir quels textes juridiques ont été appliqués ou non est une seconde nature. L’homme est au-dessus du texte !

Lorsqu’il veut “ fonder “ le droit et la justice, c’est-à-dire les dériver de préconceptions, il présuppose - Hunyadi le souligne - ce qu’il doit prouver.

On peut donc dire qu’il raisonne en rond et ne prouve donc rien.

Mais ce n’est pas aussi simple dans la pratique. Même la théorie anarchiste et la théorie positiviste utilisent le concept de “droit” (“juste”). L’anarchiste appelle l’État injuste. Sur la base de quoi qualifie-t-il l’État d’injuste ? Sur la base du droit et de la justice déjà donnés ! Le positiviste qualifie le droit de “simplement positif”, c’est-à-dire de simple fait, sans norme supérieure.

Comment le positiviste arrive-t-il à la distinction claire - et prouvable - entre “factuel” et “supérieur” ? Sur la base d’une intuition qui présuppose que quelque chose de plus élevé en termes de loi (capacité) peut exister, bien que cela ne soit pas donné de manière sensible !

L’anarchiste comme le positiviste vivent de la lumière qui précède et que l’idée de “ justice “ appelle dans la métaphysique traditionnelle.

Mais c’est vrai : il n’y a pas plus qu’un argument rhétorique en faveur d’une telle idée de “justice”, généralement valable et supérieure. En pratique, les anarchistes et les positivistes s’engagent également dans un raisonnement circulaire.

CF/CS 93

**Exemple 29.-- Le principe de la cause ou de la raison suffisante (93/95)**

Considérons maintenant le piédestal de tout raisonnement, à savoir le principe (axiome) de la raison suffisante ou du motif suffisant.

Comme le dit *H.J. Hampel, Variabilität und Disziplinierung des Denkens*, Munich/Bâle, 1967, 17 et suivants, la “logique classique” présuppose des idées préconçues, qui ne sont d’ailleurs appelées “lois de la pensée” qu’à l’époque moderne.

L’auteur les réduit à deux :

**a.** le principe d’identité (qui se confond avec le principe de contradiction et le principe du tiers exclu) et

**b.** le principe de la raison suffisante (motif).

Les termes “stoicheion”, lat. : *elementum*, “élément”, (c’est-à-dire quelque chose qui aide une chose à exister et en fait ce qu’elle est) et “archè”, lat. : *principium*, principe (c’est-à-dire quelque chose qui contrôle quelque chose et qu’il faut donc connaître pour comprendre cette chose) sont courants chez les premiers philosophes et scientifiques grecs.

*Platon* dit “Rien n’existe sans raison” et formule ainsi sous la forme d’une phrase ou d’un énoncé ce que tous ses prédécesseurs avaient postulé comme axiome.

*Leibniz* (1646/1716) l’a formulé comme suit : “Rien n’arrive sans qu’il y ait une cause ou du moins une raison qui le détermine. Une telle raison déterminante est quelque chose qui peut servir à justifier a priori pourquoi une chose existe précisément de cette façon et pas d’une autre”. Cfr. Hampel, o.c., 18.

***Nous sommes précis dans nos propos.***

“ Si A (raison, motif), alors B (donné) (compréhensible, sensible, “ raisonnable “).

Dans la praxis, B est là en premier : B est ce qui se montre (phénomène, donné). Ce n’est qu’alors que se pose la question “Comment B peut-il être compris ?” ou “Comment B est-il compréhensible ?”. La réponse à cette question est “Si A, alors B” (encore et toujours assujetti à “compréhensible”).

La raison ou le fondement qui rend intelligible peut se trouver à l’intérieur de A, le donné, ou en dehors de lui. Ce qui nous amène, avec ce dernier, à la comparaison (“ comparaison “ au sens de “ confrontation avec quelque chose d’autre “ (dans ce cas : quelque chose qui doit être situé en dehors de A mais qui lui est néanmoins lié)).

**Conclusion** - Complétée : “Si à l’intérieur ou à l’extérieur de B A, alors B (compréhensible)”.

**Note** - Avec A. Noiray, dir., *La philosophie*, Paris, 1972-2, 242s., on peut inclure le terme français “fondement” (anglais : *foundation*). L’ouvrage distingue deux types de fondations.

CF/ CS 94

**a. Ontologique.**

La réalité - même s'il s'agit d'une utopie, d'une imagination, d'un rêve, oui, de l'incongru ou de l'absurde - qui rend une réalité compréhensible ("explique"), est le fondement de cette dernière.

**b. Logique.**

La logique, depuis Aristote en particulier, est une ontologie dans la mesure où elle s'exprime par des phrases "si-alors". La préface introduite par "si" est alors la base de la post-sentence. "Si VZ, alors NZ (concevable)".

**La vie comme raisonnement.**

Prenons un jugement ordinaire : "Je vois qu'il pleut dehors". Le raisonnement tacite est le suivant : "S'il pleut dehors, alors (j'ai le droit, voire le devoir, de dire) "Je vois qu'il pleut dehors". Le fait qu'il pleuve agit sur notre esprit (logique) : il est "justifié", "justifié", "justifié", "justifié", d'affirmer qu'il pleut dehors.

H.J. Hempel, o.c., 18, cite *H. Dingler, Das Prinzip der logischen Unabhängigkeit in der Mathematik (zugleich als Einführung in die Axiomatik)*, Munich, 1915, 4, to.

Dingler parle du principe d'identité, du principe de raison suffisante et dit : "Je ne peux pas, après tout, prouver logiquement ces principes à leur tour. Après tout, une telle chose présupposerait que la logique soit prouvée à l'avance !

La question se pose donc : " Comment savons-nous que, par exemple, le principe de la raison suffisante est valide ? ". Si cela ne peut se faire en enchaînant des phrases logiques, comment le faire ? Hempel : Depuis W. Dilthey (1833/1911) et W. Wundt (1832/1920), la thèse a été avancée que l'expérience directe (expérience vécue ; perception) est la raison ou le fondement de la pensée, -- y compris les grands axiomes tels que le principe de la raison ou du fondement suffisant.

Hempel cite E. May, *Am Abgrund des Relativismus*, Berlin, 1941, -- "Tous ces principes ne sont que des manières différentes d'exprimer l'expérience originelle qui est que quelque chose qui est vécu, au moment même où il est vécu, est vécu précisément comme ceci et non comme autre chose".

On voit que May parle du principe d'identité.

Hempel en conclut que l'expérience directe est en même temps comprise et exprimée de manière compréhensible dans le système de signes d'une langue.

Ainsi, lors de l'élaboration d'une logique, par exemple, il devient un "axiome".

CF/CS 95.

***La méthode de raisonnement.***

La vie qui utilise les plus hauts principes de la logique (logique ontologique) se déroule comme suit.

**A.-- *Problème/solution.***

Les anciens mathématiciens, confrontés à un problème (mathématique), procédaient comme suit.

***Problème :*** on a distingué le donné (GG) et le recherché (GV), car on a distingué la connaissance directe (observation) de ce qui se montre immédiatement, le phénomène (= GG), et la connaissance indirecte (raisonnement) de ce qui peut être montré, le recherché (GV).

Cette ancienne dualité est toujours d'actualité, comme le montre *I.M. Bochenski, O.P., Philosophical methods in modern science*, Utr./Antwerp, 1961, 2svv. L'auteur situe dans la connaissance directe la phénoménologie (husserlienne) comme description du donné (phénomène). Dans la connaissance indirecte, il situe l'analyse du langage et surtout le raisonnement strict qui expose la question (déduction et réduction).

**B.-- *Raisonnement.***

Depuis Platon, nous avons la dualité de la "synthesis", la déduction, et de l'"analysis", la réduction.

Ces deux formes de raisonnement de base restent centrales. Témoin : Bochenski, o.c., 93v. : J.Lukasiewicz, à la suite de St.Jevons (1853/1862), a montré que toute "argumentation" peut être divisée en deux grandes classes.

**1.-- *Déduction.*** "Si A, alors B" (compréhensible). Eh bien, A. Donc B".

Par exemple, "Si toutes les filles sont belles, alors celle-ci et celle-là. Eh bien, toutes les filles sont belles. Donc cette fille et cette fille sont belles".

**Note --** La prémisse de ce raisonnement est une doctrine d'ordre "si tous, alors certains". -- Voilà pour le raisonnement prospectif ou déductif.

**2.-- *Réduction.*** "Si X, alors B" (compréhensible). Eh bien, B. Alors X".

Par exemple : "Si toute l'eau bout à 100° C., alors cette eau et cette eau (échantillons). Eh bien, cette eau et cette eau bouillent à 100° C.. Donc toute l'eau bout à 100° C."

**Note -** Encore une fois, basé sur la théorie de l'ordre : "si tous les échantillons, alors certains échantillons". On y reconnaît l'hypothèse, et ce sous la forme de l'induction (généralisation, généralisation).

Voilà pour le raisonnement à l'envers. La déduction prend une forme particulière dans le raisonnement "ab absurdo" (à partir de l'absurde) et la réduction, le raisonnement à rebours, est reconnue dans le raisonnement lemmatique-analytique.

CF/CS 96

**Exemple 30.-- Rationalisme(s).**

**Bibliographie:** M. Müller/ Al. Halder, *Herders kleines philosophisches Wörterbuch*, Basel/ Freiburg/ Wien, 1959-2, 141/143 (Rationalisme).

Le rationalisme est double.

**A. le rationalisme.**

Sans majuscule, au sens général.-- Peut être défini comme suit. En termes d'ABC... A, tout ce qui est, B. est abordé à partir de la raison (lat. : ratio), C. de sorte qu'il en découle un comportement "rationnel", c'est-à-dire responsable ou du moins redevable.

Cette "raison" s'exprime par des concepts singuliers, privés, universels, voire transcendants (englobants, ontologiques) qui sont traités dans une pensée logico-stratégique si nécessaire.

De Platon à Hegel, un tel "rationalisme" prévaut. Hegel, par exemple, dit : "Tout ce qui est humain n'est humain que parce qu'il est engendré par la pensée". L'homme et la rationalité sont assimilés, bien que sous de nombreuses variantes. Le principe de la raison suffisante ou du motif est l'artère de cette rationalité. On veut vivre de manière responsable.

**B. Rationalisme éclairé.**

Ce que l'on appelle "Lumières" (Enlightenment, Lumières, Aufklärung) est une composante historique du rationalisme général décrit ci-dessus. Il se situe aux 17ème et 18ème siècles. Elle trouve ses origines principalement chez R. Descartes (1596/1650) et encore plus clairement chez J. Locke (1632/1704).

Des personnes comme Copernic (1473/1543), avec sa révolution héliocentrique sur le système solaire,-- Tycho Brahe (1546/1601), Johannes Kepler (1571/1630 ; pensez aux lois de Kepler),-- et surtout Galileo Galilei (1564/1602), avec sa méthode exacte (mathématiques + expérience) dans les sciences naturelles, ont ouvert la voie au rationalisme moderne ou "éclairé". En particulier : l'idéal rigoureux de la science (naturelle) conquiert la philosophie qui veut désormais devenir "scientifique rigoureuse".

Par rapport à ce que les Grecs anciens avaient fondé en matière de mathématiques et de sciences, de philosophe ou de rhéteur, le rationalisme éclairé était une mise à jour, voire une refondation radicale.

Le rationalisme, qu'il soit étroit (éclairé) ou large, s'appuie ou non sur le principe d'identité et le principe de raison suffisante ou de fondement. Les pages suivantes nous montreront comment ces principes font l'objet d'âpres débats.

CF / CS 97.

**Exemple 31.-- *Fundation(al)isme (fondamentalisme, intégrationnisme).* (97)**

Pour agir, nous avons tous besoin d'une base.

Les personnes qui veulent imposer un tel fondement à tous afin de "financer" une société sont appelées "fundation(al)istes" ou "fondamentalistes" (celles qui veulent préserver à tout prix l'intégrité d'un tel fondement sont appelées "intégristes").

***Les données constituent la base de tout comportement.***

Ce qui se montre, le "phénomène". -- Or il existe une multitude illimitée de "données" qui peuvent ainsi servir de base, de prémisse, à l'action (y compris au raisonnement).

***Le "cogito".***

"Cogito" est un mot latin qui signifie "je pense".

P. Ricœur, *Le conflit des interprétations (Essais d'herméneutique)*, Paris, 1969, 233, dit que Descartes, avec son cogito, se situe dans toute la série des philosophies "réflexives" (le "Prends soin de ton âme" de Socrate ; "l'homme intérieur" d'Augustin ; le "Ich denke" de Kant ; le "Ich" de Fichte ; l'égologie ("je doctrine") de Husserl).

P. Diel, *Psychologie curative et médecine*, Neuchâtel, 1968, voit dans la méthode introspective, mais ensuite logiquement épurée, la base de toutes les psychologies scientifiques.

Qu'est-ce qui pousse les gens à faire une fixation sur le soi et sa vie intérieure, sur la réflexion ? La nécessité d'une prémisse ou d'une fondation !

Descartes, par exemple, pour sortir du doute total des penseurs de la fin du Moyen-Âge : "réfléchissez un instant". "Je doute de tout". Cela signifie que le fait, le phénomène, étant donné que je "doute de tout", est indiscutable ! ". De même, Descartes a raisonné correctement : "Cogito. Ergo sum" ("Je pense, je suis conscient de moi-même et de ma pensée. Je suis donc (quelque chose de réel)").

Il aurait mieux valu qu'il dise : "Je pense". Ma pensée est donc là", car le "je" reste quelque chose de mystérieux !

Husserl ne fait pas cette erreur : il commet la "réduction phénoménologique" : il réduit (limite) le phénomène au phénomène pur, celui qui se montre immédiatement et seulement celui qui se montre immédiatement. Le moi, par exemple, ne se montre pas aussi directement : il est donc "mis entre parenthèses" (il n'appartient pas au donné mais au demandé). Husserl décrit, c'est-à-dire définit en détail, ce qu'il perçoit, connaît immédiatement.

CF/CS 98.

***Echantillon 32.-- La raison suffisante dans les œuvres de Kafka. (98/100)***

Vivre, c'est raisonner vivant. C'est ce qu'on appelle le "raisonnement existentiel", où "exister" signifie "vivre en tant que" être humain dans notre monde. Un modèle, et même un modèle artistiquement supérieur, d'un tel raisonnement se trouve dans les œuvres de Kafka.

Ce qui a été publié sur Kafka est déroutant. Une œuvre : *H.J. Schoeps, Over de mens (Réflexions de philosophes modernes)*, Utr./ Antw., 1966, 119/141 (*Franz Kafka : la croyance en une position tragique*).

*Schoeps*, avec *Max Brod*, l'ami de Kafka, a publié *Beim Bau der chinesischen Mauer* (1931, un extrait de l'héritage de Kafka). De plus, il est d'origine juive et donc bien placé pour pénétrer dans l'univers de Kafka, qui était également juif.

***Au fait***, Schoeps est devenu chrétien.

***Franz Kafka*** (1883/1924).

Les termes "kafkaïen" et "kafkaïen" sont monnaie courante depuis des décennies. Les œuvres de *Kafka* - pensez au *Procès* - sont parmi les plus lues au monde. Ils ont été filmés, adaptés pour la scène, mis en musique - même dans les écoles secondaires, ils sont servis comme "matériel de lecture".

C'est surtout depuis la Seconde Guerre mondiale (1939/1945) que Kafka fait partie de la littérature mondiale. Certains prétendent qu'autant de commentaires ont été consacrés à Kafka qu'à Shakespeare.

Et ce malgré, ou plutôt parce que, les œuvres de Kafka dégagent une atmosphère très bizarre : elles attirent surtout les contemporains, qui y trouvent une expression artistique de leur propre sens bizarre de la vie ; elles repoussent les autres par l'"Unheimlichkeit", l'insécurité et toutes sortes d'absurdités.

Considérons maintenant avec Schoeps quelques "éléments" ou "prémises" qui caractérisent Kafka.

***La doctrine talmudique de la fin des temps.***

Talmud" signifie littéralement "étude", "enseignement". Le Talmud est l'un des livres sacrés juifs. Les réflexions théologiques des juristes de l'Ancien Testament y sont consignées.

Il y a le Talmud de Jérusalem et le Talmud des Babyloniens (par Rab Asji (352/427) et ses successeurs).

Le Talmud a fortement déterminé la mentalité de Kafka. Voici comment.

**1** - Le Talmud contient une prophétie de malheur : un jour, à la fin des temps, "la fin des temps" arrivera.

CF/CS 99.

Cette idée est d'*ailleurs* commune aux juifs et aux chrétiens, à la différence que, pour les chrétiens, Jésus inaugure la fin des temps dans sa première phase, tandis que pour les juifs, le "messie" doit encore venir... Traditionnellement, l'idée de "fin des temps" est liée à toutes sortes d'horreurs, à un bouleversement mondial, etc.

Le Talmud : "Alors les visages des gens de la fin des temps seront comme des visages de chiens".

*Note...* Pour votre information... Howard P. Lovecraft et al, *Le Necronomicon*, Paris, Belfond, 1979 (// Neville Spearman, *The Necronomicon* (1978)), recèle à sa manière une doctrine de la fin des temps et surtout une prédiction de la fin des temps, dans laquelle des "monstres" régneront sur cette terre. Le livre - ou plutôt, quelque dix-huit pages - a été écrit par Abdul al-Hazred, un poète fou du Yémen vers 700+. Le titre était "Al-Azif", un terme utilisé par les Arabes pour décrire le bourdonnement nocturne des insectes. Dans le cas du *Necronomicon*, cela est censé dénoter métaphoriquement "l'humeur des créatures démoniaques" qui régneront sur la terre à la fin des temps.

*D'ailleurs*, le livre interdit a déjà été publié à Anvers en 1571 sous le titre : *John Dee, The Necronomicon (le livre des noms morts)*.

Sa nature bizarre rappelle celle des œuvres de Kafka.

Kafka devait avoir l'impression que cette prédiction se réaliserait à notre époque et dans sa culture confuse et déroutante.

De la même manière, Lovecraft (et le groupe qui l'entourait) a interprété notre époque et sa culture à partir du "bourdonnement des insectes".

En d'autres termes, nous vivons "la fin de l'histoire". Un thème que l'on retrouve également ailleurs.

### ***L'arrière-plan.***

Même les penseurs présocratiques ont postulé ce qui suit comme schéma de la genèse des choses et de la destinée de l'humanité.

Quelque chose - un paysage, une personne, une culture - a un but ou poursuit consciemment un but (finalisme, téléologie). Mais ce quelque chose peut dévier de son objectif. Tôt ou tard, cela provoque une correction - une "rétroaction", disent les cybernéticiens d'aujourd'hui. Ce correctif devient perceptible sous la forme d'une sorte de calamité, qui invite à la récupération.-- Aristote connaît très bien ce schéma.

CF/CS 100.

***La "loi" directrice de Kafka.***

Voir ici comment Schoeps, o.c., 123vv, fait référence à l'œuvre *de Kafka - Zur Frage der Gesetze* - qui parle des lois telles qu'elles étaient comprises dans les milieux juifs.

Les "théologiens" - entre autres les hassidim (que Kafka décrit comme une sorte de noblesse) - ne cessent de parler des "lois". Schoeps : "Kafka vit dans l'impression constante qu'il est régi par des lois qu'il ne connaît pas" (o.c., 123).

**Note-** Il y a d'une part "la noblesse" (les théologiens), les législateurs, et d'autre part "le peuple" ("am ha-arez"), les auditeurs. Ces derniers sont "am ha-arez", ignorants.

Kafka se sent **a.** comme un ignorant comme le peuple **b.** mais quand même comme quelqu'un qui est allé si loin dans son analyse des lois qu'il se demande si ce ne sont pas de fausses lois. Ce qui pourrait indiquer une crise de foi.

**2...** Schoeps, o. c., 124vv... -- La grande masse du "peuple", par opposition aux législateurs, "la noblesse", s'écarte des lois.

**3.--** Schoeps, ibid... -- Une déviation, interprétée dans le sens direct du judaïsme, provoque un jugement divin ('gesera').

On y voit le triple schéma de l'histoire sacrée ou du salut. La "grande histoire" de la Bible. Paradise/ Fall/ Restoration.

***Pistage d'un chien.***

C'est le titre d'une œuvre de Kafka.

Un "chien" - un homme de la fin des temps - raconte comment le "peuple" des "chiens" s'est égaré il y a plusieurs générations. Cette erreur ou culpabilité du péché pèse lourdement sur la famille de chiens d'aujourd'hui.

**Note --** Cela rappelle Jérémie 31:29 : "Les pères ont mangé des raisins verts, et (en conséquence) les dents des fils sont pointues".

La génération actuelle de chiens **a.** porte le poids d'une dette des pères, **b.** mais ne peut interpréter cette dette. Cette dette est et reste un "x", une inconnue.

Schoeps : "Ce que dit "The Nasporations of a Dog" sur notre "culture canine" se retrouve essentiellement dans toutes les œuvres littéraires de Kafka. Souligner l'absurdité ou l'incongruité de soupçonner mais de ne pas être capable d'interpréter la raison suffisante ou le motif de la calamité culturelle actuelle. Notre critique culturelle est, dans sa véritable cause salvatrice, un "X".

CF /CS 101

***Echantillon 33. -- Le Procès de Kafka.*** (101/102)

Comment Kafka traduit-il ses hypothèses et expériences théologiques en modèles artistiques ? Nous allons maintenant approfondir cette question.

***Odradeck.***

Ce mot slave signifie “s’écarter de la loi”... L’“homme-chien” de notre critique culturelle est de plus en plus dépourvu d’un “je” humain ! De plus en plus, il/elle devient une “chose” : un “ça”. Tout comme les objets que nous utilisons dans notre société technologique... Ainsi Odradeck “prend la forme insensée - absurde - d’une bobine de fil”. (Schoeps, o.c., 131). Ainsi, Odradeck devient “un mécanisme de fonctionnement automatique”.

***Der prozess.***

C’est le titre du roman le plus célèbre de Kafka. Il n’aurait jamais vu la lumière du jour si Max Brod, l’ami de Kafka, avait fait ce qu’il lui demandait : détruire le manuscrit... L’ordre correct des chapitres a même fait l’objet de discussions. Brod les aurait mal commandés, selon certains critiques !

***Le scénario (l’histoire).***

**A.** Un matin, Joseph K. était encore au lit lorsqu’on lui a annoncé qu’un procès l’attendait. Ni ses subordonnés ni la personne qui l’interrogeait ne connaissaient la raison ou les motifs de sa culpabilité. Néanmoins, il est provisoirement libéré.

**B.** Quand il “apparaît”, le juge et le public sont “bizarres”. -- Les démarches et interventions en sa faveur ne font que compliquer “l’affaire”. Comme Huld, son avocat, Tintorelli, un peintre qui veut l’aider, échoue... Dans une dernière conversation avec un prêtre, il parle d’“entrer dans la loi” (une parabole).

**C.** La veille de sa trente et unième année, “deux messieurs” viennent le chercher, l’emmènent hors de la ville et le tuent avec un couteau de boucher “comme un chien”.

***La structure du sol.***

Elle est double. Énigme/découverte. Tant le processus de Joseph K. que notre culture.

**1. - L’énigme.** Joseph K. est accusé par un tribunal supérieur et secret. Le dossier d’accusations n’est accessible ni à Joseph K. ni à ses avocats.

**Note --** On reconnaît le X qui détruit notre culture.

**2... Le démêlage...** Joseph K. tente d’établir la culpabilité pour laquelle il est poursuivi. Il fait également appel aux avocats.

CF/CS 102.

Leur tâche principale consiste à deviner le contenu du fichier à partir de “signes” (traces). “Déduire des interrogatoires, par exemple, le contenu du dossier qui en constitue la base, -- c’est très difficile”. (Schoeps, o.c., 130).

Ou encore, o.c., 129 : “Ainsi, à partir du caractère et de la forme de la punition, on doit essayer de trouver le “X” du péché, même si une véritable vérification ne peut pas réussir... C’est précisément ce qui se passe dans l’œuvre de Kafka. Dans les grands romans comme dans les nouvelles, ce motif revient sans cesse comme une tendance : déterminer à partir de la nature du châtement (*note* modèle) la nature de la culpabilité (*note* original)”.

### ***Une comparaison.***

On connaît le tristement célèbre roman d’*Umberto Eco*, *Le nom de la rose*, Amsterdam, Bert Bakker, 1985 (// *Il Nome della Rosa*, Milano, 1980).

Le sujet est appelé *Eco himself*, o.c., 53, avec une phrase bizarre “un grand et céleste massacre”. La méthode reflétée dans l’œuvre est celle de Sherlock Holmes : en 1327, le franciscain Guillaume de Baskerville enquête sur un crime. Et il le fait comme suit : “ Les concepts que j’ai utilisés pour me représenter un cheval que je n’avais pas encore vu (*note* : comparez la culpabilité de Kafka, qu’il ne peut ramener à son esprit), étaient donc de “ purs signes “, tout comme les empreintes dans la neige (*note* : les sabots du cheval, par exemple) étaient des signes du concept de “ cheval “ : on n’utilise des signes et des signes de signes que lorsque les choses elles-mêmes manquent.

Cfr *A. Blanch*, *The Semiotic Rose of Umberto Eco*, in : *Streven* 51 (1984) : 5 (févr.), 439/ 448.

**Note** : U. Eco est un sémioticien, un théoricien du texte. Cela se reflète quelque peu dans son roman. On peut la comparer aux traces que J. Derrida ne cesse de rendre centrales, c’est-à-dire aux références à des “ choses “ qui ne cessent d’apparaître et de disparaître “ fugitivement “.

Ainsi, avec Eco et Derrida, mais aussi avec Kafka, nous aboutissons à la sphère post-moderne : la raison moderne, la raison pure et simple, est tellement confrontée à l’indéchiffrable qu’elle doit être déclarée non pacifique.

Ses représentations du donné (GG) sont toujours des constructions, et non des reflets réels du donné : et le demandé (GV), par exemple la raison ou le motif, ne cesse de s’échapper. Sans solution ! Nous savons, postmodernes, que nous ne savons pas !

CF/CS 103

**Echantillon 34.-- L'ambiguïté d'une œuvre. (103/105)**

Ambiguïté" signifie qu'un élément d'information (GG) A, selon un ensemble d'hypothèses de l'interprète, B, suscite une pluralité de significations (C).

Nous l'appliquons brièvement à Kafka, qui a provoqué des "réceptions" contradictoires.

**Une interprétation psychiatrique.**

Écoutons le *Dr Hesnard, L'univers morbide de la faute*, Paris, 1949.

Hesnard parle du "monde du péché". Il le dit comme suit : "Cette culpabilité sombre et incongrue, incompréhensible et tyrannique pesait sur toute l'existence de cet artiste". (O.c., 441s.).

En particulier : "Kafka s'est comporté - toute sa vie et dans tous ses domaines d'activité - comme un coupable qui ne peut découvrir la nature exacte d'une faute impardonnable.

Eh bien, ce monde très kafkaïen - il l'a décrit dans toutes ses œuvres - est notre monde malade de la culpabilité. (Ibid.).

**Note.** -- Lire, par exemple, *Dr. med. Trygve Braatoy, Uit de praktijk van een psychiater (Een populaire inleiding tot de medische psychologie en de psychiatrie)*, Utrecht, 1939, 180/190 (*Enige beschouwingen over de religie in de psychiatrie*) :

"Si l'on est impliqué dans le travail psychiatrique, on est frappé par le nombre de patients qui s'inquiètent de la religion et de la moralité. Les problèmes de moralité portent presque toujours la marque plus ou moins évidente du péché religieux."

Les états anxieux débilissants de ce que l'on appelle le "dépressif mélancolique" sont très frappants et constituent souvent la caractéristique dominante du tableau clinique. (O.c., 180).

Braatoy, en tant que médecin "compréhensif", aborde la question décisive : "Pourquoi/pourquoi cette maladie se manifeste-t-elle comme un incessant cauchemar religieux dans lequel le patient n'est pas laissé seul un instant par son fardeau de péché, de regret et de repentir ?". (Ibid.).

**Note--** A cette question Braatoy répond par une référence à un certain type de prédication et de doctrine religieuse : "Un dieu cruel, -- quelque chose par lequel le mélancolique/la mélancolique a effectivement raison dans son raisonnement. Car d'un tel dieu, on ne peut attendre aucune compréhension de ses difficultés". (O.c., 189). - Ce n'est qu'une explication. Rien de plus.

CF/CS 104.

### ***Le rôle du “père”.***

Ce mot abstrait, typique du langage psychanalytique, joue souvent un rôle dans l'analyse du “cas Kafka” par des psychiatres et des psychologues de toutes sortes.

L’“absurdité” des œuvres de Kafka serait due, entre autres, à son impuissance face à son père “autoritaire”.

Braatoy, avec son concept de Dieu, nous rapproche beaucoup plus du vrai Kafka tel que ses œuvres le montrent. Il ne s'agit pas de la “figure paternelle” éphémère, mais du Dieu de l'Ancien Testament juif de la Bible.

### ***2. Une interprétation agnostique.***

Là où l'athée nie l'existence de Dieu ou de la divinité, l'agnostique dit qu'il ne sait pas si Dieu ou la divinité existent.

#### ***Albert Camus (1913/1960)***

Il est, parmi les penseurs existentiels - un outsider - et écrit : “En tout cas, l'œuvre de Kafka reflète le problème de l’“absurde” dans sa totalité”. Ce texte est cité par *W. J. Simons, Timeless topicality of Kafka only belatedly recognized*, in : *Spectator* (Gand) 30.08.1983, 36.-- Nous expliquons.

#### ***A.-- Camus. L'agnostique exaspéré.***

Camus est à la fois agnostique et moral : “Je ne crois pas en Dieu mais cela ne fait pas de moi un athée”. “Le concept de Dieu est ineradicable dans le cœur de l'homme” (*Le mythe de Sisyphe* (1942)).

Il exprime son souci éthique et moral comme suit : “Le fait brutal du mal dans le monde d'un Dieu tout-puissant et infiniment bon est une gêne” (*L'homme révolté* (1951)).

#### ***B.-- Camus, le prophète de l'absurde existentiel.***

Le terme “absurde” n'est pas utilisé ici au sens purement ontologique (l'impensable, l'impossible) mais au sens “existantiel” : “exister”, c'est “vivre en tant qu'être humain dans ce monde (incompréhensible)”, où l’“incompréhensible” devient une irritation constante.

L'absence de Dieu prive - selon Camus - le monde de justification et d'explication : c'est la raison ou le fondement de l'absurde.

“L'existence humaine pour ceux qui ne croient pas à l'immortalité est une absurdité complète” (*Le mythe de Sisyphe* (1942)). “Vivre”, c'est donc “faire vivre l'absurde” (faire vivre l'absurde).

***Conséquence*** : “Il n'y a qu'un seul vrai problème philosophique : le suicide” (*Le mythe de Sisyphe* (1942)).

CF / CS 105.

*Le Point* (Paris) 14.08.1993, 50/64 (Relire Camus) consacre un morceau de texte à la vive actualité de *Camus* chez les jeunes Français d'aujourd'hui : "Pour les jeunes, *L'étranger* (1942) est un livre célèbre. Et Camus joue le rôle de guide de la vie" (a.c., 60).

### **3.- *L'interprétation juive de Schoeps.***

Nous donnons un schéma : "Si Z (péché), alors S (punition). Eh bien, S. Alors Z". C'est probablement, du moins selon Schoeps, la structure de base des œuvres de Kafka. Mais pas sans un terme supplémentaire : S est un phénomène, mais Z (la raison suffisante ou le fondement) est un pur mystère. Un pur mystère qui irrite. Cela "fonde", "fonde", "justifie" l'absurdité de la vie sur cette terre.

Donc "Si Z (péché) est radicalement énigmatique, alors absurde S (punition). La vie présente un motif énigmatique ou une raison telle que la punition semble absurde". Le caractère punitif prévaut. Sans raison suffisante, une telle punition est absurde. Kafka doit être situé dans l'expérience (post)moderne de "l'absence de Dieu".

*Le scepticisme*, qui n'accepte rien d'autre que ce qui est immédiatement donné (phénomène), à l'exclusion de tout ce qui est transphénoménal.

*L'agnosticisme*, qui met entre parenthèses un Dieu ou une divinité transphénoménale comme inconnaissable, ou du moins inconnue,

*L'athéisme*, qui nie Dieu et la divinité, était un aspect important de l'environnement de Kafka.

Schoeps : Kafka était juif de naissance. Des croyances qui étaient devenues "mythiques" (c'est-à-dire "bonnes pour les primitifs") aux yeux de ses contemporains (et peut-être aux siens), l'ont néanmoins poussé à rechercher sans cesse ce que, dans le langage juif, on appelle "la loi".

En d'autres termes : bien que critique à l'égard de sa propre religion, Kafka n'était pas moins "post-religieux", c'est-à-dire marqué par au moins une pensée religieuse, "les lois".

**Conséquence.** -- Ce qui, aux yeux de Kafka, est "la catastrophe" consiste dans le fait que l'humanité actuelle, privée de la notion de créature de Dieu, perd les traits mêmes qui la caractérisent en tant que personne(s) : elle devient ainsi individuellement une chose ou une chose sans vie (Odradek) et socialement une masse sans nom. Cfr. Schoeps o.c., 131.

**Note :** Schoeps, o.c., 119, compare Kafka à F. Nietzsche lorsqu'il parle de "la mort de Dieu" dans notre culture.